

QUAND LE DIABLE
DANSAIT À ILBARRITZ

© **LA GESTE** – 2019 – 79260 La Crèche
Tous droits réservés pour tous pays

Jean-Pierre Alaux

QUAND LE DIABLE
DANSAIT À ILBARRITZ

LA GESTE

À la mémoire de Richard Deguilhem,

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions La Geste

Avis de tempête sur Cordouan

Aux Éditions 10/18

La Pomme d'or de Rocamadour

Saint Michel, priez pour eux !

Et l'ange de Reims grimaça

Toulouse-Lautrec en rit encore

Chez Fayard, dans la collection «Le Sang
de la vigne» avec Noël Balen

Mission à Haut-Brion

Noces d'or à Yquem

Pour qui sonne l'Angélus ?

Cauchemar dans les Côtes de Nuits

Question d'eau-de-vie... ou de mort

Sous la robe de Margaux

Le Dernier Coup de Jarnac

Les Veuves soyeuses

Saint Pétrus et le saigneur

Ne tirez pas sur le caviste

Le Vin nouveau n'arrivera pas

Boire et déboire en Val de Loire

Flagrant délit à la Romanée-Conti

Coup de tonnerre dans les Corbières

Buveurs en série

Une bouteille entre deux mers

Vengeances tardives en Alsace

C'est donc cela la vie : construire des
châteaux de sable,
puis y sauter à pieds joints.
Frédéric Beigbeder

Les folies sont les rares choses
que l'on ne regrette jamais
dans une vie.

Oscar Wilde

Nuit d'ivresse en Castille
On achève bien les tonneaux
Médoc sur ordonnance
Massacre à la sulfateuse
Crise aiguë dans les Graves
Un coup de rosé bien frappé
Raisin et sentiments
La mort du nouveau nez

Chez Calmann-Lévy
Une dernière nuit avec Jimmy

Chez Privat
Le Soleil ne se cachera pas pour mourir
(avec Sylvie Vauclair)

Retrouvez toutes les publications de
l'auteur sur son site :
www.jean-pierre.alaux.book.fr

|
BIARRITZ, 1^{ER} DÉCEMBRE 2017

De son pinceau blanc, le phare du cap Saint-Martin jetait sur l'océan d'ardoise ses premiers feux. L'hiver est toujours très doux à Biarritz même, quand sur un caprice, la neige s'invite dans les forêts d'Iraty ou sur les crêtes de la Rhune.

Chez Miremont, le salon de thé de prédilection de Séraphin Cantarel, on se bousculait autour d'un chocolat chaud ; chacun aspirant à jouir d'un coin de vue sur la Grande Plage où virevoltaient déjà les premiers flocons.

Pas une seule fois, le très intransigent conservateur en chef des Monuments français n'avait séjourné sur la côte basque sans s'être adonné à ce plaisir exquis, presque un rite, qui consistait à

contempler l'Atlantique dans ce décor invariablement baroque. Les jours d'affluence, à l'empressement du personnel aux allures surannées, on eut cru que la reine Victoria, Edmond Rostand, Jean Cocteau et Karl Lagerfeld s'étaient secrètement donné rendez-vous sous les ors de cet élégant salon de thé. Et toujours avec cette onctuosité dans le geste, pareille à la crème chantilly couronnant les tasses fumantes de chocolat dans lesquelles on trempait précieusement ses toasts beurrés à coups de « Dieu que c'est bon » !

Pour être honnête, Hélène ne prisait guère ce « lieu d'un autre temps » ; elle le disait « réservé à quelques rombières en mal de gigolos ». Il est vrai que l'aristocratie de San Sebastian, mais aussi la bourgeoisie biarrote et luzienne aimaient s'y pavaner au même titre que les célébrités de la mode ou de télévision « follement amoureuses du pays basque ». N'étant pas à une raillerie près, l'épouse du conservateur prenait alors cet accent très XVI^e arrondissement, avec ce qu'il faut de chuintement dans la voix, pour dénigrer cette clientèle sophistiquée qui n'était pas, à l'évidence, sa *cup of tea* !

En réalité, le dilettante Séraphin affectionnait ce décor de bonbonnière pourvu

qu'il y soit seul, face à des couples désaccordés ou illégitimes, tous habités par une nostalgie quasiment proustienne. Tout au plus, il avait sous le bras *Connaissance des Arts*, un recueil de poèmes du Béarnais Francis Jammes, ou bien une édition originale de *Ramuntcho*, le célèbre contrebandier basque sorti de l'imagination féconde de Pierre Loti. Lire et rêvasser sous les stucs sucrés de chez Miremont était pour lui une parenthèse enchantée. Un luxe de faux désœuvré.

Ce soir-là pourtant, à sa table, était un homme au faciès émacié, aux sourcils broussailleux et au crâne rasé. Engoncé dans son loden vert bouteille, on ne voyait que ses lunettes à la monture épaisse derrière laquelle deux yeux clairs pétillaient. À vrai dire, l'individu avait les traits de Woody Allen. L'humour en moins. Rien dans son visage ne laissait transparaître une once d'humanité. Ses lèvres étaient minces, son nez aquilin et, par-dessus tout, il paraissait économe de ses moindres gestes. De ses doigts boudinés, vraisemblablement déformés par une arthrose chronique, il entourait la théière de porcelaine comme pour s'y réchauffer. Difficile de lui donner un âge, un titre, a fortiori une

profession... Encore moins de lui prêter de quelconques marottes.

— Je vous remercie, monsieur Poliakov, d'avoir accepté d'échanger sur cette étrange affaire... se félicita Cantarel en touillant son thé vert.

— Je suis ici, monsieur Cantarel, car je connais votre travail sans relâche pour la préservation du patrimoine mais, en vérité, tout ceci est si loin dans ma mémoire... Ce à quoi l'interlocuteur ajouta : nous nous étions rencontrés quand vous aviez en charge le musée Bonnat à Bayonne, n'est-ce pas ?

— Absolument. J'étais alors un jeune conservateur certainement un peu prétentieux ?

— Ce n'est pas l'image que je garde de vous, rectifia le Russe en se raclant la gorge. Vous aviez déjà ce côté affable qui inspire confiance. C'est du reste la raison pour laquelle j'ai accepté de vous parler...

— Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, chuchota Cantarel, alors qu'une myriade de flocons teigneux griffaient la devanture de la fameuse pâtisserie.

— Qu'attendez-vous de moi en somme ?

— Que vous me racontiez cet été 1989 où, bien malgré vous, vous avez percé le mystère d'Illbarritz...

— Mystère, dites-vous? Je dirais plutôt que cette affaire a été le point de départ d'un long cauchemar dont je ne suis pas sûr d'être totalement débarrassé.

— Le temps a dû faire son œuvre... marmonna Cantarel.

— Vous croyez ça? Cette histoire me hante toujours. Je peux même dire qu'elle a porté un coup d'arrêt à ma carrière. Tout le monde m'a pris pour un fou! Pour un mythomane! Un falsificateur! Un détraqué sexuel! Je vous en passe et des meilleures...

— Pourtant, vous n'avez jamais été incriminé? souligna le conservateur.

— C'est peut-être pire... Toutes ces insinuations, ces ragots... À partir du moment où la presse s'est emparée de cette affaire, plus aucune boîte de production n'a voulu de mes films. Je suis devenu *persona non grata*. J'ai même perdu ma carte de presse! Je me suis retrouvé ruiné. Dans la dèche, M. Cantarel! Avec ma caméra 16 mm sous le bras et plus aucune chaîne de télévision pour diffuser mes courts métrages! J'ai été blacklisté de partout... Pour être très honnête, j'ai même songé à...

— À? demanda Séraphin.

— ... À en finir avec la vie. Le déshonneur dans la profession, c'est une salissure dont on ne se remet jamais !

— Je suis vraiment confus de devoir réveiller des souvenirs aussi douloureux, monsieur Poliakov... Mais si je peux modestement contribuer à votre réhabilitation, croyez-moi, je serai le plus heureux des hommes.

— C'est trop tard... Bien trop tard... lâcha le cinéaste dont les yeux s'étaient embués.

Le ciel s'était obscurci et l'averse de neige redoublait d'intensité. Poliakov fixait à présent les lanternes de l'ancien casino Bellevue avec une fixité inquiétante. Comme si soudain, un sentiment de vengeance s'était fait jour en lui.

Pour tenter de dissiper ce malaise naissant, le conservateur fit diversion :

— De la neige à Noël à Biarritz, je crois n'avoir jamais connu cela...

— Elle ne tiendra pas, se contenta de remarquer l'homme au loden.

— C'est dommage, déplora l'expert en sauvegarde du patrimoine. Je suis comme les enfants : j'adore les Noël's blancs !

— Vous avez des enfants, monsieur Cantarel ?

Séraphin soupira tout en baissant les yeux.

— Hélas non... C'est la seule chose que le Ciel m'ait refusé...

— Le Ciel, le Ciel ! Laissez le Bon Dieu là où il est. Car lui aussi m'a blacklisté ! Ça fera bientôt trente ans qu'il ne m'a pas fait signe ! Nib. Que dalle ! Des nèfles, vous entendez ?

— Je vais peut-être vous paraître indiscret, mais êtes-vous papa ? insista Séraphin.

— J'étais !

— J'suis franchement désolé...

— Vous ne pouviez pas savoir, corrigea le Russe en réajustant ses épaisses lunettes. Vladimir s'est tué dans un accident de moto, la veille de ses vingt ans. Il avait l'âge d'Esteban, à trois jours près...

— Comment vous êtes-vous intéressé à ce jeune homme ?

— Ce serait trop long à vous raconter...

— Vous savez, j'ai tout mon temps, mais je ne voudrais pas abuser du vôtre. Voulez-vous un autre thé ? suggéra le conservateur en hélant la charmante serveuse qui slalomait entre les tables.

— Non merci ! C'était au printemps 89. En mai ou juin, je ne me souviens plus très bien... Je m'étais mis en tête de faire un documentaire sur les origines du surf à Biarritz. Retracer l'histoire de ceux que

l'on appelait «les tontons surfers»: Jo Moraiz, Jacky Rott, Michel Barland, Pierre Laharrague... Peut-être ces noms ne vous disent-ils pas grand-chose?

Séraphin Cantarel fit une moue.

— Joël de Rosnay?

— Ah ce nom ne m'est pas inconnu ! objecta l'homme de l'art.

— Je sens que je n'ai pas affaire à un grand sportif?

— Pour ma défense, je reprendrais la phrase d'un ancien habitué de la côte basque...

— Oui, bien sûr... Celle de Churchill: «*No Sport*» ! C'est un peu court si je peux me permettre... ricana Poliakov.

C'était la première fois qu'un sourire s'esquissait sur les lèvres de cet individu qui devait être le petit-fils d'un immigré russe ayant fui, comme tant d'autres, la révolution d'Octobre.

— C'est un reproche que me fait sans cesse ma femme Hélène. Je me contente de longues marches... Je veux me remettre à la natation, mais la piscine Molitor est bien trop loin de mon domicile parisien.

— Pas besoin de piscine. Ici, vous avez l'Océan ! C'est bien plus vivifiant. L'iode, y a pas mieux...

— Oui, mais c'est plus dangereux ! se justifia Séraphin en se rencognant dans son fauteuil... Donc cet Esteban était un sacré surfeur ?

— Un fou de glisse, oui ! J'ai longtemps promené ma caméra sur la côte des Basques, un peu comme l'avait fait dans les années 50 le scénariste américain Peter Viertel pour le film *Le Soleil se lève aussi*, inspiré du roman d'Hemingway. Et puis, un matin, je suis allé traîner du côté de la plage d'Ilbarritz. Il y avait des rouleaux gigantesques... L'Océan était déchaîné ! Et un seul gus qui surfait sur des lames d'argent avec une grâce inouïe ! J'ai planté ma Paillard-Bolex¹ dans le sable et j'ai filmé jusqu'à ce que je n'aie plus de pelloches !

— C'est comme ça que vous l'avez approché ?

— Je ne l'ai pas approché. Je filmais avec un téléobjectif, un peu planqué derrière un rocher...

— Il ne s'est aperçu de rien ? s'étonna Séraphin.

— Je l'ignore... Toujours est-il que j'avais pris pour habitude de venir à dif-

1. Caméra 16 mm fabriquée en Suisse, utilisée dans le documentaire dès les années 1960.

férentes heures du jour, histoire de varier la lumière. Et il était toujours là... Matin, midi et soir.

— Il surfait seul ?

— Je ne l'ai jamais vu en bande ni avec qui que ce soit ! D'ailleurs, il ne se mélangeait jamais aux autres planchistes.

— Et toujours à l'eau ? demanda Cantarel.

— Toujours ! Parfois, il breakait une heure ou deux quand l'Océan s'assagissait. Il ôtait sa combinaison, s'exposait à poil au soleil avant de chevaucher de plus belle sa planche. Dès que les rouleaux d'écume se faisaient plus rugissants, il dansait carrément sur l'eau. À croire que la mer était son seul territoire...

Volodia Poliakov maniait admirablement la langue française. Au demeurant, avait-il connu un autre pays que cette France où son aïeul s'était réfugié avec femme et enfants dans une villa du côté de Guéthary, quand Lénine et Trotski commencèrent à montrer leurs dents du côté de Petrograd ?

— Ainsi, à son insu, vous le filmiez tous les jours ?

— Non... J'avais des heures et des heures de rushes. Plus qu'il n'en fallait pour mon documentaire... Mais c'était plus fort que moi, chaque jour, j'éprouvais le besoin de

le voir surfer. Encore et encore. On aurait dit un funambule...

— Il vous intriguait? soupira Séraphin.

— Je dirais plutôt qu'il me fascinait.

— Vous n'avez jamais été tenté d'aller échanger quelques mots avec lui?

— Pas le moins du monde! C'était sa force, son agilité, son élégance qui me troublaient...

— Troublaient, dites-vous?

— Vous dites cela, monsieur Séraphin, parce que vous connaissez la suite des événements?

— J'essaie de comprendre, marmonna le conservateur en se caressant le menton.

— Il n'y a rien à comprendre! Ce garçon domptait les vagues comme s'il voulait se rendre maître de la mer, aussi déchaînée soit-elle! Ce devait être obsessionnel chez lui...

— À la fin, vous ne le filmiez plus?

— C'était inutile.

— Vous vous contentiez de l'épier?

— Pas du tout! Il était comme un élément au milieu d'un tableau que l'on ne se lasse pas de regarder! Vous savez, à cet endroit, la côte est un véritable enchantement. Dans votre dos, les Pyrénées vous poussent vers le large. Par temps clair, on peut apercevoir les lointains sommets des

Asturies, toute une partie de la côte cantabrique jusqu'à Santander. Et puis, au nord, soupira-t-il, la côte d'Argent avec la forêt des Landes qui, par grands vents, embaume jusqu'ici !

— Vous prêchez un convaincu, monsieur Poliakov ! souligna l'ancien conservateur du musée Bonnat qui n'ignorait rien du magnifique panorama qui s'offre à tout visiteur arpentant la colline d'Ilbarritz. Jusqu'au jour où votre curiosité vous a poussé à l'espionner...

— Cela ne s'est pas passé ainsi ! rectifia le cinéaste qui avait enfin renoncé à son loden. J'ignorais tout de ce garçon, jusqu'à son nom...

Après un long silence, Poliakov plissa ses yeux comme pour mieux rassembler ses souvenirs :

— C'était une fin d'après-midi. Il devait être quelque chose comme dix-neuf ou vingt heures. Des éclairs zébraient l'horizon. L'orage était imminent. Et pour tout vous dire, je m'apprêtais à rejoindre ma vieille Volvo que j'avais garée non loin de l'avenue de la Milady quand...

— ... La foudre est tombée sur le château d'Ilbarritz ! poursuivit Séraphin toujours prêt à anticiper le récit de son interlocuteur.

— C'est faux ! D'où tenez-vous ça ? s'offusqua Volodia.

— Je croyais l'avoir lu dans les journaux de l'époque...

— Foutaises ! La presse a raconté que des conneries !

— Il est donc temps de rétablir la vérité... concéda Cantarel d'une voie feutrée.

— Jusqu'à ce que l'océan ne soit qu'un bouillon d'écume, le garçon est resté sur la vague. Je crois même qu'il ne s'est jamais montré aussi audacieux dans ses figures. On aurait dit Nijinski dans *Le Sacre du printemps* ! Puis il s'est mis à tomber des hallebardes. C'est là qu'il s'est laissé porter par la houle, s'échouant sur le sable, une poignée de secondes plus tard. Comme une baleine traquée...

Séraphin se taisait :

— D'un coup de rein, poursuivit Poliakov, il a détaché le harnais qui le reliait à sa planche, puis a entrouvert sa combinaison, offrant son torse nu à la pluie et aux vents. Ses longs cheveux bruns lui barraient le visage. Régulièrement, il les rejetait à l'arrière, pareil à un corsaire prêt à rançonner un navire en perdition. Son *board* sous le bras, il s'est aussitôt mis à courir, traversant à la hâte des bandes de terres

grasses, retournées par des pelleuses dont le ballet s'était tu dès le premier coup de tonnerre. C'est à peine si l'on pouvait voir les Trois Couronnes... J'étais trempé jusqu'aux os...

— Tout ce que vous me décrivez, monsieur Poliakov, a un côté très wagnérien !

— Je n'exagère rien ! s'offusqua le réalisateur de cinéma.

— Je n'en doute pas un seul instant ! Je reconnais bien en vous l'homme d'image et de son. J'imagine bien le *traveling* sur la colline de Handia détremée avec un zoom sur un jeune homme qui court à corps perdu parmi les *putting-greens*²...

— Pourquoi ai-je soudain été tenté de le suivre ? Je ne saurais trop vous le dire, monsieur Cantarel... Ou plus exactement, si ! Tout à coup, j'ai été intrigué de le voir jeter sa planche dans un fourré. Il y avait là un bouquet d'ajoncs battus par les vents. Après s'être assuré que personne ne l'avait vu, il a poursuivi sa course comme s'il se dirigeait vers le château...

— Il ne vous a pas repéré ? objecta Séraphin.

2. Entre-temps, la colline de Handia est devenue un des golfs les plus réputés de la côte basque.

— J'étais très loin de lui... La visibilité était réduite. On aurait dit qu'il avait le feu aux trousses. Moi, je n'avais ni son entraînement ni sa jeunesse. J'étais, pour être très franc, un peu à la ramasse...

— Je comprends...

— Cependant, je l'avais toujours en point de mire avec sa combi noire et son torse brun. En dépit des seaux d'eau qui se déversaient sur la côte, le haut de sa combinaison en néoprène pendait à sa taille. Comme s'il voulait, encore et toujours, être en communion avec cette eau qui tombait du ciel... On aurait dit un extraterrestre bondissant entre le vert de la lande, le brun de la terre remuée et le gris des cumulus chassés par les vents du large. Puis, soudain, sa silhouette s'est s'évanouie. Plus rien ! C'était sensiblement à la hauteur du trou n°4 de l'actuel golf, juste au pied du château. Voyez où je veux dire ? s'inquiéta le cinéaste.

— Parfaitement ! se contenta d'ajouter l'expert qui ne souhaitait plus interrompre cet homme dont la mémoire n'entendait pas être prise en défaut.

— C'est vrai que le château d'Ilbarritz n'a plus de secrets pour vous, monsieur Cantarel ?

— Détrompez-vous, sinon nous ne serions pas ici tous les deux !

Les traits de Volodia Poliakov s'étaient adoucis. Il n'était plus ce personnage austère dont la carrière cinématographique avait été anéantie à la suite de déclarations calomnieuses. Image par image, il revisionnait son film. Sauf que, ce jour-là, il ne s'était pas embarrassé de sa Paillard-Bolex. Le cours de l'Histoire, du moins de son histoire, en aurait été peut-être changé.

— À vrai dire, j'ai même douté de ce que j'avais vu ! Je ne pouvais pas imaginer un surfeur chevronné abandonner sa planche dans un tas de buissons. Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net : j'ai grimpé la colline sous l'orage au risque d'être foudroyé. J'avais le souffle coupé. La pluie était glacée et je me suis dit que j'étais bon pour une pneumonie !

— Voyons, vous n'êtes pas de l'espèce des chênes qu'on abat, monsieur Poliakov ! souligna Cantarel, un rien flagorneur.

— Je voulais simplement m'assurer que je n'avais pas rêvé. Arrivé à l'endroit où j'avais aperçu mon gars pour la dernière fois, j'ai cherché la planche, et je n'ai pas mis très longtemps pour la dénicher.

— Vous n'étiez donc pas en proie à quelque sortilège? La réalité vous sautait aux yeux.

— Certes, mais le surfeur avait bel et bien disparu! Diable, quel chemin avait-il pu emprunter pour se soustraire à ma vue? Il ne pouvait pas s'être engouffré dans les ronciers qui servent de remparts naturels à l'ancien château du baron de l'Espée? C'était suicidaire, voire carrément impossible! J'avoue que j'étais un peu désarmé, cherchant en vain un abri, car, trempé comme une soupe, j'étais au bout de mes forces. Peut-être était-il caché dans cette végétation inextricable, prêt à fondre sur moi, à me dépouiller? Que sais-je! À supposer qu'il ne soit pas dupe de mon manège, m'avait-il pris pour un homo en voulant à sa jeunesse?... Quand la foudre eut raison d'un tamaris, à cinquante mètres de là, je crus que ma dernière heure avait sonné.

Instinctivement, Poliakov se boucha les oreilles comme s'il revivait cette seconde où ses tympans furent mis à mal. Puis il se tut un long moment.

— Je suis désolé de vous imposer ce supplice, concéda le conservateur. Votre obstination a tout de même fini par payer...

Mutique, le Russe regardait le liseré immaculé qui coiffait à présent les grilles de l'ancien casino Bellevue. Il ne parvenait pas à s'émerveiller devant ce spectacle féérique constitué de papillons blancs. Toutes les tables du salon étaient prises d'assaut. Chacun réclamant un chocolat chaud en s'ébrouant devant le perroquet où pendaient manteaux, gabardines et autres duffle-coats.

— Franchement, monsieur Poliakov, vous ne voulez pas un autre thé ? Une pâtisserie, peut-être ?

Sortant enfin de son silence, il murmura :

— Je confesse une petite faiblesse pour le paris-brest...

— Que diable ! Même dans l'Église orthodoxe, le péché de gourmandise reste très véniel, n'est-ce pas ?

Le cinéaste ôta alors ses lunettes pour s'essuyer les yeux. Séraphin Cantarel crut déceler un début de cataracte chez cet homme dont les cernes noirs se confondaient avec l'épaisseur de sa monture.

— L'orage dura longtemps ? reprit Séraphin.

— En réalité, je ne sais plus très bien. Car, au milieu du lierre et des ronces, j'ai cru distinguer comme une cavité où je pourrais peut-être m'abriter. En fait, c'était

le début d'une galerie... Elle était à hauteur d'homme, faite d'escaliers en dur, sombre comme un cul de basse-fosse ! Sans même réfléchir, je m'y suis engouffré pour échapper à la pluie. Mais, très vite, je fus tenté de progresser dans ce goulot. J'ai songé alors à tout ce qui se disait à propos du château d'Ilbarritz, à ses souterrains qui reliaient chacune des folies que l'excentrique baron avait fait édifier sur les soixante hectares que comptait son domaine. Peut-être le planchiste m'avait-il précédé pour rejoindre en catimini le château qu'on disait hanté ?

— Mais, dites-moi, comment avez-vous fait pour avancer dans cette obscurité ?

— À l'époque, j'étais un redoutable fumeur. Je m'enfilais jusqu'à deux paquets par jour ! J'avais donc un briquet sur moi. Un de ces briquets Bic qui vous brûlent le pouce en moins d'une minute. Pas très rassuré, j'avancais de dix mètres et puis je restais là, silencieux, attendant que le clapet de mon Bic refroidisse afin de ressusciter un semblant de flamme.

— C'était donc un de ces tunnels creusés à même la colline ? s'enquit Séraphin.

— Exactement. Je ne sais pas à quoi il servait autrefois, mais je me suis dit qu'il devait aboutir dans les caves d'Ilbarritz.

— À un moment donné, l'accès n'était-il pas fermé par une porte ou une grille? s'étonna Cantarel.

— Pas le moins du monde, poursuivit Poliakov. C'était un vrai labyrinthe! Je n'avais qu'une crainte: ne pas avoir assez de gaz pour satisfaire ce que vous appelez «ma curiosité». Quand j'étais dans le noir, je me laissais guider par le bruit des eaux de ruissellement. L'orage faisait chanter les gouttières du château et j'avais l'impression d'avancer parmi des citernes saturées d'eaux de pluie, je pataugeais dans des flaques... Plusieurs fois, poursuivit-il, j'ai failli me casser la gueule! À tâtons, je progressais dans ce dédale de murs salpêtrés, jusqu'au moment où j'ai pris conscience que je pénétrais dans une salle, puis dans une autre, puis une nouvelle, et ainsi de suite... Partout pendaient des fils électriques, des tuyaux en cuivre... Il n'y avait plus aucun doute: j'étais bien dans les entrailles d'Ilbarritz... La flamme de mon briquet se faisait chancelante et mes guiboles flageolaient tout autant. Et ces foutues gouttières qui, de toutes parts, résonnaient comme les notes d'un piano... Croyez-moi, cela ressemblait davantage à du Béla Bartok que du Chopin!

Séraphin eut un léger sourire. Volodia Poliakov se révélait être un fieffé conteur.

— ... Le briquet a fini par me lâcher au moment où j'ai cru entendre comme un gémissement, une sorte de longue plainte. Comme un renard pris au piège. S'en est suivi un immense éclat de rire... Je vous jure, monsieur Cantarel, j'ai commencé à vraiment flipper...

— Vous étiez dans le noir complet ?

La maigre lumière d'un soupirail laissait supposer que d'autres pièces abritaient tout un bric-à-brac fait de meubles oubliés, de radiateurs en fonte, de chaudières éventrées, de vantaux déglingués... Tout respirait la rouille, l'humidité, les courants d'air... J'étais à deux doigts de faire demi-tour quand les geignements ont repris de plus belle... Je ne rêvais pas. À chaque fois, un rire en cascade ponctuait les longues plaintes.

— J'en ai des frissons dans le dos... lâcha Cantarel.

— Et moi donc ! Je vous jure que je n'en menais pas large. J'étais simplement en short et polo. Je grelottais de partout tant la pluie m'avait glacé le sang... Soudain, à la hauteur de ma nuque, j'ai senti comme une chaleur diffuse. J'ai cru au souffle

chaud de mon surfeur... prêt à me sauter dessus ! Dans le noir, j'aurais pu me rompre tous les doigts de la main ; néanmoins, j'ai hasardé un coup de poing ! Je n'ai fait que brasser de l'air. Aussitôt, un froissement d'ailes a caressé mon crâne nu.

Muet, Séraphin était suspendu aux lèvres du Russe.

— Figurez-vous que je venais d'effaroucher toute une colonie de chauves-souris qui se sont mises à tourner autour de moi ! Comme dans *Les Oiseaux* le film d'Hitchcock, vous connaissez ? (Le conservateur acquiesça mollement du menton.) C'est alors que j'ai couru vers le seul rayon de lumière qui pouvait me délivrer de ces sales bestioles...

— C'étaient vraisemblablement des pipistrelles ! tempéra Séraphin. Elles sont inoffensives !

— J'aurais voulu vous y voir ! rétorqua Poliakov.

— Je crois franchement que je n'aurais jamais eu votre audace...

— À la réflexion, c'est l'enchaînement des événements qui a eu raison de ma trouille ! Et rien d'autre ! Au fur et à mesure que j'avancais, pas à pas, je sentais bien que je me rapprochais du lieu d'où

provenaient ces cris étranges. Tout à coup, j'ai trébuché sur ce qui s'est avéré être une marche en bois d'un escalier un peu branlant. Je me suis fait mal au genou, mais la douleur s'est dissipée instantanément quand j'ai compris que j'étais au bout de mon exploration. Une porte en chêne massif barrait l'entrée d'une salle d'où filtrait un rayon de lumière par la serrure. Je collais mon œil...

— Et ?

— Promettez-moi, monsieur Cantarel, de ne pas émettre le moindre doute sur ce que je vais vous révéler...

— Je vous prends pour un honnête homme, monsieur Poliakov. J'apprécie la rigueur de votre récit. Presque trente ans après les faits, votre témoignage est crucial. Poursuivez...

— Je vous prie de me croire... Rien de ce que je vous raconte aujourd'hui n'est le fruit de mon imagination. C'est la stricte vérité ! Je n'étais, je vous le jure, sous l'emprise d'aucune drogue. Je me foutais d'être surpris ou démasqué ! Bon Dieu, si seulement j'avais eu ma caméra... se lamenta une nouvelle fois le cinéaste.

— Votre mémoire visuelle vaut bien tous les films que vous avez tournés. Le trou de

la serrure n'était rien d'autre que l'œil-
ton d'une caméra imaginaire, n'est-ce pas ?

— Peut-être... Sauf que mon champ
de vision était extrêmement réduit. La
salle n'était éclairée que par des bougies :
d'énormes cierges plantés sur d'immenses
candélabres, comme on en voit sur les
autels des églises. J'ai encore cette odeur de
cire chaude dans le creux de mes narines...
On se serait cru à Lourdes, à la grotte de
Massabielle où, nuit et jour, une forêt
de cierges illumine les pieds de la Vierge
jusqu'à noircir son auréole... Au milieu
de la pièce, sous un lustre débordant de
lumignons, il y avait une grande table de
monastère recouverte d'un drap blanc.
Écartelé et nu, je reconnus tout de suite le
jeune homme qui, une heure plus tôt, dan-
sait sur l'Atlantique.

— Sûr ? insista Cantarel.

— Sûr ! répondit fermement Poliakov.
Pieds et poings liés, il hurlait à chaque
coulée de cire que lui déversait sur le corps
une longue femme brune, vêtue de cuir et
perchée sur de hauts talons. De sa main
droite, cette Cruella tenait une colonne de
cire rouge qu'elle répandait avec délecta-
tion sur le sexe du garçon. De l'autre main,
elle agitait une cravache dont elle zébrait

régulièrement les cuisses, mais aussi le torse de son prisonnier.

— Nous sommes chez le Marquis de Sade... balbutia Séraphin.

— En l'occurrence, chez la Marquise ! rectifia le cinéaste

— Cela reste encore à prouver... Le travestissement accompagne souvent les grandes messes sadomasochistes ! Je sais qu'il est difficile pour vous de répondre à cette question. Mais, dans ce que vous avez pu voir, ce fameux Esteban vous semblait-il consentant ?

Volodia Poliakov resta pantois, presque incrédule. Comme si être l'otage d'une femme sadique pouvait s'apparenter à une forme de jouissance, aussi extrême que secrète, chez un garçon dont l'âge, au moment des faits, se confondait avec celui de son fils.

— Vous voulez dire que... bredouilla le cinéaste.

— ... Que celui qui domptait la mer prenait du plaisir à être, lui-même, l'esclave d'une sirène en simili latex, ajouta doctement Cantarel. Si tel n'était pas le cas, on aurait bien fini par découvrir son cadavre...

— Vous oubliez un peu vite, monsieur Cantarel, qu'on n'a jamais retrouvé la trace

de cet Esteban Doloragaray. Pour la police espagnole, il est toujours porté disparu.

Séraphin parut soudain ébranlé dans ses certitudes.

— J'ai appris, poursuivit-il, que l'affaire allait être prochainement classée sans suite. Pour les enquêteurs : c'est l'océan qui l'a englouti, un peu à la manière du surfeur hawaïen Sion Milosky que les vagues du Pacifique ont terrassé en trois coups de lames.

— Je n'en crois pas un traître mot ! s'insurgea Volodia. Cet Esteban me hante encore. Toujours ! Je le revois se tordre de douleur... Pauvre gars ! Quand je pense à lui, il prend souvent les traits de mon Vladimir...

Le conservateur en chef des Monuments français était, à son tour, plongé dans une grande perplexité. La neige avait cessé de tourbillonner dans les rues de Biarritz. Les toits saupoudrés de blanc du casino Bellevue se confondaient désormais avec le rideau de nacre de l'Océan.

À présent, les deux hommes se regardaient sans échanger le moindre mot, étrangers au brouhaha qui emplissait le salon de thé. Tous deux étaient profondément secoués par cette évocation. Leur soif

de vérité était intacte. Un demi-litre de thé n'avait en rien dissipé le mystère.

Comme toujours, c'est Cantarel qui voulut avoir le dernier mot :

— Décidément, ce château d'Ilbarritz fut le théâtre de la déraison, de la démesure, mais aussi de la luxure !

— M'est avis qu'il l'est encore ! ajouta Poliakov en engloutissant d'une seule bouchée ce qu'il restait de son paris-brest.



— Monsieur Cantarel? hurla Théo dans le combiné du téléphone.

— Calmez-vous, Trélissac! qu'y a-t-il de si grave pour que vous me dérangiez à l'heure du kawa? Vous savez que c'est sacré chez moi...

— Dali est mort!

— Comment? poursuivit Séraphin.

— Dans son lit... bredouilla l'assistant.
À Cadaquès...

— Cette mort est assez pitoyable! Je serais même tenté de dire: d'une banalité affligeante. Le maître nous avait habitués à mieux... Il s'est éteint comme une bougie, alors qu'il prétendait être un phare...

— Je ne vous trouve pas très sympa, patron! On ne peut pas lui enlever son

génie ! riposta le jeune assistant en se ren-cognant dans son fauteuil dont le cuir vert bouteille se délitait peu à peu sous les ors de cet hôtel particulier de la rue de Valois qui abritait, depuis plus d'un siècle, la direction des Monuments français.

— Je croirais entendre ma femme... maugréa Séraphin. En peinture, Théo, il y a du génie partout... Plus rarement du talent ! Quand je pense qu'il se répandait devant les caméras de télévision en scandant : « j'ai peur de mourir par excès de satisfaction », je ne suis pas sûr qu'il soit très fier de sa sortie de scène.

— On ne choisit pas les circonstances de sa mort ! tempéra Trélassac.

— Quand on s'appelle Dali, si ! répliqua avec le plus grand des sérieux Séraphin. Après avoir passé sa vie à croquer du chocolat Lanvin³, il fallait bien qu'un jour, il finisse par croquer la mort !

— Vous êtes d'un cynisme ce matin, monsieur Cantarel ! Enfin bref... Je me permets de vous importuner, car je viens

3. Dès 1968, Salvador Dali n'hésite pas à user de sa notoriété pour promouvoir la célèbre marque de chocolat avec ce slogan « Je suis fou du chocolat Lanvin. »

d'être saisi d'une affaire qui, je le sais, va vous déplaire...

Séraphin Cantarel se racla la gorge. À l'évidence, il était dans un café parisien tant le bruit strident du percolateur se confondait avec la chanson de Jacques Higelin : *Tomber du ciel*.

— Parlez plus fort, Théo ! Il y a un de ces boucans dans ce troquet... Vous me disiez ?

— Je viens d'apprendre que la municipalité de Biarritz veut raser purement et simplement le château d'Ilbarritz pour y construire en lieu et place un hôtel dernier cri...

— Quoi ? hurla le conservateur en chef.

— L'information est remontée jusqu'à nous ce matin. Je viens de me rencarder auprès de quelques correspondants. C'est du sérieux ! Il s'agit d'un gros projet immobilier assorti d'un golf, d'un spa, et tout le tintouin ! Le dossier a la bénédiction du maire, Bernard Marie...

— Le père de l'ancienne Secrétaire d'État à l'Enseignement, c'est bien cela ? s'inquiéta Cantarel.

— Exact, patron ! Et elle est par ailleurs députée des Pyrénées Atlantique ! Donc, on avance en terrain miné...

— C'est bien cette municipalité qui avait ordonné la démolition de l'Hôtel Victoria

sur la Grande Plage pour le remplacer par cette verrue ? s'emporta Séraphin.

— Non, pas exactement... rectifia l'assistant. La décision a été prise par le prédécesseur de Marie, mais c'est lui, en revanche, qui a cautionné le projet de construction du Victoria Surf, ce que vous appelez verrue, et que moi j'appelle carrément une merde !

— Soyez pas vulgaire, Théo !

Le conservateur se tut quelques instants avant de renouer le dialogue :

— Bien sûr, Ilbarritz n'est pas classé à l'inventaire ?

— Ni classé ni inscrit, patron !

— Y a-t-il, au moins, une association de défense du site ?

— Oui, je crois...

— Vous croyez ou vous en êtes sûr ?

— C'est-à-dire que... Vous me prenez de court, monsieur...

— Théo, prenez deux billets de train pour Biarritz...

— Pour quand ?

— Pour ce soir, bien sûr ! ordonna Cantarel. Nous opterons, s'il le faut, pour le train de nuit...

— ... Pour arriver aux aurores. On va être frais !

— Parlez pour vous, Trélissac ! Moi, j'adore les trains couchette... D'ici ce soir, essayez de réunir toute la documentation que vous pourrez sur ce foutu château ! Littérature, articles de presse, photos... C'est une histoire folle que la construction de cette bâtisse par un baron qui, selon votre expression, Théo, était pété de thunes !

— Je connais un peu le zigoto. Il y a plein de légendes qui couraient sur lui. Il était aussi frappadingue que Louis II de Bavière ! Tous deux avaient en commun une passion immodérée pour la musique de Richard Wagner et un goût tout aussi irrationnel pour les castelets plantés dans des lieux pas possibles...

— Vous êtes en train de me dire, Trélissac, que vous avez un jour pénétré dans les entrailles d'Ilbarritz ?

— Hélas non ! Mais ce palais m'a toujours intrigué... Quand j'étais étudiant, j'allais souvent faire du surf sur la plage de Bidart avec des potes. Il y a de supers spots ! Et de voir cette bâtisse arrimée à la dune, battue par les vents, avec son belvédère comme un mirador, c'était flipant !

— Très jeune, vous aviez déjà une imagination débordante... souligna Séraphin à l'autre bout du téléphone.

— On dit que le lieu est hanté... poursuivait Théo.

— Non. Pas vous, Trémissac ! Vous n'allez pas me dire que vous croyez aux fantômes ? Je pensais avoir choisi un collaborateur à l'esprit rigoureux et cartésien... et je m'aperçois que vous êtes un adepte des phénomènes paranormaux !

— Tout de suite les grands mots ! Je vous jure, patron, ce lieu a quelque chose de...

— ... De mystique ? suggéra Séraphin.

— En tout cas, ce baron de l'Espée était un illuminé ! Il paraît que la propriété faisait plus de soixante hectares et qu'elle était protégée par des fils de fer barbelés comme à Ravensbrück ou Mauthausen. Personne ne pouvait y entrer ! Le personnel avait pour consigne de ne rien dire. Il vivait en autarcie, sans aucun contact avec l'extérieur. C'était une sorte de prison dorée qui embrassait l'océan... sans l'étreindre !

— Je vois, mon garçon, qu'Ilbarritz vous rend excessivement lyrique... Vos vacances sur la côte basque n'ont-elles pas abrité quelques flirts à l'ombre de ce château fou ?

— Vous devenez presque indiscret, monsieur...

— C'est que je vous sens bien renseigné sur les frasques de ce baron. Ne disait-on

pas qu'il a fait construire ce château pour séduire une artiste de music-hall ?

— Exact. J'ai oublié son nom, mais c'est une histoire de ce genre... Vous avez raison...

— Il suffirait que je rende visite à mon ami Jean de Roberty dans son manoir de Bidache pour qu'il m'éclaire sur ce sujet. Il connaît l'histoire du pays Basque comme sa poche...

— Jean comment, dites-vous ? insista Trélissac.

— Jean de Roberty !

— Je crois que c'est un nom de ce style qui nous a alertés sur les intentions d'une poignée de promoteurs prêts à raser le Biarritz du XIX^e pour nous infliger du béton sur vingt étages !

— Ce n'aurait rien d'étonnant... Ce Roberty est un personnage hors norme, Théo ! Vous allez le trouver un peu loufoque, voire extravagant, en décalage avec son temps, mais c'est un véritable puits de science...

— Si c'est un de vos amis, il va sans dire que c'est forcément quelqu'un de bien...

— Je sens comme une pointe d'ironie dans votre voix, Trélissac... N'oubliez pas, pour moi, c'est couchette du haut !

— C'est vrai que vous ronflez un peu, monsieur. Vous ne m'en voudrez pas si j'opte pour le compartiment voisin ?

— Rassurez-vous, mon cher Théo, le roulis des wagons et le mauvais état des chemins de fer dans le Sud-Ouest vous feront vite oublier ce que les Chinois interprètent comme un signe de bonne santé !

— En ce cas, monsieur, je peux vous assurer que vous affichez une forme, comment dire...

— ... Olympique ! rajouta Cantarel.

— C'est tout à fait ça ! crut bon de rajouter Théo Trélissac, sans même se rendre compte que le conservateur en chef des Monuments français avait écourté l'appel.

Il n'était pas loin de midi. Une giboulée rinçait à grande eau les colonnes de Buren dans la cour d'honneur du Palais Royal. L'assistant de Séraphin se dit alors que la météo ne devait être guère plus clémente sur la côte basque. Il chargea Alice, la très dévouée secrétaire de « Monsieur le Conservateur », de réserver illico deux places sur le train de nuit Paris-Irun.

— En seconde pour vous, Théo ? demanda la fonctionnaire zélée.

— Non, en première ! Monsieur Cantarel y tient personnellement ! rectifia Trélistac sur un ton qui se voulait convaincant.

Débarqués en gare de Biarritz-la-Négresse aux premières lueurs de l'aube, Séraphin Cantarel, flanqué de son fidèle assistant, commanda aussitôt un taxi qui devait les conduire à l'Hôtel Régina, à un jet de pierre du phare du cap Saint-Martin. Il était bien trop tôt pour prendre possession de leur chambre respective, alors ils s'octroyèrent un petit-déjeuner des plus copieux. Agitant mollement son sachet de thé dans l'eau bouillante, le conservateur n'était guère plus disert que son jeune collaborateur. En réalité, Cantarel avait eu beaucoup de difficultés à trouver le sommeil. L'ombre d'Ilbarritz hantait désormais ses pensées, d'autant que Théo lui avait livré en gare Montparnasse une masse de documents très édifiants sur l'homérique construction du château. Certes, tout n'était pas consigné dans l'épaisse chemise ; cependant, il y avait matière à instruire un dossier pour, peut-être, éviter le pire.

En moins de deux, Théo réussit à engloutir deux croissants et deux pains au chocolat.

— Drôlement bonnes ces chocolatines !

— À peine, avez-vous posé le pied dans le Sud-Ouest que vous reprenez vos expressions du pays ! objecta Séraphin qui rêvait de prendre une bonne douche bien chaude.

— Quoi ? Ici, c'est comme ça qu'on dit ! s'insurgea Trémissac. Allez demander à la boulangère du coin « des pains au chocolat », elle vous prendra pour un Parigot pur jus et vous exemptera du sourire dont elle gratifie habituellement chacun de ses clients.

— Mais c'est de la discrimination ! pesta Cantarel.

— Peut-être, mais c'est ainsi !

— C'est vrai que le terme « chocolatine » sonne bien à l'oreille. Il a un côté presque... enfantin... Il reste un pain aux raisins ; il est pour vous Trémissac, le morfal !

— Merci patron, je suis repu ! Ça vous dirait qu'on aille faire un tour jusqu'au phare avant que nous puissions occuper nos chambres ?

— Excellente idée, Théo ! Moi, j'ai faim d'embruns, d'iode, de tamaris...

— Pour les tamaris, il va falloir attendre un peu... C'est pas encore la saison ! Je vous soupçonne plutôt d'avoir envie de vous griller un cigare.

— Décidément, on ne peut rien vous cacher ! Il n'y a pas mieux qu'un Cohiba pour entamer la journée...

— ... À condition de l'allumer bien à l'abri, car j'ai comme l'impression que ça ventile dur, ce matin !

Des nuages violines barraient l'horizon et l'Atlantique moutonnait comme dans les heures qui précèdent un coup de tabac. Cependant, pas de quoi contrarier les projets de promenade des deux hommes : Théo enfila son K-way bleu marine alors que Séraphin endossait son trench-coat de chez Burberry légèrement élimé aux manches.

Arrivés au pied de l'énorme colonne blanche, Cantarel entreprit d'en faire le tour avant de désigner du doigt Les Trois Couronnes, ces trois pics qui, la Bidassoa franchie, rappellent que l'Espagne reste une royauté.

— Les Basques désignent ces trois montagnes *Las Penas de Haya* ! précisa fièrement Trélissac en usant des accents toniques qui font le sel de la langue de Cervantès.

— C'est vrai que monsieur a fait espagnol en seconde langue ! souligna Cantarel en même temps que son index pointait à présent la colline de Handia d'où émergeait, par-dessus les toits fauves, la singulière silhouette d'Ilbarritz.

— Pour être honnête, monsieur, ce n'est pas d'ici dont on peut juger de la folie de « l'Oncle Albert », il vaudrait mieux qu'on aille jusqu'à la Villa Belza ! fanfaronna Trélissac.

— Vous l'appellez Oncle Albert ? s'étonna Cantarel.

— Oui, comme je l'aurai appelé Oncle Alfred ou Oncle Sam s'il avait eu la bonne idée de me coucher sur son testament ! Hélas, il n'a eu qu'un fils qui est mort dans un accident de la route, et il n'a donc pas eu de descendance...

— Il était richissime ! renchérit le conservateur. Le grand-père maternel de cet Albert de l'Espée portait le même prénom que le vôtre : Théodore, Théodore de Gargan... C'est de son arrière-arrière-grand-père, François de Wendel, qu'il tenait son immense fortune. Les Wendel bâtirent en trois générations le plus important empire sidérurgique de Lorraine. Songez, Théo, que les Wendel produisirent jusqu'à

trente mille tonnes de fonte par an et vingt mille de fer ! Au milieu du ^{xix}^e siècle, ils employaient deux mille ouvriers et ce chiffre est passé à près de cinquante mille au moment de l'Exposition universelle de Paris. Rendez-vous compte !

— Pas étonnant qu'il ait eu autant de maisons. Il était pire que Cadet-Roussel, paraît-il ?

— Exact. Au moment où il a fait construire Ilbarritz, il avait déjà un petit château à Antibes, une villa aux Adrets de l'Estérel, une autre à Saint-Vallier-de-Thiery, un hôtel particulier à Paris, un autre château en Bretagne, près de Vannes, une villa à Quiberon, une propriété à Belle-Île-en-Mer, sans oublier une ravissante villa à Thonon-les-Bains, une autre à Monaco. Ah, j'allais oublier : un magnifique chalet aux abords de Morzine, en Haute-Savoie.

— Rassurez-moi, monsieur Cantarel, cet Alfred n'avait pas le don d'ubiquité ? À quoi ça sert d'avoir autant de maisons, sinon à s'attirer des ennuis ?

— C'est aussi mon avis, acquiesça Séraphin en lissant son menton. Ce devait être un disciple avant l'heure de Groucho Marx qui prétendait : « Il y a dans la vie tellement de choses plus importantes que

l'argent, mais il faut tellement d'argent pour les acquérir!»

Les deux hommes se gondolèrent alors que le vent se faisait plus fougueux. Sous ses assauts répétés, l'extrémité du cigare de Cantarel rougissait de plaisir et les cendres s'en allaient à la mer. Théo, lui, offrait son dos à l'Océan afin de pouvoir poursuivre le dialogue qui s'était instauré avec son mentor.

— Sait-on comment l'idée lui est venue de construire ici cette folie? demanda le garçon de Corrèze⁴.

— Les esprits moqueurs vous diront que c'est pour une femme! J'ai retrouvé le nom de cette actrice qui avait tapé dans l'œil du baron. Elle s'appelait... Biana Duhamel!

— Mais le baron n'était-il pas marié? releva Trélissac.

— Bien sûr que si! Mais quand on est riche, cher Théo, on ne s'embarrasse pas de ce genre de détails! On a des maîtresses que l'on entretient généreusement, et au foyer, une femme dont la mission première

4. Lire *Avis de tempête sur Cordouan*, *L'Ange de Reims grimaça*, *Saint-Michel, priez pour eux!* et *La Pomme d'or de Rocamadour*, Éditions 10/18 / Collection «Grands Détectives».

est d'assurer la lignée. Une fois l'héritier échappé du berceau, la femme légitime prend à son tour un amant. Et personne ne trouve à y redire. Ce sont les couples qui durent les plus longtemps...

— En dépit de votre côté un peu réac, vous avez, monsieur, une vision du mariage assez moderne...

D'un haussement de sourcils, Séraphin s'amusa de la remarque de son assistant. Ce garçon, qui ignorait tout de son géniteur, ne voyait en sa mère qu'une femme incapable d'aimer un autre homme que lui. Pouvait-il concevoir, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, que sa Mamina ait pu fauter avec tous ceux qui, dans le village, lui faisaient les yeux doux? Pourquoi donc ne s'était-elle jamais mariée? Certes, Théodore était *lou bastard*, mais bientôt, à force d'études et d'ambition, il embrasserait une grande carrière dans les ministères. Son nom serait dans les journaux... Cela clouerait le bec à tous ceux qui prétendaient que sa mère fut, bien longtemps après l'invasion des vert-de-gris, la maîtresse d'un ancien officier de la 2^e division SS «Das Reich». Un des rares déserteurs allemands qui auraient trouvé refuge auprès d'un hobereau germanophile, du côté de Collonges-

la-Rouge. C'est là que Françoise Trélistac fut embauchée comme préceptrice, elle qui avait raté son examen d'entrée à l'École normale de Brive. Était-on sûr que ce grand blond qui se faisait appeler Frantz n'avait pas participé aux massacres de Tulle et d'Oradour-sur-Glane ?

Cantarel se perdait dans ses pensées en même temps que son regard se noyait dans l'Océan, dont les lames se brisaient contre les rochers des « Deux Jumeaux » dans un fracas assourdissant...

— À quoi pensez-vous, monsieur ? s'étonna Théo devant le visage ombreux de Séraphin.

— Euh... Je pensais à Biana Duhamel. Cette comédienne très prisée du Tout-Paris dans les années 1890. Elle était de toutes les scènes : au Théâtre de la Gaîté, à l'Odéon, aux Bouffes Parisiens... C'est dans ce théâtre qu'elle triomphait dans *Miss Helyett*, quand votre « Oncle Albert » l'a découverte pour la première fois. Il était tellement ébloui par son charme et sa jeunesse que tous les soirs, il réservait son fauteuil au premier rang jusqu'au jour où...

— ... Il fait sa rencontre, poursuit Théo. Et elle devint, bien entendu, sa cocotte !

— On ne peut rien vous cacher...

— Je n'ai aucun mérite, railla Trélistac, cela ressemble à un roman à l'eau de rose !

— Mais les choses allèrent vite se corser, car l'amoureux voyait les choses en grand. Très grand même ! renchérit Cantarel avec beaucoup d'emphase. Emporté par ses élans amoureux, le baron richissime voulut alors faire construire un somptueux palais à une portée de canon de Biarritz, bien plus beau que la Villa Eugénie érigée par Napoléon III, plus impressionnant encore que le konak qui abritait Nathalie de Serbie, la reine déchuée, sur l'une des collines de Bidart !

— Quand on est blindé, évidemment, on peut tout faire ! objecta Théo.

— Oui, mais dans le cas précis du baron de l'Espée, non seulement il voulait construire un château, mais il souhaitait aussi s'approprier toute la colline de Handia. Bref, mettre le grappin sur quelque quatre-vingt-dix hectares !

— Pas moins ! Là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir ! Il a donc pris le cadastre et a décrété d'autorité : « j'achète tout » ?

— C'est un peu ça, Théo... Au total, il y avait cent quinze parcelles appartenant à une cinquantaine de propriétaires dif-

férents : de braves paysans qui cultivaient ces lopins de terre pour la plupart fertiles. Le reste, c'était des landes, des taillis... Et là, les propriétaires se sont vus proposer des offres bien au-dessus du prix du foncier. Monsieur le baron ne regardait pas à la dépense ! Deux cultivateurs ont fait de la résistance, mais les autres se sont empressés de vendre au baron, qui passait pour un cinglé dans le pays. Songez, Théo, que votre Albert a dû déboursier, entre 1893 et 1895, la bagatelle de trois cent quarante-cinq mille francs pour les terrains acquis sur la commune de Bidart, et quelque soixante-douze mille francs pour les parcelles situées sur Biarritz. Vous allez voir que ce n'est rien au regard des dépenses engendrées pour le château et ses constructions annexes !

— Ilbarritz était donc destiné à épaté sa Biana ? ironisa Trélistac.

— Pas seulement ! Le climat de la côte basque lui avait été chaudement recommandé par de nombreux médecins, car l'Espée était de santé fragile. C'était un hygiéniste avant l'heure ! ajouta Cantarel, dont le cigare cubain, sous l'effet du vent, se consumait de manière aléatoire.

— C'est-à-dire ? demanda l'assistant.

— Il avait la phobie des microbes ! Il les traquait en soumettant son personnel à des nettoyages intensifs : du moindre ustensile de cuisine aux draps dans lesquels il dormait...

— Je vois le genre...

— Non, vous ne pouvez pas imaginer, mon garçon ! Chez lui, cela relevait presque d'une pathologie inquiétante. Sa priorité, c'était l'eau. Il fallait qu'elle soit d'une pureté sans égale. Bien avant que ce ne soit à la mode, il faisait embouteiller à la source d'Évian des bonbonnes entières, expédiées par la suite dans chacune de ses résidences. Il s'était même octroyé les services d'un chimiste assermenté !

— Un puriste, en somme !

— Toujours le bon mot, Théo ! Être au service de votre baron Albert ne devait pas être une sinécure ! Son majordome, le très dévoué Joseph Bermond, avait pour consignes, avant l'arrivée du maître, d'ouvrir portes et fenêtres afin de générer le maximum de courants d'air. Matelas, couvertures, coussins, tapis et étoffes en tous genres devaient être secoués et battus avant d'être étendus sur les pelouses pendant une journée entière, puis savonnés à grande eau, avant d'être exposés à nouveau

aux bienfaits du soleil. Il en allait de même pour les meubles, les tables, les chaises. Tout le mobilier devait être préalablement épousseté, puis lavé. Balais, éponges et serpillières étaient impérativement rincés à l'eau de mer...

— Pff... C'était compulsif chez lui ! bougonna Théodore. Ma mère en Corrèze est un peu comme ça, mais je dois avouer qu'elle ne lui arrive pas à la cheville !

— Imaginez que la vaisselle, assiettes comme poêlons, devait être lavée avec de l'eau de mer bouillie. Avant son arrivée dans chacune des maisons, les ordres étaient formels. Aucun domestique n'était autorisé à y déroger. Il fallait, paraît-il, verser de l'alcool de menthe sur les matelas, déposer du camphre dans les couvertures, et faire du feu dans chacune des cheminées afin que « la maison soit bien sèche partout ». Le majordome a conservé jusqu'à sa mort, poursuivait Séraphin en tirant péniblement sur son cigare, chacune des correspondances adressées par son très hygiéniste employeur !

— J'imagine que l'argent le répugnait ? plaisanta Trélissac en faisant rouler son pouce sur l'extrémité de son index.

— La monnaie, oui ! Même les francs-or ! Il avait toujours des gants quand il fallait

manipuler l'argent. Il faisait, tenez-vous bien, laver les pièces ! Et pour les billets, il exigeait qu'ils soient désinfectés avant de les faire repasser !

— Aujourd'hui, on dirait que « mon Oncle » souffrait d'un trouble obsessionnel de la propreté, et qu'il n'aimait jamais mieux l'argent que quand il était sur son compte en banque afin de ne pas avoir à le manipuler !

— C'est exact, Théo ! Il faut dire qu'au moment où il a fait construire Ilbarritz, l'argent était vraiment le cadet de ses soucis, car il était ri-chi-ssi-me !

— C'est la raison pour laquelle il renchérrissait à chaque fois qu'il rencontrait un obstacle ?

— Je ne vous le fais pas dire ! Ce qui a fait les affaires du notaire qui était en charge du rachat de chacune des parcelles, poursuivit Cantarel, décidément intarissable sur le sujet. Un dénommé maître Blaise dont l'étude était à Biarritz... J'imagine, marmonna le conservateur, ce notaire très zélé, car il lui a fallu moins d'une année pour convaincre les propriétaires terriens d'abandonner leurs terres de Bidard pour un sacré petit pactole...

— Y en a un autre qui a dû se rincer, c'est l'architecte ! conclut Théo.

— Je ne vous le fais pas dire ! Un certain Gustave Huguenin... La légende veut qu'il ait établi deux mille plans avant d'avoir l'agrément final de « Monsieur le Baron ». Vous parlez d'un chantier... titanesque !

Au moment où l'homme de l'art invoquait les divinités qui avaient précédé les dieux de l'Olympe, le vent du large se mit à forcer considérablement. S'en suivit presque aussitôt un rideau de pluie, qui fit détalier les deux seules silhouettes défiant l'escarpé cap Saint-Martin. Quand Séraphin et Théo arrivèrent aux abords de l'Hôtel Régina, ils ruisselaient de toutes parts. Un employé se précipita à leur rencontre avec un large parapluie :

— C'est gentil, jeune homme ! Mais je crains qu'au point où nous en sommes, c'est d'une serpillière dont vous allez avoir besoin...

Les joues couperosées, le groom se contenta d'un sourire.

Quand les deux représentants des Monuments français se retrouvèrent dans le hall de l'hôtel avec une immense flaque d'eau à leurs pieds, ils prirent un air de chiens battus.

— Vos chambres sont prêtes, messieurs ! Et le réceptionniste d'ajouter : un mon-

sieur a déposé tout à l'heure ce pli pour vous, monsieur Cantarel !

Séraphin s'empressa aussitôt de décacheter l'enveloppe vierge de toute indication. Par discrétion, Théo se mit légèrement à l'écart.

À la lecture de la missive, le visage du conservateur s'assombrit alors que les veines de ses tempes bleuisaient à vue d'œil :

— Quelque chose de grave, patron ?

— Jugez par vous-même, répondit laconiquement Séraphin en tendant une feuille blanche sur laquelle on pouvait lire en lettres gothiques :

Ilbarritz est la propriété du diable.

Nous vous promettons une descente aux enfers !



Il était près de quinze heures quand la Saab 900 vint se garer devant le hall d'entrée de l'Hôtel Régina. Séraphin et Théo s'engouffrèrent dans la berline à la façon des stars du cinéma qui se sentent toujours traquées par des paparazzis et font fi du décorum qui les entoure.

— Au château d'Ilbarritz ! ordonna Cantarel.

— Bien, monsieur ! se contenta d'ajouter le taxi en réajustant son rétroviseur comme pour mieux visualiser ses deux clients dont le teint cireux trahissait quelques inquiétudes.

— Vous êtes attendus, j'espère ? s'inquiéta le chauffeur.

— Pas vraiment... bredouilla le conservateur.

— Non, je dis ça parce que la dernière fois que j'ai déposé un client au château, j'ai perdu ma course ! Le monsieur m'a dit d'attendre. C'était, soi-disant, une affaire de quelques minutes... Il n'est jamais ressorti ! Et j'en ai été pour ma poche ! Depuis, je me méfie...

— Soyez rassuré ! Vous avez affaire à d'honnêtes gens... grommela Séraphin.

Aussitôt, le chauffeur fit vrombir le moteur de sa suédoise. Du coin de l'œil, il épiait ses clients avec cette courtoisie feinte, mâtinée de méfiance. Son regard s'attardait sur Trélissac. Qui était ce garçon aux cheveux hirsutes assis à côté de cet homme élégant au costume de flanelle qui promenait un regard inquisiteur sur ce paysage crayeux balayé par une de ces tempêtes d'équinoxe à la force jupitérienne ?

— Je n'en doute pas ! riposta le taxi. C'est juste une coïncidence : le client que j'ai déposé à Ilbarritz était sensiblement de l'âge de monsieur. Un garçon avec un beau sourire. Il avait des cheveux bouclés, des yeux très verts. Il portait un pull Ralph Lauren rose et un jean rapiécé de partout ! Ce type avait une espèce de classe naturelle et s'exprimait comme un lord ! ajouta le chauffeur. Vous savez, comme ces enfants

de bonne famille ! Il m'a tout de suite inspiré confiance... Mal m'en a pris !

— Et vous n'êtes pas allé sonner à l'entrée du château pour réclamer votre dû ? demanda Cantarel.

— Bien sûr que si ! Mais personne n'a daigné m'ouvrir ! Nada ! Walou ! J'ai fait le pied de grue pendant près d'une heure ! Après, je me suis dit que j'y étais pour ma pomme et que je ne reverrais jamais plus mon zigoto !

— C'est étrange tout de même... souligna Séraphin.

— Étrange, en effet... répéta le chauffeur.

Théo prit alors conscience que l'homme le scrutait dans le rétroviseur. Il y avait dans son insistance quelque chose de suspicieux, presque de malsain... Discrètement, il détourna la tête pour n'offrir que son profil gauche.

Ce garçon avait, à quelque chose près, l'âge de monsieur. La même décontraction, avec ce même sourire désarmant...

— C'est très flatteur pour mon collaborateur ! releva Cantarel en faisant une petite moue.

Trélassac se tut.

— Décidément, Ibarritz compte un mystère de plus...

— Depuis, j'en ai appris de belles sur ce foutu château ! renchérit le taxi.

— C'est-à-dire ?

— Il y a plein de « on dit » qui circulent... Il paraît que le propriétaire actuel louerait le château pour des messes sataniques, des réunions de francs-maçons, rien que des trucs de ce genre, voyez ce que je veux dire...

— Peut-être pour ressusciter l'esprit du baron de l'Espée qui était, je crois, un original ?

— En tout cas, il s'y passe des choses pas très claires. Moi, j'ai vu le château totalement illuminé avec de la musique qui s'échappait de toutes les fenêtres. Une musique, vous savez, comme dans les grands opéras... Certains disent aussi que les soirs de pleine lune, on attend des cris bizarres sortis des caves ou du belvédère...

— On peut imaginer que son propriétaire organise quelques fêtes, suivies de... suggéra à mi-mots Cantarel.

— D'après ce que j'en sais, il a passé l'âge de faire la fête. On dit qu'il n'est plus en très bonne santé et...

Le chauffeur se ravisa soudain.

— Je parle, je parle... Peut-être le propriétaire est-il un de vos amis ?

— Pour être honnête avec vous, je n'ai pas le plaisir de le connaître, précisa Séraphin, comme pour inciter son interlocuteur à une confession toujours plus exhaustive.

— Nous, les chauffeurs de taxi, on entend beaucoup de choses. Il se dit à Biarritz qu'il n'a plus une thune et que des promoteurs voudraient le forcer à vendre...

— C'est certainement une hypothèse crédible, confirma le conservateur en baissant la vitre, comme pour aspirer tout à coup une bouffée d'air iodé.

La Saab empruntait maintenant l'avenue Beau Rivage avant de bifurquer sur l'avenue de la Milady. Sinueux comme des boas repus, les tamaris ployaient sous la force du vent. À l'ouest, le ciel se confondait avec l'Océan dans un camaïeu de gris qui réduisait la ligne d'horizon à un long drap mortuaire.

Pareil à un métronome mécanique, le ballet des essuie-glaces rythmait à présent les confidences du chauffeur par trop disert. Théo, lui, ne pipait mot.

— De toute façon, une baraque comme ça, il faut s'appeler Crésus ou Rothschild pour l'entretenir ! Ça coûte une blinde ! Entre les sels marins qui rongent tout et les vents qui liment le ciment... c'est un véritable gouffre !

— Vous arrive-t-il souvent de conduire du monde à Ilbarritz ? demanda Cantarel.

— Des touristes parfois, qui connaissent l'histoire du château. Mais jamais des clients qui seraient invités par le baron...

— Mais l'actuel propriétaire n'est pas plus baron que moi je suis pape ! rectifia Séraphin.

— Vous avez certainement raison. En tout cas, si c'est un aristo, il est désargenté ! Il vit dans le pavillon à l'entrée du château où il loue de temps à autre quelques chambres. Et le reste de la bâtisse, notamment la grande salle de l'orgue, est livré aux quatre vents...

— Donc, si je vous suis bien, le dernier visiteur que vous avez véhiculé, c'est ce jeune homme qui ne vous a jamais payé sa course ?

— C'est exact !

— Vous sauriez le reconnaître ?

— Pour sûr ! Lui, croyez-moi, je l'ai photographié !

En empruntant le boulevard Milady, dans le gris du ciel, pointait Ilbarritz avec son mirador et ses entrelacs de galeries rouillées.

— Nous y sommes presque... On peut dire, messieurs, que vous n'avez pas choisi

le jour pour visiter les lieux ! Vous êtes sûrs que vous êtes attendus ? Parce que si vous essayez une fin de non-recevoir, je veux bien vous attendre... Au cas où, on ne sait jamais...

— Je crois que ce ne sera pas nécessaire ! conclut Séraphin Cantarel.

— Votre jeune collaborateur n'est pas un grand bavard... se crut autorisé à moufter le chauffeur de taxi, qui ajouta aussitôt : Vous seriez de la police tous les deux que je n'en serais pas étonné !

C'est alors que Théo sortit de son mutisme :

— Vous vous méprenez totalement, monsieur ! Je ne suis qu'une pauvre victime. Un jeune homme que mon bourreau, assis à mes côtés, s'apprête à livrer à Monsieur le Baron, ou plus exactement au Barbe-Bleue d'Ilbarritz. Il paraît que cet étrange personnage, presque atteint de sénilité, ne se satisfait que de jeunes garçons qu'il prend soin de dépuceler, avant de les dépecer et de les faire rôtir dans les anciennes cuisines du château...

Regardant les chiffres du compteur, Théodore Trélassac crut bon d'ajouter en direction de Cantarel :

— Voyons, mon bon maître, dix-huit francs et cinquante centimes pour livrer

votre esclave au comte d'Ilbarritz, avouez que c'est donné. Pour ce prix, je vous autorise à assister à mon supplice...

Soudain, le chauffeur de taxi fut pris de stupéfaction au point de ne plus mouvoir ses lèvres. Séraphin lui tendit deux billets de dix francs avant de s'extraire du véhicule. Théo en fit tout autant en prenant cet air contrit d'agnelet voué à l'abattoir.

Les deux hommes attendirent que la Saab 900 disparaisse au coin de l'avenue de la Reine Nathalie avant de s'abandonner à un irrésistible fou rire dont ils ne pouvaient plus se départir, tant Théo s'était révélé magistral dans le rôle d'Androklès livré aux lions de Rome⁵.

Avant même de rendre visite au « comte » ou « baron » d'Ilbarritz, comme pour se dégriser, les deux dignes représentants de l'État hasardèrent quelques pas en direction de l'Océan qui se déployait à leurs pieds dans un énorme charivari. Les vagues atteignaient cinq à six mètres de hauteur et le coefficient des marées devait flirter autour de cent.

5. Esclave romain condamné à la fosse aux lions et qui fut épargné par le fauve dont il pansa les plaies.

— Regardez, là, on dirait un volcan ! clama Théo en pointant son doigt en direction de l'Espagne.

Sombre comme un terril, le mont Jaizquibel surplombait le golfe de Gascogne. À son extrémité, s'accrochaient des touffes de nuages blancs. On aurait dit en effet le panache de l'Etna ou du Vésuve. Le lyrisme de Théo n'était en rien une vue de l'esprit. Séraphin Cantarel en convint, mais incita vite son assistant à rebrousser chemin tant les paquets d'eau se faisaient cinglants.

Trempés, grelottants, les deux visiteurs sonnèrent à l'entrée du château d'Ilbarritz, où une vulgaire grille faisait office de rempart afin de dissuader les importuns. Trois coups de sonnette renouvelés à deux minutes d'intervalle, et toujours personne sur le seuil. Cantarel se mit à regretter d'avoir congédié si prestement son taxi. Pourtant, au téléphone, l'occupant des lieux lui avait bien confirmé sa présence deux heures plus tôt. Exaspéré, Trélassac souda son index sur la sonnette, jusqu'à ce qu'un épagueul au poil fangeux vienne caresser les chevilles des deux visiteurs. Apparut alors le faux comte, mais à l'évidence le vrai propriétaire, la tête dissimu-

lée sous une vieille gabardine. À ses mains, un trousseau de clefs :

— Holà, j'arrive ! hurla-t-il.

Avant même d'avoir ouvert la grille, il salua courtoisement ses hôtes.

— Il y a longtemps que vous attendez ? Il faut m'excuser : je suis un peu dur de la feuille... Et avouez qu'il ne fait pas un temps à laisser deux fonctionnaires dehors !

— Je ne vous le fais pas dire ! bougonna Cantarel, les joues rosies par les assauts du vent.

— Entrez donc ! signifia le vieil homme en même temps qu'il cadénassait à nouveau la grille et montrait le chemin de l'entrée menant à un pavillon de dimensions assez dérisoires jouxtant le château. Le conservateur pressa le pas, emportant dans son sillage son collaborateur qui n'en finissait pas de regarder le Jaizquibel comme s'il allait bientôt cracher du feu.

— Avouez, patron, que c'est à s'y méprendre ?

— Je connais, Théo, votre imagination fertile ! Pour un peu, Hendaye va ressembler bientôt à Pompéi. Vu notre position dominante, peut-être pouvons-nous caresser l'espoir d'être épargnés par les coulées de lave ?

— Foutez-vous de ma gueule !

— Pour un futur supplicié qui va goûter aux flammes de l'enfer, les coulées de feu du Jaizquibel ne sont que les préliminaires... dauba Séraphin Cantarel en abusant de la surdité de celui qui lui ouvrait enfin les portes de ce château, source de tous les fantasmes.

Affable, l'échine courbée par le poids des ans, le maître d'Ibarritz était totalement étranger aux plaisanteries de ses deux visiteurs. Avec une canne, il se contentait sous la pluie de montrer le chemin qui menait jusqu'à son pavillon. Enfin à l'abri, il les invita à ôter leur manteau et caban, qu'il plaça aussitôt sur le dossier de deux chaises qui faisaient face à la cheminée. C'était en réalité un âtre assez ridicule où deux tisons rougeoyaient entre deux énormes landiers qui devaient appartenir aux cheminées de marbre du grand château.

— Puis-je vous offrir un café ou un thé, histoire de vous réchauffer ?

Séraphin et Théo acceptèrent de bon cœur. Aussitôt, le « comte » disparut dans la cuisine avant d'en revenir avec un plateau d'argent sur lequel trois tasses de café dorées à l'or fin acceptaient la compagnie d'un gros sucrier en porcelaine Vieux

Paris. Le café fut servi bien plus tard dans une cafetière à chaussette qui, à l'évidence, datait de Mathusalem ! L'hôte tremblotait quelque peu de la main droite, sa peau parcheminée accusait de fortes rides, mais son sourire était éclatant, ses yeux opalins et sa dentition parfaite, rehaussée par deux lèvres violacées.

— Ainsi, mon château vous intéresse-t-il ? Mais n'est-il pas trop tard ? N'est-ce pas ? soupira le vieil homme, une fois calé dans son vieux fauteuil club au cuir défoncé.

— Il n'est jamais trop tard dès lors qu'un bâtiment est hors d'eau ! répliqua aussi sec le conservateur.

Au moment où Séraphin prononçait cette phrase qui se voulait un encouragement, en levant les yeux au plafond, il constata la présence d'une énorme auréole sombre au milieu de laquelle gouttait ce qui devait être une des nombreuses infiltrations du manoir. Avec ce qu'il faut d'autodérision, le « comte » ajusta la bassine en cuivre chargée de recueillir ce qu'il appela « les larmes du Bon Dieu ».

— Ce château est devenu une passoire ! Tout se délabre... Ma femme a définitivement renoncé à quitter Paris. Elle ne veut plus mettre les pieds ici, à Ilbarritz ! Alors, je vis seul dans ce paquebot branlant dont

je compte chaque jour les avaries jusqu'au soir où...

Le vieillard regarda le feu dont les flammes étaient chancelantes, puis se tut.

Séraphin eut beau relancer la conversation, l'homme paraissait affecté par une issue qu'il sentait prochaine.

Soudain, une silhouette frappa à la porte-fenêtre.

— Entre, entre ! s'exclama le châtelain.

L'individu, chaussé de rangers et vêtu d'une parka militaire, tenait de près l'épagneul qui avait accueilli Cantarel et son assistant. D'une main, il lui caressait le poil. À peine entré dans la pièce, l'animal s'ébroua et répandit sur le carrelage la fange dans laquelle il s'était vautré pendant la tempête.

— Eder ! Couche-toi là ! ordonna le maître. Pardonnez-moi, mes amis, je ne vous ai pas présenté Joachim. C'est l'homme à tout faire d'Ilbarritz ! Mon majordome comme mon jardinier, mon cuisinier comme mon infirmier, mon homme de ménage comme mon valet de nuit ! Sans lui, vivre ici ne serait pas possible. Il est aussi mon pense-bête !

L'homme à tout faire tendit une main généreuse aux deux visiteurs, s'excusa de

sa tenue, prit soin de relever au préalable la mèche blonde qui masquait son front. Il avait des yeux vifs, mobiles, à l'acuité d'un archer, des cils très fins, deux fossettes creusant ses joues au milieu d'un visage angulaire constellé de taches de rousseur atténuées par une barbe de trois jours.

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, Joachim, nous apporter deux ou trois bûches, car le feu se meurt !

— Tout de suite, monsieur ! répliqua le domestique qui, après s'être encapuchonné, brava sans barguigner le vent et la pluie pour alimenter le feu moribond.

— Je crois bien que vous avez choisi la pire des journées pour me rendre visite. Je n'ai jamais vu la côte aussi monochrome ! N'est-ce pas ?

Le châtelain avait prononcé ce qualificatif avec ce ton précieux qu'utilisaient autrefois les savants. Il avait rajouté ce « n'est-ce pas », comme il était de bon ton dans les conversations mondaines d'entre les deux guerres. Invariablement, il ponctuait ainsi nombre de ses phrases, au même titre que Théo concluait chacune de ses affirmations par « C'est clair, non ? » Ce tic de langage avait le don d'irriter Séraphin Cantarel, qui réprimandait régulièrement

son jeune adjoint sans que ses remontrances ne soient suivies d'effets.

— Nous avons en effet le droit à toutes les nuances de gris ! poétisa Séraphin.

— C'est un comble pour Ilbarritz ! Car savez-vous, messieurs, que c'est ici qu'est née la télévision en couleurs ?

— Fichtre ! s'étonna le conservateur.

— Parfaitement ! À l'époque, les techniciens de la RTF avaient considéré, à juste titre d'ailleurs, que la côte basque offrait un kaléidoscope de couleurs inouïes, n'est-ce pas. Entre le rose des hortensias, l'émeraude de l'océan, le vert tendre de l'arrière-pays, il n'y avait pas mieux en France pour expérimenter ces nouvelles techniques.

— C'était en quelle année ? s'interrogea Théo.

— C'était au printemps 1969, jeune homme... En avril, précisément. Ilbarritz avait été réquisitionné pour les circonstances. La salle de l'orgue avait été aménagée en studios. L'émetteur était situé tout là-haut, sur le belvédère du château. Il y avait des câbles partout, n'est-ce pas, et des hommes en blouse blanche qui s'activaient à tous les étages...

— Ce devait être terriblement excitant !

— J'étais comme un enfant ! Même ma femme, qui ne jurait que par la TSF, était tout émoustillée.

— J'imagine qu'il y avait des récepteurs partout ? suggéra Séraphin.

— Ici, très peu. La RTF avait installé des postes aux deux casinos de Biarritz : au Bellevue et au casino municipal, à la mairie de Bidart, et surtout dans les devantures de Biarritz Bonheur, vous savez, le grand magasin de la place Clemenceau, n'est-ce pas ?

Trélassac acquiesça d'un sourire.

— Tout le monde se précipitait pour voir ces images tout en couleurs. Je les revois comme si c'était hier... n'est-ce pas, ajouta l'homme en tirant sur son col roulé, mité par endroits.

— C'est à croire que les essais furent concluants ! s'enthousiasma à son tour Cantarel.

— C'était épatant ! Depuis ce jour mémorable, la télévision couleur passa du domaine expérimental à une exploitation commerciale. Tout cela est né ici... Et il n'y a plus personne pour s'en souvenir !

— Vous restez la mémoire de ce château ! scanda Séraphin en reposant sa tasse de café.

— Jusqu'à quand ? soupira le vieillard, serrant entre ses cuisses cet épagneul aux yeux marron qui sentait atrocement le fraîchin et la sauvagine.

Régulièrement, le maître d'Ilbarritz baissait les yeux comme un enfant coupable ; s'en suivaient de longs silences, comme si le devenir de son château était un sujet qu'il n'osait pas aborder. De toute évidence, il n'avait plus assez d'argent pour l'entretenir au point de n'en occuper que les dépenses. À cela s'ajoutaient une santé qui déclinait et une propension à broyer du noir. Ainsi vivait-il reclus avec ce Joachim, une sorte de légionnaire aux bras vaillants, mais avec lequel il devait être difficile de philosopher ou de jouer aux échecs.

En ce jour de tempête, on aurait dit que le château allait s'arracher à la colline de Handia. Sans discontinuer, les bourrasques faisaient claquer des persiennes, comme autant de coups de feu dans un navire dont les cales seraient vides, car Séraphin avait hâte de visiter la mystérieuse folie du baron de l'Espée. Que restait-il en réalité de tout ce qu'il avait pu lire sur cette bâtisse, dont la première pierre fut posée à peine un siècle plus tôt ? Était-ce une cathé-

drale désacralisée? Un vaisseau fantôme? Un manoir habité par de vieux revenants décatis? Une chimère bâtie sur du sable et vouée à une destruction prochaine? Autant d'interrogations qui altéraient l'apparente bonhomie du conservateur en chef des Monuments français.

— Les rumeurs les plus folles circulent jusqu'à Paris sur la possible vente d'Ilbarritz... s'enhardit Théo.

— C'est ma femme qui fait courir le bruit que nous voulons vendre...

— Je croyais qu'elle ne s'intéressait plus à ce château ! objecta Séraphin.

— Depuis quelques mois, j'ai eu quelques offres, en effet, mais l'idée d'abandonner ces murs m'est insupportable.

— Je peux comprendre... souligna Cantarel. Cependant, Ilbarritz doit faire l'objet d'importants travaux de restauration, sinon...

— Sinon ?

— Sinon certains esprits, plus ou moins bien intentionnés, sont prêts à déclencher une procédure de péril...

— Mais Ilbarritz tient debout et ne met en danger la vie de quiconque ! protesta le septuagénaire. Ce sont des intimidations pour me forcer à vendre...

— Je n'en doute pas, tempéra le représentant de l'État. Vous avez à vos pieds un golf remarquable qui ne demande qu'à s'étendre, et des promoteurs prêts à tout raser pour faire d'Ilbarritz un hôtel grand luxe ! Les projets ne manquent pas, semble-t-il...

— Vous êtes bien informés, monsieur !

— C'est un peu mon métier, souligna Séraphin d'une voix douce.

— Puis-je vous offrir un armagnac ? proposa le vieil homme en regardant le fond de sa tasse.

Théo refusa illico. Son mentor, en revanche, accepta volontiers l'offre :

— C'est du bon ! C'est celui de mon ami Castarède. Une eau-de-vie de 1975. De l'or en flacon ! Vous allez me goûter ça !

Sur ces entrefaites, surgit le sbire aux rangers, les bras chargés de bûches qu'il déposa à côté de l'âtre avant d'en jeter deux sur les chenets. Aussitôt, les visages des quatre hommes devinrent fauves.

— Joachim, passez-moi, s'il vous plaît, la fiole d'armagnac qui est sur l'étagère de la bibliothèque !

Le « militaire » s'exécuta, déposant aussitôt trois verres à pied court qui ressemblaient à des calices. Il fit le service avec

zèle, et Trélissac se crut obligé de goûter cette eau-de-vie ambrée que rehaussaient ardemment les flammes du feu ressuscité.

— À la bonne heure, jeune homme ! L'armagnac guérit de tous les maux. Même le mal d'amour ! plaisanta le châtelain. À votre santé ! ajouta-t-il en invitant son Joachim à prendre congé.

— À Ilbarritz ! lança le conservateur en levant son verre.

Comme si un trait de lucidité traversait ses yeux clairs, l'hôte se fit tout à coup soupçonneux.

— Je vous ouvre ma porte, mais qui me dit que vous n'êtes pas mandatés par un de ces marchands de béton pour me faire capituler ? Vous savez, je m'attends au pire ! La semaine dernière, j'ai été cambriolé. On m'a pris que des bricoles, mais tout le monde sait que je suis cardiaque ! Tout ça, c'est pour me foutre la trouille, pour que ma breloque s'arrête. Plus vite j'aurai débarrassé le plancher, plus vite ma femme vendra, et ils pourront faire ce qu'ils voudront, ces charognards !

— Pour éviter toute méprise, je vais faire ce que je ne fais jamais, cher monsieur...

Aussitôt, le conservateur des Monuments français sortit une carte tricolore de son

portefeuille et la présenta du bout des doigts à l'incrédule.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous offenser. Mais avec toutes ces histoires, je finis par devenir un peu paranoïaque...

— Oublions cela si vous le voulez bien ! s'empressa de préciser Séraphin en saluant la finesse de l'armagnac qui tournoyait dans son verre. Quel nez ! Et quelle longueur en bouche...

— Je m'étonne que vous n'ayez pas encore dégainé un vos cigares cubains ! railla Théo en direction de son employeur.

— Je vous en prie, cher ami ! Faites comme chez vous, j'adore l'odeur du cigare. Dans le temps, j'allais souvent à La Havane pour mes affaires, précisa le vieillard. J'ai même dîné plusieurs fois avec Castro...

— Vous êtes communiste ? demanda tout à trac Théo sous les yeux réprobateurs de Cantarel.

— Non, jeune homme, socialiste ! Comme Christophe Colomb !

Devant l'air ahuri de Trélassac, le septuagénaire se justifia :

— Oui, le célèbre navigateur fut le premier socialiste : il ne savait pas où il allait. Il ignorait où il se trouvait, et il faisait payer ses expéditions par les monarques

espagnols qui prélevaient l'impôt auprès du bas peuple...

Séraphin ne fut pas insensible à cette forme d'humour. Il se contenta d'un sourire et ajouta d'un air matois :

— Nous sommes ici pour sauver Ilbarritz. Et si nous y parvenons, ce sera sur un trait de plume. Et il se pourrait bien que ce soit un socialiste qui mette un coup d'arrêt aux manigances des « charognards », pour reprendre votre expression...

L'homme haussa les épaules avec ce fatalisme des êtres qui savent que le sablier du temps ne leur est plus favorable.

— Encore une petite goutte de Castarède ? hasarda le maître d'Ilbarritz.

— Vous êtes bien trop aimable ! objecta Cantarel en recouvrant son verre de sa paume. J'avoue que j'ai hâte de visiter votre château qui, avec ce vent d'ouest, ronfle comme un vieux poêle autrichien !

— Prenez la peine de vous vêtir, car inutile de vous dire que rien n'est chauffé ! prévint le vieil homme en s'extirpant de son fauteuil-club. D'une patère, il décrocha une canadienne qu'il enfila avec peine avant d'embarquer ses hôtes pour une visite qui promettait d'être austère. Cantarel et son acolyte revêtirent leurs effets, qui avaient

séchés au contact du feu, et se glissèrent dans les pas de l'homme chenu qui trottnait davantage qu'il ne marchait.

Sans mot dire, les trois individus passèrent du pavillon au château, d'un confort tout relatif à une immense pièce glaciale où le vent se glissait par tous les interstices. Ainsi était le grand salon du premier étage : une pièce de sept ou huit mètres de hauteur tapissée de boiseries en chêne de Hongrie et de marbres polychromes dans laquelle trônait jadis le fameux orgue Cavaillé-Coll, le plus grand instrument jamais réalisé pour un particulier par le célèbre facteur d'orgue.

Quelques secondes, Cantarel ferma les yeux comme pour mieux imaginer le somptueux buffet et ses cinq mille tuyaux hérissés face à deux cheminées aussi monumentales que jumelles. Dans ses oreilles, résonnait *Tannhäuser* ou *Parsifal*. Le son de l'orgue couvrait les assauts du vent. Par enchantement, le conservateur mélomane était transporté à la fin du ^{xix}^e siècle, subjugué par la musique de Wagner. Théo, lui, faisait mine d'écouter les explications du vieillard intarissable :

— Rendez-vous compte, jeune homme, que le baron de l'Espée était richissime

au point que rien n'était assez beau pour Ilbarritz. Il s'agissait d'utiliser les matériaux les plus beaux, mais aussi les plus résistants. Qu'importe le prix ! Que des bois précieux, des marbres rares ; sur les plafonds, il avait fait installer d'immenses miroirs qui réfléchissaient la lumière de l'Océan...

— Il n'y avait pas de meubles ? s'étonna Trélassac.

— Très peu... Pas de tapis... Pas de rideau. La beauté du site et des matériaux se suffisait à elle-même ! Le baron devait aimer l'épure...

— Qu'est-ce que ça caille ! ne put s'empêcher de souligner Théo face au mutisme de son patron, prisonnier de ses obscures pensées.

— Aujourd'hui, c'est inchauffable ! C'est une vraie glacière ! confirma le vieil homme. Mais le baron avait pensé à tout : regardez ces cheminées, l'une est en marbre de Carrare, l'autre en brèche verte des Alpes avec double foyers superposés pour permettre de chauffer à la fois les jambes, mais aussi le haut du corps ! Elles étaient toutes équipées d'un système de carburation permettant d'activer ou de modérer les flammes...

Puis, s'approchant des larges fenêtres où pendaient les vantaux, car les gonds avaient été défoncés par les inlassables coups de boutoir du vent, le septuagénaire intarissable poursuivait ses explications alambiquées :

— Les baies étaient doublées ou triplées et munies de glaces de Saint-Gobain... Et l'air qui réussissait à s'infiltrer était chauffé par de grandes lampes électriques placées dans les vasistas... Rien n'était laissé au hasard. Et puis, sachez qu'une batterie de radiateurs venait compléter le système de chauffage, n'est-ce pas ? Ces radiateurs étaient constitués d'un système d'allumage de vingt-quatre, quarante-huit ou quatre-vingt-seize lampes dépolies à incandescence. Car, bien sûr, l'orgue ne devait pas subir de variations de température. Aussi, le baron s'était entouré des plus grands spécialistes pour que son instrument fétiche soit au cœur d'un écrin, comme pouvait en rêver en son temps Louis II de Bavière !

Inutile de préciser que le temps avait fait son œuvre. Les boiseries étaient ternes et auraient mérité un sacré coup d'encaustique. La galerie qui courait sur les hauts du grand salon et qui donnait accès aux

chambres accusait des signes de solitude. La rouille s'était emparée des huisseries, les miroirs avaient perdu leur tain et les marbres d'Italie transpiraient l'humidité. Une odeur âcre montait des soubassements, certainement des caves où devaient courir des kilomètres de tuyaux oxydés sur des murs tout salpêtrés.

À plusieurs reprises, Séraphin éternua comme si les sels marins s'attaquaient à ses bronches. Le propriétaire invita ensuite ses deux visiteurs à explorer les chambres. En réalité, elles n'offraient que peu d'intérêt au regard du grand salon, le cœur du château où l'orgue naguère trônait.

— Je ne vous propose pas de grimper jusqu'au belvédère. C'est un coup à attraper une pneumonie... marmonna le vieillard qui grelottait de tout son maigre poids.

Séraphin acquiesça, laissant à Trélissac le soin de faire quelques photographies avec son Leïca. Le jour déclinait et la luminosité faiblissait. Pas sûr que les clichés soient de grande qualité, mais aux yeux de Cantarel, l'affaire était entendue. Ce château était l'œuvre d'un fou wagnérien qui était allé au bout de sa chimère en faisant construire un orgue colossal qui ne pouvait rêver plus

bel écrin face à un océan dont il connaissait les furies.

Soudain, le conservateur n'avait qu'une hâte : dès qu'il serait de retour à Paris, il irait au Sacré-Cœur de Montmartre admirer dans ses moindres détails l'instrument fabuleux qui séjourna quelques années à peine dans ce château habité par un capricieux qui se défit de son jouet en 1903, comme on abandonne un amour déçu.

En dépit des courants d'air, Cantarel ne parvenait pas à quitter ces lieux. À son tour, Trélassac furetait dans chaque coin comme pour capturer « l'esprit des lieux ». Pareil à un candélabre face à un catafalque, le propriétaire était immobile, transi, muet. Était-ce le froid qui avait rosi ses joues où perlaient des larmes qu'il s'empressa d'effacer d'un revers de manche quand Séraphin et Théo s'approchèrent de lui ?

— Nous ne voudrions pas abuser de votre temps, cher monsieur... Mais cette visite m'a convaincu d'une chose...

— Laquelle ? demanda le vieux monsieur.

— J'espère pouvoir vous en dire plus dans quelques jours... se contenta d'ajouter l'homme de l'art en invitant le propriétaire d'Ilbarritz à regagner le pavillon où devait ronronner le feu de bois.

Au moment où le chenu aux yeux d'opale agitait une grosse clé dans la serrure de la salle du grand orgue, une plainte lascive résonna entre deux assauts du vent.

— Patron, je ne rêve pas : vous avez bien entendu un cri comme moi ? s'inquiéta Théo.

— Ah, on voit bien que vous n'êtes pas un familier de ces murs, mon garçon ! Ça, c'est Symphonia, une hulotte mâle qui niche dans les caves du château. On voit bien que vous n'êtes pas de la campagne !

— Si, justement. J'ai passé toute mon enfance à la campagne. Et le cri que l'on a entendu n'est, en aucun cas, une chouette ou une hulotte !

— Voyons, Théo, faites confiance à notre ami, s'époumona le conservateur en faisant les gros yeux à son jeune collaborateur. Il connaît mieux que quiconque les locataires clandestins d'Ilbarritz ! Si ce n'est pas une chouette, c'est peut-être le fantôme du baron de l'Espée qui ne veut pas qu'on l'importune et qui pousse parfois des cris d'orfraie !

Le vieil homme alluma sa lampe torche et déploya le halo en direction des deux visiteurs comme on braque un revolver :

— Sachez, messieurs, qu'il n'y pas ici de fantômes ! C'est encore une invention de

ma femme pour ne plus revenir à Ilbarritz. Ma femme est folle, monsieur Cantarel ! Je me devais de vous le dire...

— Je vous remercie de la confiance dont vous nous témoignez, monsieur Trélissac et moi-même. Je vous promets que nous allons tout faire pour sauver votre château...

S'emparant de la basquaise ambrée qui luisait près du feu, le vieillard tenta de retenir ses deux hôtes par une dernière lampée d'armagnac. Mais aucun des deux ne succomba à cette belle eau-de-vie. Cette visite, attisée par mille bourrasques, avait mis le feu à leur imagination, et ils avaient hâte de confronter leurs intuitions.

Séraphin Cantarel demanda s'il pouvait user du téléphone. Le « baron » désigna un appareil en bakélite au milieu d'une pile de vieux *Paris Match*. De sa voix grave, il appela un taxi.

Un quart d'heure plus tard, la Saab 900 alignait ses phares jaunes devant la grille vert-de-gris du château d'Ilbarritz.



Tout l'après-midi, Hélène Cantarel avait essayé de joindre par téléphone son époux. En vain. Le réceptionniste du Régina répondait invariablement :

— Monsieur est parti avec son collaborateur en taxi. Ils ne m'ont hélas donné aucune consigne. Je suis franchement désolé, madame... Veuillez rappeler un peu plus tard, s'il vous plaît...

En temps normal, Mme Cantarel ne serait pas inquiétée. Elle connaissait les exigences du métier de son mari. C'était moins la tempête qui secouait le golfe de Gascogne que l'opportunité professionnelle qui lui était offerte qui l'obsédait, pour ne pas dire la tracassait. Hélène se devait, toutes affaires cessantes, d'informer « son Séraphin » de la proposition inouïe qui

venait de lui être faite : partir sur les traces mythiques des jardins de Babylone.

L'archéologue qu'elle était n'en revenait pas : elle avait été désignée pour faire partie, avec deux confrères britanniques et un Américain, d'une délégation internationale ouvrant un chantier de fouilles dans les quartiers de Mossoul en Irak. Objectif affiché : tenter de mettre à jour les fameux jardins suspendus attribués à Babylone, mais qui, en réalité, étaient situés à Ninive, une ville bien plus au sud, alors capitale de l'Assyrie.

Cette thèse courrait déjà depuis plusieurs années : les fouilles réalisées depuis des années à Hilla, ville d'Irak à cent kilomètres de Bagdad où se trouvait la cité de Babylone, n'ayant pas permis de localiser avec précision « les jardins du paradis », plusieurs chercheurs avaient mis en évidence que cette « merveille du monde » était consignée dans des textes bien postérieurs au règne de Nabuchodonosor II, roi de Babylone.

Cinq siècles avant Jésus-Christ, ce monarque tout puissant aurait fait construire un coin de paradis au cœur du désert pour satisfaire sa femme Amytis, qui se morfondait dans la cité royale. Il

s'agissait, si l'on en croit les interprétations, d'un gigantesque jardin en forme de pyramide, sur trois étages desservis par un immense escalier. Partout, ce n'était que débauche d'arbres fruitiers et de fleurs plus odorantes les unes que les autres dans un dédale de cascades et de bassins. Pour la circonstance, les bâtisseurs de ces jardins auraient détourné le cours de l'Euphrate, afin d'assurer l'irrigation de ces espaces luxuriants.

Face à l'absence de preuves irréfutables, en dépit des fouilles qui furent menées dès le ^{xix}^e et pendant la seconde partie du ^{xx}^e siècle dans la Babylone antique, les archéologues en conclurent que ces «jardins» – à supposer qu'ils aient un jour véritablement existé – étaient ailleurs. Ainsi, la capitale d'Assyrie était pointée du doigt, d'autant qu'une gravure entreposée au British Museum de Londres attestait de magnifiques jardins suspendus sur les hauteurs de Ninive.

Peut-être, ce qui fut considéré comme une sorte de paradis sur Terre, était-il en réalité en Assyrie, et non en Mésopotamie, mais que la notoriété de Babylone avait eu raison de leur localisation? Encore fallait-il étayer cette hypothèse par des preuves

tangibles ; c'était tout l'intérêt de la mission à laquelle le nom d'Hélène Cantarel était associé. En aucun cas elle ne pouvait refuser cette offre. Néanmoins, elle craignait les réticences de son mari, assez peu enclin à la voir partir dans ce pays dirigé par un tyran mégalomane dont on disait qu'il préparait un sale coup.

L'experte en archéologie redoutait les objections de son époux. Elle avait renoncé à acheter *Le Monde*, car elle savait que la course au pétrole dans ce coin du monde noircissait des colonnes entières du célèbre quotidien qui s'apprêtait à quitter la rue des Italiens pour la rue Falguière. Pour sûr, Séraphin lui rappellerait tout cela, avec moult arguments, lui reprochant de courir après une chimère. Elle connaissait déjà sa tirade :

— Mais, ma chérie, les jardins suspendus de Babylone ne sont qu'une énorme mystification entretenue par des poètes à l'imagination florissante et des historiens convaincus de la pierre philosophale !

Tout excitée, pareille à une lionne en cage, Hélène tournait en rond dans leur appartement de la rue des Beaux-Arts. Elle devait sans délai confirmer son accord, obtenir les visas, renouveler des vaccins,

et surtout tout relire sur l'histoire de Babylone et de Ninive et, peut-être même, s'intéresser à ce Saddam Hussein qui s'improvisait le Nabuchodonosor d'un Orient hérissé de puits de pétrole. Il se murmurait même qu'il était en train d'ériger un palais qui n'avait rien à envier à la mégalomanie du roi de Babylone, cité considérée dans l'Antiquité comme la plus belle au monde.

L'épouse du conservateur n'arrivait pas à fixer son attention. Hier encore, elle avait promis à Séraphin de le rejoindre au pays basque si ses investigations devaient se prolonger. Elle rêvait d'aller marcher sur cette échancrure du littoral, entre Hendaye et Socoa, qui ressemble tant à l'Irlande ou à l'Écosse. Même sous la pluie, elle était prête à arpenter la lande où était implanté le fantomatique château d'Abbadia, une construction néo-gothique signée Viollet-le-Duc bâtie à la demande d'un savant aux semelles de vent du nom d'Antoine d'Abadie.

Bien sûr, elle retrouverait son mari chez Miremont où elle s'empiffrerait de russes, ces biscuits à base d'amande, et de chocolat chaud à la mousse délicieusement onctueuse. Peut-être même, avec Théo, irait-elle au musée Bonnat de Bayonne

où son mari fit ses premières armes en tant que conservateur? Elle lui montrerait *Les Forgerons* de Puvis de Chavannes, *La Pendaison de Bernardo de Bandino Baroncelli* esquissée par Léonard de Vinci, ou le remarquable autoportrait de Goya. Autant d'œuvres que son homme avait patiemment mises en valeur.

Il n'était pas exclu qu'entre deux excursions, elle s'offre le luxe d'une thalassothérapie à l'Hôtel Miramar qu'avait racheté, dix ans plus tôt, le coureur cycliste Louison Bobet, qui désormais ne jurait plus que par les vertus de l'eau de mer. Séraphin, c'était sûr, refuserait de l'accompagner. Quant à Théo, il n'était guère partisan de ces cures qui n'osent dire leur nom. Au peignoir blanc, il préférerait une planche de surf qu'il irait drosser sur les rouleaux de la plage des Basques à la pique du jour.

Ainsi, Hélène allait devoir renoncer à ces menus plaisirs pour renouer avec ses premières amours. L'archéologie avait toujours été sa passion. Le chantier de Mossoul promettait d'être rude, éprouvant, peut-être même risqué. Certes en janvier le mercure ne grimperait pas au-dessus de douze à treize degrés, mais, à cette période, les pluies sont fréquentes et parfois dilu-

viennes. Des fouilles dans la boue : c'était l'horreur ! Toutefois, elle était assurée de travailler avec des archéologues de haute volée et, quelle que soit l'issue de cette expédition, l'expérience promettait d'être riche et terriblement exaltante. Encore fallait-il avoir l'assentiment de l'homme qui partageait sa vie.

Ce n'est que vers dix-neuf heures que le couple Cantarel put enfin communiquer. Séraphin était dans sa suite, allongé tout habillé sur son lit, un peu groggy par cette visite tourmentée à Ilbarritz. Du reste, les giboulées griffaient sans discontinuer la fenêtre de sa chambre.

Les yeux mi-clos, le conservateur se croyait dans la cambuse d'un navire à la dérive au cœur du triangle des Bermudes. Il avait le mal de mer. Cet état nauséeux était renforcé par l'œil du cyclope qui, à espaces réguliers, visitait sa chambre d'une lumière blanche, tranchante comme la lame d'un Laguiole. Inlassablement, la lentille du cap Saint-Martin furetait l'horizon de l'Océan, où de rares chalutiers aspiraient à rentrer au port de Saint-Jean-de-Luz.

Les deux comprimés de Nautamine absorbés dix minutes plus tôt étaient sans

effet. Cantarel n'avait qu'une hâte : dormir. Il avait prévenu Théo qu'il s'abstiendrait de dîner. Peut-être avait-il pris froid dans ce palais des glaces gangrené par l'humidité ?

Séraphin dut s'armer de courage pour composer le numéro de téléphone de son appartement parisien. « Mme Cantarel a essayé de vous joindre à plusieurs reprises cet après-midi... » avait insisté le réceptionniste.

Hélène décrocha aussitôt.

— Enfin, mon chéri, comment vas-tu ? Je viens de regarder le journal à la télévision. Il paraît que la mer est déchaînée...

— C'est peu de le dire... marmonna-t-il.

— Tu as une drôle de voix, quelque chose ne va pas ?

— En visitant le château d'Ilbarritz cet après-midi, je crois que j'ai attrapé la crève. Je ne me sens pas très bien. Un bouillon et dodo ! Et toi ?

— Moi ? Rien de spécial...

Hélène marqua un silence avant de partir dans une logorrhée où elle exposa d'un seul jet la mission qui lui était confiée et son départ imminent pour l'Irak. Elle ne pouvait refuser de telles fouilles.

Au bout du téléphone, Séraphin resta muet, comme abasourdi.

— Tu ne dis rien, Raph? On dirait que tout cela t'indiffère. On me propose de marcher sur les traces d'une des sept merveilles du monde, et toi, tu ne trouves pas mieux que de soupirer... Séraphin, tu m'entends?

— Oui, oui... Bien sûr. Mais tout ceci est si soudain... se justifia l'alité. Tu sais dans quel pays tu fous les pieds? Par qui est encadrée votre mission?

— Elle est placée sous l'égide de l'Unesco. Nous sommes quatre à mener les opérations de fouilles, assistés par une trentaine d'étudiants de Cambridge et de Columbia...

— Tu es la seule Française?

— Oui. Et alors? coupa net Hélène.

— Tu devrais réserver ta réponse. T'accorder un petit délai de réflexion...

— Le départ est prévu dans dix jours. Juste le temps d'obtenir les visas... Je n'ai pas une seconde à perdre!

Les longs silences de Séraphin inquiétaient sa femme.

— Raph, tu sais bien qu'une occasion comme ça ne se représentera plus! C'est la chance d'une vie pour une archéologue.

— Courir après les jardins de Babylone, c'est comme si tu voulais mettre à jour la cité d'Ys!

— Je savais que tu allais me sortir un truc de ce genre ! fulmina Hélène.

— Je t'en prie, ma chérie, laisse-moi la nuit pour digérer ton expédition.

— Bien sûr... concéda Mme Cantarel qui ajouta aussitôt : Cela veut dire aussi que je ne pourrai pas venir te rejoindre à Biarritz...

— Je comprends... bredouilla Séraphin.

— Tu es triste ? Je vais appeler Théo pour qu'il te secoue un peu !

— Laisse Théo en marge de tout ça, s'il te plaît. Au fait, chérie, pourrais-tu me rendre un service demain ?

— Je vais être occupée, mais dis toujours.

— Pourrais-tu te rendre rue Marbeuf, au numéro 17, troisième étage. C'est là que vit une certaine Victorine Deschanel. C'est l'épouse du propriétaire du château d'Ilbarritz. Il paraît qu'elle refuse obstinément de venir sur la côte, elle prétend que le lieu est animé de mauvais esprits. Bref, c'est elle qui veut forcer son mari à vendre. C'est avec sa fortune personnelle que le couple a acheté le château... Pourrais-tu te faire passer, je ne sais pas moi, pour une éventuelle acheteuse ou t'improviser agent immobilier ?

— Tu me demandes cela tout à trac, Raph, alors que j'ai la tête ailleurs ! On ne

s'improvise pas marchand de biens comme ça. Il faut que je réfléchisse...

— C'est ça ! Accordons-nous un délai de réflexion réciproque. La nuit porte conseil, c'est bien connu ! maugréa Séraphin en tentant d'adoucir sa voix.

— Tu es sûr que tu n'as pas de la fièvre ? insista Hélène inquiète. Tu devrais peut-être consulter un médecin...

— T'inquiète ! Je suis de la race des chênes, de ceux que l'on n'abat pas comme ça ! D'ailleurs, sais-tu s'il y avait des chênes dans tes jardins d'Orient ?

— Ce n'est pas exclu ! Ce n'est pas à toi, mon chéri, que je vais apprendre que le plus vieux des chênes est à Mambré, près d'Hébron en Cisjordanie ! Selon la Genèse, c'est au pied de ce chêne, qui a aujourd'hui une circonférence de près de sept mètres, qu'Abraham aurait planté sa tente.

— Décidément, tu as réponse à tout !

— Un peu comme toi, mon Raph ! Allez, essaie de dormir. On s'appelle demain. Promis ! Je t'embrasse, mon cœur.

Séraphin reposa le combiné du téléphone sur son support. Il n'eut pas le courage de commander un bouillon ni même de se déshabiller. Il se contenta de plonger sa chambre dans le noir jusqu'à ce que le

faisceau lumineux du phare de Biarritz ne finisse par l'étourdir. La tête ensevelie sous deux oreillers, Séraphin n'entendait déjà plus les vagues qui se fracassaient sur les rochers avec la violence d'un Goliath voulant tout terrasser sur son passage.

Très vite, le sommeil eut raison de ses frissons. En dépit des velléités de sa femme à vouloir ratisser les terres d'Orient à la recherche d'un paradis perdu, il n'y avait qu'elle au monde pour l'apaiser et lui susurrer ces mots doux et tendres qui scellaient leur histoire d'amour depuis plus de trente ans.

La mine renfrognée, l'œil noir, Théo Trélissac n'avait pas apprécié que son patron l'abandonne lâchement au prétexte de quelques frissons. Ainsi se retrouvait-il seul à table, face à une carte des menus qui ne l'inspirait guère. Non, il n'avait pas envie de fruits de mer, pas plus que de cailles rôties. Il se contenta d'un tournedos Rossini et d'une assiettée de frites. En vérité, il aurait préféré s'abandonner dans un bar à tapas du côté du Vieux Port plutôt que dans le restaurant du Régina, qui se voulait aussi huppé que raffiné. La tempête l'avait dissuadé de mettre le nez dehors, et il ne voulait surtout pas avoir recours au taxi qui les avait trimballés tout l'après-midi.

À leur sortie d'Ilbarritz, le chauffeur de la Saab avait naturellement tenté de les faire

parler. Rancunier, mais pas trop, il n'avait pas apprécié la mauvaise plaisanterie de Théo, faisant de lui un esclave voué aux caprices sanguinaires ou sexuels de l'occupant du château maudit, le tout avec la complicité d'un pourvoyeur qui n'était autre que son chef de service. Théo se repassait le film de leur conversation en même temps qu'il descendait allègrement une bouteille d'Irouléguy du Domaine Brana. Il fallait bien combler l'absence de Séraphin !

— Vous savez, je n'étais pas très rassuré quand je vous ai laissé tout à l'heure... confessa le chauffeur. Vous ressemblez tellement au jeune homme que je n'ai jamais revu...

— Je crois qu'il y a eu tout simplement méprise, rétorqua Théo. Vous avez cru que votre client se rendait au château. En réalité, il avait juste besoin d'un chauffeur pour se rendre à la plage ou je ne sais où... Et il vous a monté un bateau...

— À moi, on me l'a fait pas ! Les escrocs à la petite semaine, je les vois venir ! Ce garçon-là, il ne sentait pas l'arnaque. Et puis, je l'ai vu entrer dans le château...

— Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte, alors ? persévéra Trélissac.

— Je n'allais tout de même pas passer deux plombes au commissariat de police pour vingt balles de course !

— D'accord, mais j'avais cru comprendre que vous étiez inquiet pour ce jeune homme ?

— Après, je me suis dit que c'était peut-être un parent, peut-être un neveu de M. Deschanel ? répondit le chauffeur de taxi.

— Ce pouvait être un de ses petits-fils ? argua Théo.

— Je me suis renseigné : le couple n'a pas eu d'enfant.

— Vous avez alors mené votre petite enquête ?

— Je sais ce que tout le monde sait, répliqua le taxi en réajustant machinalement son rétroviseur.

— C'est-à-dire ?

— Les Deschanel ont acheté le château après la guerre avec l'argent de madame. Il paraît que la bâtisse était dans un sale état ! Les Allemands l'avaient réquisitionnée pendant la construction du mur de l'Atlantique...

Cantarel sortit tout à coup de son silence :

— Il se murmure que la Gestapo y avait ses quartiers et torturait les maquisards...

— Oui, on m'a dit ça aussi...

— La légende veut que, par soir de grands vents, on entend encore les cris des suppliciés quand les tortionnaires leur arrachaient les ongles ou jouaient de la gégène.

Trélassac regarda son patron effaré. Et si les cris entendus une heure plus tôt étaient ceux de ces malheureux? Non, le cartésien qu'il était ne pouvait croire pareilles fadaïses. La sortie de Cantarel n'avait que pour but de cuisiner le chauffeur de taxi.

— Qué gégène? s'exclama Théo.

— Il faut tout vous apprendre, mon garçon! répliqua Séraphin en prenant ce ton docte qui irritait tant son assistant. C'était un instrument de torture utilisé pendant la Seconde Guerre par les Allemands, et aussi pendant la guerre d'Algérie par les généraux... français. Une sorte de dynamo destinée à dispenser du courant électrique dans le corps de l'individu dont on espère des aveux. Imaginez un gonze à poil dans une baignoire ou sur un sommier à qui on branche deux pinces croco sur les couilles. Un petit coup de dynamo et vous avouez tout, même ce que vous ne savez pas... Croyez-moi!

Pendant les explications de Cantarel, le chauffeur de taxi n'avait pas bronché,

multipliant les œillades en direction de ses clients.

En l'absence du boss, Théo faisait fi des bonnes manières et engloutissait ses frites du bout des doigts. Aucun des mots échangés dans le taxi ne lui avait échappé. Sans attendre, il aurait tant aimé connaître les impressions du conservateur sur la personnalité de ce Deschanel, ce châtelain amarré à son château comme Ulysse attaché au mat de son navire goûtant le chant des sirènes. Et puis cette longue plainte échappée des entrailles du château, ce n'était quand même pas une hallucination ! Trélissac avait hâte de confronter sa perplexité, ses sourdes interrogations, à la rigueur et surtout au pragmatisme de son patron.

Comment sauver Ilbarritz avec un maître des lieux sans un sou ? Le désaccord du couple n'allait-il pas précipiter la vente ? Les bétonneurs de la côte étaient prêts à toutes les compromissions. Il convenait d'agir très vite pour inscrire le palais du baron de l'Espée à l'inventaire des Monuments historiques. Une fois le château classé, les promoteurs en tous genres se heurteraient aux Bâtiments de France et devraient déposer les armes. La décision appartenait certes à

Jack Lang⁶, mais Cantarel et lui se devaient d'instruire le dossier toutes affaires cessantes. Encore fallait-il que Séraphin chasse les microbes qui le retenaient au lit et qu'il recouvre sa pugnacité légendaire !

Une fois avoir réduit en charpie une onctueuse charlotte aux fraises et s'être enfilé deux cafés bien serrés, Théo n'entendait pas regagner de sitôt sa chambre. Une envie impérieuse de braver la pluie le dirigea vers le tambour de la porte d'entrée du Régina. Comme par enchantement, le ciel s'était délesté de ses nuages gorgés d'eau, pour laisser le champ libre à de violentes rafales qui drossaient l'Océan jusqu'à dessiner d'épaisses franges d'écume aux reflets d'argent sous l'effet lactescent de la pleine lune.

Trélissac emprunta alors l'avenue de l'Impératrice et observa la façade Art Déco de l'hôtel. À l'évidence, Cantarel ne dormait pas : une lumière jaune filtrait les rideaux. Peut-être était-il, lui aussi, tracassé par ce qu'il avait vu et entendu à Ilbarritz ? Au

6. Jack Lang fut ministre de la Culture pendant dix ans, sous tous les gouvernements socialistes des deux septennats de François Mitterrand. En 1984, il fut l'instigateur des Journées du patrimoine.

retour de son excursion nocturne, il serait bien inspiré d'aller frapper à sa porte pour s'assurer que son coup de froid ne vire pas à la pneumonie.

Attiré par cette chandelle aux éclats d'acier qui régnait en maître sur le cap Saint-Martin, Théo fut tenté par quelques pas en direction du vieux phare. Il emprunta la promenade qui longeait la route. Fouettés par les assauts du vent, les tamaris gémissaient et leurs vieux troncs craquaient sinistrement. Le jeune homme avait relevé le col de son ciré pour se protéger des traîtrises du vent quand, tout à coup, il sentit une ombre épaisse fondre sur lui. Il n'eut pas même le temps de se retourner qu'on lui asséna deux coups sur la nuque avant de le laisser à terre.

Théo ne dut son salut qu'à l'irruption d'une voiture de police, gyrophare allumé, qui patrouillait dans le secteur.

* * *

— Tirons-nous ! lâcha un des agresseurs qui disparut dans les ténèbres au moment où Trélissac mordit le sol humide au point de perdre totalement connaissance.

Quand Séraphin ouvrit l'œil, un atroce mal de crâne mettait en transe ses tempes ; son front était tout en sueur et son corps enfiévré jusqu'au bas des reins. Sa lampe de chevet était toujours allumée, alors que le jour s'invitait dans sa chambre. Les somnifères de la veille avaient produit leurs effets, sans pour autant enrayer cette maudite grippe. Rassemblant ses forces, Cantarel hissa son bras jusqu'au téléphone pour exiger auprès de la réception « un thé brûlant et un cachet d'aspirine, ou autre paracétamol de la sorte ». Il en profita pour être mis en relation avec la chambre de M. Trélassac. On lui fit aimablement remarquer que son collaborateur n'était certainement pas dans ses appartements car la clef était toujours au tableau.

— Vous êtes sûr ? s'étonna le conservateur.

— Absolument ! Monsieur a quitté l'hôtel hier soir après le dîner, et nous ne l'avons pas revu.

— Ce n'est pas Dieu possible ! hurla Séraphin en bondissant de son lit.

— Voulez-vous quelques viennoiseries ? Un jus de fruit ? demanda le réceptionniste.

— Non, juste un thé bien chaud. Ni lait ni sucre ! ajouta Séraphin avant de raccrocher.

Contrarié, Cantarel fut tenté d'enfiler un peignoir pour aller frapper à la porte de Théo, mais il n'avait aucune raison de ne pas accorder de crédit à ce qui venait de lui être dit. À peine Séraphin fut-il debout qu'il se dirigeât vers la fenêtre : l'Océan était toujours aussi agité, mais le vent paraissait avoir baissé la garde. Chassés d'Espagne, de nouveaux nuages joufflus encombraient la ligne d'horizon vierge de tout chalutier.

Le haut fonctionnaire des Monuments français ouvrit la fenêtre comme pour humer le temps et, peut-être plus encore, pour chasser les miasmes engendrés par son état grippal. Sans pudeur, il offrit son large torse à cette bouffée d'air iodé qui venait du large. Séraphin s'étira, comme pour se convaincre qu'il viendrait vite à bout de ce coup de froid, avant de repenser à ce satané Théo qui, une nouvelle fois, avait découché. À tous les coups, songea-t-il, ce bourreau des cœurs avait fait quelques ravages nocturnes dans un de ces endroits malfamés de la côte. Toutefois, nous étions en décembre, et l'on pouvait légitimement penser que la jeunesse biarrote était en état

d'hibernation ! Décidément, ce Trélissac était incorrigible ! À moins qu'il ne lui soit arrivé malheur ? Cette hypothèse l'incita à prendre prestement une douche, aussi brûlante que le thé noir qui lui fut servi dix minutes plus tard.

* * *

Le commissaire Bixente Arostegui fut le premier au chevet de Trélissac. Le laisser pour mort de la promenade du phare fut très vite évacué auprès du centre hospitalier de Bayonne grâce à l'intervention très opportune des policiers qui faisaient leur ronde. Sous les deux coups de matraque de ses agresseurs, Théo avait perdu conscience pendant quelques minutes, avant de recouvrer ses esprits dans le véhicule de secours aux blessés des pompiers du BAB⁷. Les chirurgiens constatèrent deux lésions : une au bas de la boîte crânienne, et l'autre au niveau des cervicales. La seconde entraînant le port immédiat d'une minerve.

— A priori, le patient ne devrait pas avoir de séquelles... avait précisé le docteur Armendia au policier.

7. Agglomération Biarritz-Anglet-Bayonne.

Arostegui avait attendu le réveil de Théo avant de le soumettre à un interrogatoire de routine. Il avait fait le siège du distributeur de boissons chaudes pour obtenir deux maigres gobelets au fond desquels un liquide noirâtre et sans arôme faisait office de café.

— Puis-je savoir ce que vous faisiez aux abords du phare à vingt-deux heures cinq, monsieur Trélissac ? demanda le commissaire alors que Théo découvrait la pâleur de la chambre d'hôpital dans laquelle il avait passé la nuit sous l'effet de quelques narcotiques.

— Je me promenais, tout simplement...

— Sous la pluie ?

— Il ne pleuvait pas ! Il n'y avait que du vent, beaucoup de vent...

— En réalité, vous draguiez ?

Devant l'étonnement de Théo, Arostegui se fit plus explicite :

— Vous cherchiez ce qu'il est convenu d'appeler l'âme sœur ?

— Pardon ?

— C'est pas à moi, jeune homme, que vous allez faire le coup ! fulmina l'enquêteur. Les abords du phare sont connus pour être un lieu de drague pour les gays la nuit ! Et parfois, on y fait de mauvaises rencontres... La preuve !

— Non ! Non ! Je crois que vous faites erreur... Avant de me coucher, j'étais juste allé me laver le cerveau après une journée... disons bien chargée ! J'avais besoin de me remettre les idées à place. La tempête chasse justement les idées...

— ... Noires ! ajouta le policier.

— Sur votre carte d'identité, vous êtes domicilié à Paris. Que faites-vous ici, à Biarritz ?

— Ce serait peut-être un peu long à vous expliquer...

— J'ai tout mon temps ! ironisa Arostegui.

— Où suis-je exactement ? demanda Théo en s'essuyant le front en même temps qu'il appréhendait du bout des doigts les bandes de crêpe Velpeau qui serraient son crâne et la minerve qui enchâssait son cou.

— À l'hôpital de Bayonne ! répondit sèchement l'enquêteur.

— Puis-je vous demander, s'il vous plaît, de joindre l'Hôtel Régina et d'entrer en contact avec M. Séraphin Cantarel, implora Théo... C'est mon patron. Il va tout vous expliquer...

— Je veux bien ! Mais peut-être que vous tenez à ce qu'on respecte votre vie privée ? Pour ma part, que vous soyez homo ne me pose aucun problème. Je cherche simple-

ment à identifier le nom de votre ou de vos agresseurs...

— ... Ils étaient au moins deux, car je me souviens d'une voix qui a dit «Tirons-nous, les keufs», répliqua Trélassac en grimaçant, comme si une sourde douleur venait de se réveiller au niveau de l'os occipital.

— Ce sont des «casseurs de pédés»! Souvent des militaires, venus de Pau ou de Mont-de-Marsan? Sauriez-vous les reconnaître?

— Mais je n'ai rien vu? insista Théo.

— Ils ne vous ont même pas insulté ou tenté de vous faire les poches?

— Je vous dis que je n'ai vu personne! Il n'y avait pas un chat sur cette foutue promenade! Que dalle! Que du vent... Et une lune comme en plein jour! Et arrêtez de me prendre pour une pédale, c'est gonflant à la fin!

Au moment où Théo haussait le ton, une infirmière aux cheveux roux entra dans la chambre avec une seringue au bout des doigts. S'adressant à l'unique visiteur sur un ton poli, mais ferme, elle lui intima l'ordre de se retirer.

— M. Trélassac a subi un traumatisme. Soyez gentil de revenir un peu plus tard. Il doit se reposer à présent...

Le commissaire Bixente Arostegui referma son calepin et fit claquer l'élastique, avant de bredouiller :

— Bien sûr... En ce cas, je reviendrai en fin de journée...

— Je vous en conjure, appelez mon boss ! insista la victime bien trop à l'étroit dans son petit lit d'hôpital. Tel que je le connais, il doit se faire un sang d'encre ! Il vous expliquera tout.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Trélissac. Je vais informer votre patron. Comment vous dites qu'il s'appelle, déjà ?

— Séraphin Can-ta-rel !

— Séraphin et vous Théodore ! Ce sont des prénoms qu'on n'oublie pas. Reposez-vous bien, jeune homme. Je vous laisse entre de bonnes mains...

L'infirmière laissa échapper de ses lèvres charnues son plus beau sourire, souleva aussitôt le drap, baissa d'autorité le caleçon de Théo, avant de lui planter sans une once d'hésitation sa seringue dans la fesse gauche. Après un hoquet, Trélissac apprécia le moment furtif, mais tellement agréable, où la jeune femme en blouse blanche massa son muscle fessier avec un bout de coton qui sentait atrocement l'alcool.

Une demi-heure plus tard, le commissaire se présentait à l'accueil de l'Hôtel Régina en arguant de sa carte tricolore. Il demanda si, parmi les clients de l'hôtel, figuraient un certain Théodore Trélissac ainsi qu'un dénommé Séraphin Cantarel ; le réceptionniste acquiesça d'un hochement de tête et sortit même de sa réserve naturelle :

— Vous tombez bien ! M. Cantarel voulait prévenir la police. Il s'inquiète au sujet de son assistant, dont il n'a plus de nouvelles depuis hier soir...

— Je suis porteur de bonnes nouvelles. Enfin presque... Puis-je voir ce monsieur Cantarel ?

— Certainement. Il est dans sa chambre. Je le préviens de suite...

— Si je peux me permettre, jeune homme, on ne dit pas de suite, mais tout de suite ! Un établissement comme le vôtre ne supporte pas des écarts de langage !

— Bien monsieur, déclara le garçon dont le visage s'était soudain empourpré.

Bixente Arostegui n'était pas mécontent de son petit effet. C'était moins pour affirmer sa supériorité que pour rendre hommage à feu sa mère, professeur de français qui se vantait d'avoir fait khâgne, qu'il

commettait à l'occasion quelques excès de zèle quand il s'agissait de défendre la langue de Molière. Le policier se dirigea ensuite vers le hall, qui était en réalité un immense patio éclairé par une splendide verrière Art Déco. En vérité, c'était la première fois qu'il mettait les pieds dans ce palace. Autant l'Hôtel du Palais lui était familier, autant le Régina n'avait jamais eu ses faveurs. Aucun crime ne s'y était déroulé. Pas même une obscure histoire de grivèlerie.

L'enquêteur prit possession d'un fauteuil en velours, feuilleta négligemment la presse du jour, en attendant l'arrivée de ce Séraphin.

Le conservateur ne tarda pas.

— J'étais prêt à me rendre à votre commissariat tant la disparition de mon collaborateur a quelque chose d'inquiétant...

— Je vous rassure : M. Trélissac est hors de danger. Il a été victime, hier soir, d'une agression à quelques mètres d'ici, près du phare. Deux individus ont tenté de l'assommer pour une raison qui reste à élucider... Puis-je vous poser, monsieur, une question un peu indiscreète ?

— Si je peux y répondre... répliqua *mezza voce* Cantarel.

— Connaissez les orientations sexuelles de votre protégé ?

— M. Trélassac n'est pas mon protégé, mais mon fidèle collaborateur depuis des années. Quant à sa vie privée, ce n'est qu'un enchaînement de conquêtes féminines dans lesquelles je me perds un peu. Mais, je vous rassure, elles sont toutes aussi plus ravissantes les unes que les autres. C'est un sacré Don Juan à qui l'on pardonne tout ! À commencer par ses infidélités... Mais pourquoi une telle question ? A-t-il été retrouvé en compagnie d'une personne peu fréquentable ?

— Pas du tout ! Il était simplement au mauvais endroit, au mauvais moment, en présence de mauvaises personnes...

— Dans quel état est-il ? se préoccupa Séraphin.

— Un peu sonné, vous vous en doutez, mais je vous rassure, il a toute sa lucidité.

— Puis-je vous offrir un café, un thé, un whisky peut-être ? demanda le conservateur.

— Je n'aime que les whiskys tourbés...

— L'établissement doit bien avoir cela, plaisanta Cantarel en interpellant une jeune fille qui assurait les petits-déjeuners dans les chambres.

— Un Talisker, par exemple ? répliqua sans ciller l'employée de service.

— Par exemple, souligna d'un sourire Arostegui.

Puis, se tournant vers son interlocuteur, il se fit plus curieux :

— Puis-je, monsieur Cantarel, connaître les raisons de votre séjour à Biarritz ?

— Disons que nous sommes mandatés par le ministère de la Culture pour envisager le devenir du château d'Ibarritz, que vous devez connaître.

— J'ai entendu dire que plusieurs promoteurs étaient prêts à le racheter pour le raser et en faire un hôtel de luxe, une sorte de palace pour golfeurs du monde entier au milieu d'un green magnifique surplombant l'Océan... L'État ne laissera jamais faire ça, n'est-ce pas ?

— Commissaire, Biarritz a bien rasé son somptueux Hôtel Victoria pour faire cette verrue qu'est le Victoria Surf ! Le Basque que vous êtes sait ça !

Arostegui baissa la tête, comme si ses aïeux étaient implicitement responsables de cette hérésie, cette immense « muraille de Chine en béton » construite face à la Grande Plage au cœur des années 70, transformant soudain Biarritz en une

espèce de Grande-Motte enchâssée au cœur d'immeubles dans le plus pur style Napoléon III.

— Si j'ai bien compris, vous êtes ici pour empêcher que l'Histoire ne bégaye, conclut le policier. Peut-on imaginer que l'agression de votre collaborateur ait un lien avec votre mission ?

— Théo et moi agissons en hommes de l'ombre ! Seul le propriétaire d'Ilbarritz connaît nos intentions.

— Deschanel ?

— Lui-même !

— Étrange bonhomme dont je n'arrive pas à cerner la personnalité. Il a eu quelques démêlés avec la justice, mais s'en est toujours tiré par des non-lieux !

— Quels genres de démêlés ?

— Disons, des choses difficiles à prouver. Ilbarritz accueillerait quelques loges occultes bénéficiant de protection parmi la magistrature. Il compte parmi ses amis quelques francs-maçons qui lui ont évité la prison.

— Pour quel type de délit ?

— Jusqu'à présent, monsieur Cantarel, c'est moi qui mène les enquêtes et pose les questions. Un conseil : ne tenez pas pour argent comptant ce que vous dit

M. Deschanel ! Depuis que je suis en poste sur la côte, cet homme-là cultive la duplicité !

— Est-ce vrai que sa femme s'obstine à ne plus venir à Ilbarritz et veut vendre le château ? renchérit le conservateur.

— Deschanel est versatile, misogyne, quasiment ruiné, et finira comme le baron de l'Espée : dans la plus grande solitude ! Peut-être même sur la paille d'une cellule... en prison !

— Vous en avez trop dit ou pas assez, commissaire !

Arostegui se leva soudain :

— Merci pour ce verre ! Nous allons être amenés à nous revoir très vite, j'en suis persuadé. Prenez soin de votre jeune collaborateur. Sans vous, je crains qu'il ne soit pas très bien armé pour affronter ce salmigondis dans lequel vous allez devoir vous vautrer avant d'y voir plus clair. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez compter sur moi... De nuit comme de jour !

Sous la verrière du Régina, les deux hommes se livrèrent une franche poignée de main avant de se séparer. Au dernier moment, Bixente Arostegui se ravisa :

— Ah, un détail, monsieur Cantarel. La chambre de M. Trélassac est la 69, troisième étage. Cela ne s'invente pas !

À peine la silhouette du commissaire basque eut-elle disparu, que Séraphin commanda aussitôt un taxi pour se rendre à l'hôpital de Bayonne. Il ne fut pas mécontent quand la voiture qui se gara devant l'entrée de l'hôtel fut une Peugeot 405. Il avait fini par prendre en grippe le chauffeur de la Saab. Bien trop bavard pour être honnête.



Ce matin-là, en vraie dilettante, Hélène Cantarel avait traîné longuement dans les allées de La Hune, cette librairie de Saint-Germain qu'elle affectionnait tant. Aux rayons Histoire et Géographie, elle s'était procuré nombre d'ouvrages sur l'Irak et la Mésopotamie. La veille, chez un bouquiniste des quais de Seine, elle avait déniché le récit de Jean Duval sur les jardins suspendus de Babylone. Le livre, joliment relié, avait mis le feu à son imagination et blanchit toute sa nuit. Cette expédition en terres irakiennes l'excitait prodigieusement. Elle avait vraiment hâte, tel Aladin sur son tapis persan, de s'envoler pour Bagdad.

Après avoir renoncé à sa librairie de prédilection, Hélène s'engouffra aux Deux Magots, commanda un double café et deux

croissants avant de se plonger dans chacun des livres qu'elle venait d'acheter. Au dos du ticket de consommation, elle gribouilla quelques notes avant de se servir de celui-ci comme d'un marque-page quand, regardant sa montre, elle décida d'interrompre sa lecture. Une autre mission l'attendait toutes affaires cessantes.

Ciel bas et pluie glaciale, la capitale affichait un temps d'Irlande. Le boulevard Saint-Germain n'était qu'une succession de gens pressés affrontant l'averse sous une kyrielle de parapluies d'une tristesse infinie. En réalité, l'archéologue aurait bien poursuivi cette parenthèse enchantée dans cette brasserie où Séraphin et elle aimaient à partager un carpaccio avec un verre de Meursault de chez Albert Grivault, mais elle était tenue d'honorer sa promesse. Se rendre chez Victorine Deschanel. Elle n'en connaissait que l'adresse, à deux pas de là, rue Marbeuf. Une visite au débotté, avec une chance sur deux de se faire remballer par une femme certainement acariâtre par son vieil âge.

Après avoir traversé le boulevard Saint-Germain hors des passages cloutés, Hélène, qui avait négligé de prendre un parapluie, trouva refuge quelques secondes sous un

kiosque à journaux. Tous les hebdomadaires faisaient leur une avec la mort de Salvador Dali. Ses moustaches effilées en cornes de taureau s'affichaient sur papier glacé comme autant d'antennes hyperboliquement géniales. L'archéologue opta pour *L'Express* et *Télérama*. Les Cantarel n'avaient pourtant pas la télévision ! C'était un choix délibéré. Cependant, Hélène n'allait jamais dans une salle de cinéma du Quartier Latin sans avoir lu au préalable la critique de l'hebdomadaire TV. Son mari, qui ne partageait pas ses options politiques, ne manquait pas de le lui reprocher, non sans une certaine perfidie.

Quand Hélène se retrouva rue Marbeuf, elle ignorait encore sous quel fallacieux prétexte elle allait se présenter auprès de cette vieille dame, si toutefois celle-ci acceptait de la recevoir...

Arrivée au 17, l'épouse du conservateur eut une étrange surprise : la porte d'entrée de l'immeuble était grande ouverte, un camion de pompiers stationnait sur le trottoir autour duquel se pressaient quelques badauds. Hélène se faufila parmi eux et s'engouffra dans la cage d'escalier comme si elle était familière des lieux. Le cœur battant, les cheveux ruisselants, elle grimpa

les marches de marbre jusqu'au troisième étage : deux appartements se faisaient face. L'un d'eux avait sa porte en chêne massif défoncée. Du logement bourgeois jaillissaient des ordres impérieux au milieu d'une grande agitation. « On l'envoie à l'Hôtel-Dieu ! Grouillez-vous, les gars ! »

Deux soldats du feu sortirent aussitôt avec un brancard, sur lequel reposait le corps livide d'une femme, dont les bras parcheminés gisaient dans le vide. À la pelote de cheveux blancs qui s'agitait au-dessus de la couverture de survie, Hélène en conclut que c'était le corps de celle dont elle voulait sonder les intentions. Ses lèvres violacées regorgeaient d'écume et ses yeux exorbités étaient démesurément noircis de khôl. Elle se pencha sur la malheureuse, quand un pompier s'interposa :

— Vous êtes de la famille ?

— Non... Enfin oui, bredouilla Hélène. Je suis une lointaine cousine. Nous avons rendez-vous ce matin... Que s'est-il passé ?

— A priori, c'est un empoisonnement. Comme qui dirait une tentative de suicide... Enfin, c'est désormais à la police de le déterminer... Le White Spirit comme tisane du matin, c'est aussi efficace que la mort au rat !

— Qui vous a prévenus ? demanda machinalement Mme Cantarel.

— La voisine d'en face ! Elle a été alertée par le chien de votre tante qui aboyait sans cesse ! Elle a fait le 18, bien lui en a pris ! C'est étrange, poursuit le pompier, ce clébard, il ne bouge plus du canapé ! Comme s'il avait été shooté...

Avec ce sens du détail et de la perspective caractérisant les gratteurs de vieilles pierres, Hélène scruta l'intérieur de cet appartement qui respirait un certain art de vivre. Tableaux de facture anglaise ou hollandaise aux murs, quelques beaux bibelots posés sur des consoles « Retour d'Égypte », un piano quart de queue Gaveau, des partitions de musique éparses, de larges canapés en velours et une haute bibliothèque regorgeant d'atlas bombant leurs torsos avec leurs tranches en or frappées sur des cuirs fauves... Nul doute que si ce regrettable accident ne s'était pas produit, elle aurait eu grand plaisir à échanger avec cette inconnue au physique décati.

Dans quelques minutes, l'appartement serait investi par les enquêteurs. Hélène préféra s'éclipser, histoire de ne pas être prise en défaut. Une fois sur le palier, elle fut attendrie par un petit bout de femme

emmitouflée dans une robe de chambre bleu pâle et dont le visage était mangé par de larges lunettes noires. Du bout des doigts, elle tenait son porte-cigarette qu'elle n'osait porter aux lèvres. Comme apeurée par ce charivari, elle restait prostrée dans l'entrebâillement de la porte. Mme Cantarel en conclut que c'est elle qui avait donné l'alerte. Au moment où Hélène s'apprêtait à descendre l'escalier, la dame l'interpella d'une voix rauque :

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— Je ne saurais vous dire. Les pompiers pensent qu'elle a tenté de mettre fin à ses jours ?

— Mme Maillant ? Se suicider ? Mais elle était la joie de vivre incarnée ! s'exclama la fumeuse.

— Madame comment ? s'étonna Hélène.

— Mme Maillant ! La célèbre soprano ! Cela ne vous dit rien ? Elle a fait les belles heures de l'Opéra Garnier. Elle a chanté à la Scala de Milan, au Metropolitan de New York. C'était notre star dans l'immeuble ! Certes, elle ne chantait plus, mais elle avait toujours un mot gentil pour chacun...

— Excusez ma méprise, balbutia l'archéologue, mais j'ai cru que c'était Mme Deschanel qui...

— Madame Deschanel, c'est moi ! Mais qui recherchez-vous, chère madame ?

— C'est-à-dire que...

Face à l'embarras d'Hélène, la fumeuse se montra très suspicieuse :

— Ne restez donc pas sur le palier ! Je ne suis pas très en tenue pour vous recevoir, mais à circonstances exceptionnelles, répondons par le naturel, n'est-ce pas ? Entrez donc ! Peut-être lui ai-je sauvé la vie à cette Mlle Maillant ?

— Je l'espère de tout cœur... répondit l'épouse du conservateur qui se confondit en excuses pour cette visite impromptue.

— Je ne comprends pas très bien. C'est Mlle Maillant que vous étiez venue voir ou moi ? Voulez-vous un café ? Je crois qu'il est encore chaud...

Désarçonnée, Hélène accepta comme si cette invitation était naturelle. Elle fut conduite dans le salon où trônait un immense lustre en verre de Murano qui réveillait fort opportunément le caractère blafard de cette matinée d'hiver. La pièce sentait affreusement le tabac, mais peut-être plus encore l'alcool. Du reste, des bouteilles de whisky et de vodka s'entassaient sur un chariot où plusieurs autres fioles se disputaient les faveurs de la propriétaire

des lieux pour lutter contre la solitude. De magnifiques toiles ornaient d'immenses murs blancs. Hélène crut reconnaître deux Bonnard, un dessin de Picasso, un Brayer, un Brésilier, un Dunoyer de Segonzac, un autographe de Colette joliment encadré et une toile de Ramiro Arrue représentant un joueur de pelote basque, dont la chemise blanche contrastait insolemment avec le vert profond des collines d'Urrugne. D'un regard circulaire, elle chercha une photographie ou une reproduction du château d'Ilbarritz. En vain.

— En quoi, puis-je vous être utile ? demanda la femme au porte-cigarette qui affichait une singulière ressemblance avec l'actrice de théâtre Judith Magre.

— Disons que je suis mandatée par un important cabinet immobilier d'Aquitaine pour...

— Je vous arrête tout de suite. Si vous venez pour le château d'Ilbarritz, sachez que c'est trop tard ! Il est vendu... Et je serai tentée de dire : bon débarras ! Non, ce n'était plus possible, cette bâtisse nous conduisait droit à la ruine ! Savez-vous, madame, combien j'ai englouti dans ce puits sans fond ?

— J' imagine... C'est un château d'un autre temps construit par un homme

richissime et qui devait sa fortune à ses aïeux. Les temps ont bien changé...

— À qui le dites-vous ?

— Je présume tout de même que ce doit être un crève-cœur de se séparer d'une telle propriété posée quasiment sur la mer...

— Croyez-moi si vous voulez, je n'ai pas une once de regret !

— Et votre mari, voit-il aussi cette vente comme un soulagement ? souligna Hélène.

— Mon époux est un doux rêveur. Il se plaît à Ilbarritz, mais est bien incapable d'en assurer l'entretien, a fortiori la restauration ! J'ai dû vendre un Matisse pour faire face à des travaux qui mettaient en péril le château. Non, il est grand temps de tourner la page. Surtout à nos âges...

— Vous y allez souvent ? demanda Hélène en reposant sa tasse de café.

— À Ilbarritz, il y a bien huit ans que je n'y ai pas mis les pieds !

— Ainsi, votre mari va réintégrer la capitale ? Entre Saint-Germain-des-Prés et la côte basque, il y a comme un sacré contraste...

— Cela nous regarde...

— Pardonnez-moi d'avoir été indiscrete !

— Désolée. Mais Ilbarritz va changer de main... Et c'est mieux ainsi ! répéta Mme Deschanel.

- Votre décision est irrévocable ?
- C'est le mot qui convient, en effet !
- Je sais que ma question va peut-être vous paraître déplacée. Mais le futur acheteur a-t-il les moyens de redonner à Ilbarritz, comment dirai-je, son lustre d'antan ?
- C'est plus mon affaire ! coupa net la collectionneuse de tableaux.
- Ce qui signifie que le sous-seing est signé ?
- C'est plus qu'une affaire de jours...
- Vous allez donc pouvoir fréquenter à nouveau les salles de vente et racheter, qui sait, un Matisse, un Cézanne ou un Brésilier ?
- Vous aimez la peinture, vous aussi ? demanda-t-elle.
- Disons que mon mari et moi courrons les galeries, achetons parfois, mais nos moyens ne nous permettent plus de faire monter les enchères.
- Je comprends...

Victorine Deschanel eut ce regard absent qu'ont les alcooliques mondains quand, tels des funambules, ils oscillent entre l'ambre du whisky et l'art de la conversation soutenue. Elle partit soudain dans un éclat de rire. Puis, se rétractant, elle prit un air grave pour demander :

— Comment Mlle Maillant a-t-elle attenté à ses jours? Pendaïson, le gaz ou de vulgaires barbituriques?

— D'après ce que j'ai cru comprendre, elle a tenté de s'empoisonner...

— Mais avec quoi? s'interrogea l'éthylique.

— Avec du White Spirit, si j'ai bien compris...

— Oh non! Cela lui ressemble si peu. C'est tellement vulgaire comme procédé! Micheline avait toujours rêvé d'une fin héroïque... Non, je ne peux pas croire à cette histoire de suicide. Et Bichon?

— Bichon?

— Oui, son caniche! Jamais Mlle Maillant n'aurait abandonné son amour de caniche... Enfin, j'espère qu'elle va s'en sortir... C'était une bonne voisine, vous savez...

Pour Hélène Cantarel, la mission touchait à sa fin. Elle n'obtiendrait rien de plus de cette femme emmurée dans sa solitude, n'ayant pour seuls compagnons que quelques toiles de maîtres et des flacons qu'elle s'empressait de vider au gré de son désespoir.

Elle se leva au moment où la propriétaire du troisième s'apprêtait à lui servir une eau-de-vie:

— Il n'y a pas mieux pour se remettre de ses émotions, n'est-ce pas ? avait-elle clamé alors qu'Hélène s'empressait de rassembler ses affaires avant de prendre congé.

D'un pas peu assuré, la propriétaire du château d'Ilbarritz l'accompagna jusqu'au pas de la porte. À cet instant précis, un homme de la PJ fit résonner la sonnette.

— Commissaire Ventoux, police judiciaire de Paris. Puis-je, madame, vous posez quelques questions au sujet de votre voisine, Mlle Maillant ?

Hélène en profita pour s'éclipser avant même que le policier ne soit tenté de l'interroger.

Quand l'épouse du conservateur se retrouva au cœur de la rue Marbeuf, il ne pleuvait déjà plus ; elle tremblait comme un roseau, et une irréductible envie de vomir tirait tout son estomac. Elle se jura que jamais plus elle n'accepterait les tâches ingrates diligentées par son « Raph d'amour ».

Après s'être rendu au chevet de Théo et s'être assuré que ses jours n'étaient

pas en danger – dès lors qu’il resterait hospitalisé –, Cantarel avait exigé de son chauffeur de taxi qu’il le conduise jusqu’à Bidache. De cette localité arrosée par la Bidouze, un affluent de l’Adour, il ne connaissait que son imposant château ruiné. Du temps où il était un jeune conservateur du musée Bonnat, il avait assisté avec Hélène à l’une de ces reconstitutions historiques où les gens du village réveillent, le temps d’un soir, à coups de fumigènes et de chants révolutionnaires, les jacqueries d’antan. Les ruines du château de Bidache, qui avaient essuyé dans l’Histoire deux incendies, offraient un décor digne des scénographies qui allaient faire, quelques années plus tard, le succès du Puy du Fou en Vendée.

En voyant ces murailles dentelées coiffer l’horizon sous un ciel de crêpe, Séraphin se souvint tout à coup du terrible aveu que lui avait fait Hélène ce soir-là. À l’époque, ils n’étaient pas encore mariés. Elle rêvait déjà d’archéologie et de courir le monde, mettant ses pas dans ceux de Gertrude Bell⁸

8. Célèbre archéologue d’origine britannique (1868-1926) appelée «la mère de l’archéologie mésopotamienne».

ou d'Harriet Boyd-Hawes⁹. Oui, elle irait au bout de sa passion en renonçant à ce qui lui tenait le plus à cœur au monde : devenir mère. Son infertilité lui avait été signifiée le matin même par le gynécologue qui, jusqu'alors, avait entretenu au fil des mois un infime espoir. Silencieux, Séraphin avait essuyé le torrent de larmes qui secouait la femme qu'il aimait plus que tout. Au fur et à mesure que le paysage défilait, les souvenirs remontaient à la surface, et Cantarel en concevait comme une douce mélancolie. Avec le temps, tous deux s'étaient résignés à ne pas avoir de descendant.

— C'est bien au château de Bidache, m'avez-vous dit ? demanda le chauffeur.

— Non, pas celui-ci ! grogna le conservateur. Celui qui est à la lisière du village. Son propriétaire lui donne le nom de château, mais, en réalité, c'est plutôt un manoir ! Voyez-vous de quelle propriété je veux parler ?

— Dites plutôt le castelet de M. de Roberty, c'est ainsi qu'on dit dans le pays !

— Vous le connaissez ?

9. Archéologue américaine (1871-1945) qui concentra toutes ses recherches sur l'Acropole d'Athènes et la Grèce antique.

— Le château ?

— Non ! Le propriétaire.

— Disons que c'est un personnage hors du commun ! Une sorte de bourge avec de belles manières, beaucoup d'érudition, mais pas un sou vaillant en poche ! C'est sa femme qui est blindée, une Américaine, une descendante de Remington, vous savez, les machines à écrire...

L'esquisse d'un sourire se dessina sur les lèvres de Cantarel.

— Nous y sommes ! C'est là...

Le taxi emprunta une grande allée de marronniers qui donnait accès à une de ces gentilhommières aux faux airs de cottage, comme les Britanniques, au milieu du XIX^e siècle, en avaient fait tant construire du côté de Pau. Des roses de Noël couronnaient l'entrée d'inspiration victorienne. C'est là que le chauffeur de taxi freina net, faisant crisser les gravillons couturant les pelouses de ce manoir, dont Cantarel était incapable de définir le style tant son architecte avait dû subir mille et une influences.

Le visiteur s'acquitta de sa course pendant que le maître de ces lieux apparaissait sur le perron dans ses habits de gentleman.

— Cher Séraphin, enfin là ! s'écria Jean de Roberty avec cette jovialité dont il ne

savait se départir. Entrez donc, il fait un froid de gueux ! On m'a dit que sur la côte, la tempête soufflait encore... Pour notre part, nous avons deux arbres du parc qui n'ont pas résisté à la force du vent : un vieux cèdre du Liban et un ginkgo-biloba auquel je tenais beaucoup...

Séraphin savait son ami bavard, mais, ce matin-là, il semblait particulièrement en verve.

— Allons tout de suite au salon ! J'ai fait préparer un feu de cheminée ; il n'y a pas mieux qu'une bonne flambée pour cultiver l'amitié. Puis-je vous offrir un thé, un café ? Ou une Izarra¹⁰.

Près d'une cheminée en marbre, les deux hommes prirent place dans deux fauteuils à crosse de style Louis-Philippe. Au préalable, comme les mousquetaires brandissaient naguère leur rapière, Roberty tisonna les bûches qui se languissaient sur deux chenets fourbus. Le feu crépita à nouveau.

— Je suis fort aise qu'enfin, cher ami, vous vous intéressiez au Château d'Ilbarritz. J'ai cru un moment que l'État allait

10. Liqueur basque, verte ou jaune, créée au début du xx^e siècle, distillée à partir de plantes, de brou de noix, de pruneaux et d'armagnac.

baisser les bras face au diktat des bétonneurs de la Côte. Ce château doit être classé sans délai !

— C'est, vous vous en doutez, un peu la raison de ma visite en terre basque. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre qu'on ne classe pas un monument à l'inventaire des M.H. d'un trait de plume. Il faut un rapport détaillé, circonstancié et je suis sûr que vous allez m'y aider ! Mais n'oubliez pas, cher Jean, que nous sommes en présence d'un château qui n'a pas un siècle d'existence ! Aux yeux de la loi, c'est presque un monument contemporain... La chose est d'autant plus délicate !

— Certes, certes... Mais il faut le sauver coûte que coûte, même si je crains qu'il ne soit déjà trop tard ! ajouta l'érudit.

— Pourquoi trop tard ?

— Il se murmure à Biarritz qu'un sous-seing privé a déjà été signé...

— J'étais hier à Ilbarritz et Deschanel m'a laissé entendre, poursuivit Séraphin, qu'il tenait à ce château, et que seule sa femme voulait s'en débarrasser...

— C'est en effet son épouse qui détient les cordons de la bourse. Il y a belle lurette que Victorine ne vient plus sur la côte... Ils vivent comme qui dirait séparés...

— Cela n'a pas l'air de le déranger ! fit remarquer Cantarel.

— C'est un personnage un peu misogyne, assez solitaire, et qui cultive le mystère... observa Roberty.

— En cela, il reste donc fidèle au baron de l'Espée !

— C'est à croire que ce sont les lieux qui façonnent les hommes, et non l'inverse !

— On pourrait le penser, en effet. Mais je le soupçonne de vouloir finir ses jours à Ilbarritz, quitte à ce que son palais aux courants d'air ne soit emporté par une tempête un peu trop forte...

— Impossible !

— Comment cela impossible ? répliqua le conservateur.

— La charpente de la toiture est rivée dans un cadre de fonte qui, lui-même, est relié aux piliers en fonte des balcons du second étage, de telle sorte que cela constitue une cuirasse, voyez-vous, très résistante. Le vent peut bien souffler, Ilbarritz est parfaitement arrimé à la colline de Handia.

— Je ne vous savais pas aussi féru en architecture, cher Jean !

— Ce château est un concentré d'ingéniosités ! À chaque fois qu'il m'a été donné

de le visiter, j'ai appris mille choses sur le génie de son bâtisseur. Vous avez vu la toiture ? Elle est constituée de cinq couvertures superposées. Dans le grenier du chêne sur lequel on a plaqué du zinc soudé pour éviter toute infiltration ; par-dessus, on a déposé des plaques de grès vitrifiées et scellées entre elles, puis de l'amiante pour prévenir de tout incendie par la foudre, le tout recouvert de tuiles plates crochetées à un réseau métallique. Imparable, non ?

— Astucieux en effet... soupira Séraphin.

— Attendez, cher ami, le diable est toujours dans les détails ! Par temps de pluie, l'eau ainsi récoltée rigole dans des chenaux de grès puis descend dans des tuyaux en fonte émaillés à l'intérieur. Laquelle eau va se déverser dans une immense citerne de 166 m³ équipée de filtres. Grâce à de grosses pompes électriques doublées d'un système d'air comprimé, cette eau alimente cuisine, salles de bain et autres commodités du château, sans oublier les pompes à incendie au cas où...

— Tout ceci fonctionne toujours ? demanda Cantarel.

— Hélas non ! Ce système nécessitait beaucoup d'entretien, et Deschanel a négligé bien des aspects techniques mis

savamment au point par le baron de l'Espée. Seuls les paratonnerres sont opérants ! Le château est traversé de part en part par un circuit continu : des faîtes du toit jusque dans les fondations souterraines de la bâtisse. Le tout est relié à un câble conducteur en cuivre qui dévale la colline pour aller se perdre dans un étang, près de la plage...

Une soubrette fit soudain irruption dans le salon avec un plateau d'argent sur lequel reposaient deux bouteilles ventrues identiques arborant des couleurs opposées.

— Verte ou jaune, cher Jean ?

— Verte ! répondit Séraphin Cantarel.

Aussitôt, la jeune fille déversa la liqueur pareille à de la menthe dans un verre à pied joliment taillé.

Jean de Roberty opta pour sa part en faveur de l'Izarra jaune, arguant une plus grande subtilité avec « ses notes végétales qui lui rappelaient son enfance en Gascogne et ce parfum de miel douxereux pareil à un sucre d'orge »...

Le patron des Monuments français se contenta de porter aux lèvres le fameux élixir, non sans avoir levé son verre en direction de son hôte. Leur amitié remontait à l'époque où le musée Bonnat de

Bayonne accueillait régulièrement des conférenciers le samedi après-midi. Jean s'était improvisé spécialiste de la pêche à la baleine. Il est vrai que les Basques furent, dès le xvi^e siècle, de redoutables chasseurs de cétacés. Du reste, nombre d'entre eux migrèrent à Terre-Neuve et s'installèrent sur les rives du Saint-Laurent. À chacun de ses exposés, Roberty faisait salle comble. De cette érudition était né une sympathie et un respect réciproques. Au Nouvel An, les deux hommes échangeaient leurs vœux sans que cette relation soit pour autant empreinte de familiarité ni même de réelle complicité. Pas de tutoiement entre ces deux rats de bibliothèque, juste le bonheur d'échanger quand il s'agissait d'œuvres d'art ou de traditions du peuple basque.

— Et l'escalier d'Illbarritz, cher Séraphin, est une pièce unique ! Avec ses quatre-vingt-dix-neuf marches ! Histoire de ne pas faire un compte rond... Tout en chêne de Hongrie, il surplombe entièrement la salle de l'orgue. Vous avez remarqué comme moi qu'en dépit de son gigantisme, il n'a rien de massif. Aucun pilier ne le soutient. Le baron avait pris soin de dissimuler une armature métallique arrimée aux murs

et toute habillée de stucs. Rien n'était laissé au hasard. Hélas, les torchères et les appliques en bronze ont disparu...

— Albert de l'Espée, hygiéniste jusqu'au bout des ongles, serait marri de voir autant de poussière sur ces boiseries que l'humidité assombrit jusqu'à rendre les lieux sinistres, soupira Séraphin, le regard perdu dans les flammes.

— Et le belvédère? Vous avez grimpé jusqu'en haut?

— Hélas, non. Et la tempête d'hier ne se prêtait pas à ce type d'exercice...

— Je comprends... admit Roberty. C'est de là-haut qu'on prend la pleine mesure de ce lieu exceptionnel. Même du château d'Abbadia, on ne jouit pas d'une vue aussi grandiose! C'est un panorama à trois cent soixante degrés. D'Ibarritz, mon ami, le regard embrasse jusqu'à Bilbao. Au nord, par temps clair, on devine la dune du Pilat et, au sud, on distingue sur l'une des crêtes des Pyrénées l'observatoire du Pic du Midi. J'ai pu le constater par moi-même: en haut du Pic, on aperçoit la nuit les lueurs du phare de Biarritz. Non, je ne connais pas meilleur poste d'observation.

— L'Espée se piquait-il d'astronomie? s'interrogea Séraphin.

— Pas que je sache... Il avait fait installer une énorme lunette pour épier tout ce qui se passait sur son domaine. Car il était un peu parano, notre Albert ! Dans sa folie, il avait fait ériger trois feux de marine qui, dès la tombée du jour, balayaient une partie de la côte...

— Que craignait-il ? s'étonna le conservateur.

— Il redoutait toute forme d'intrusion ! Songez que la propriété était ceinte de barbelés sur quelque dix kilomètres... Comme il avait peur du soleil, il avait fait construire un chemin couvert sur quatre kilomètres qu'il appelait « son promenoir », sans compter trente-cinq refuges, des sortes de bungalows où il pouvait se réfugier à la moindre ondée.

— Délibérément, il entretenait le mythe de l'homme solitaire, conclut Séraphin en reposant son verre d'Izarra sur un guéridon.

— On a dit beaucoup de choses sur ses petites manies, mais il faut, Séraphin, que je vous relate cette histoire que m'a racontée mon ami Alexandre de la Cerda. Il m'a certifié qu'elle était rigoureusement authentique !

— C'est, lui aussi, un remarquable conteur...

Jean de Roberty avala le compliment comme une gorgée de miel. Avec délectation.

— Vous n'êtes pas sans savoir que la reine Nathalie de Serbie, après avoir été chassée de son pays, trouva refuge sur la côte dans un magnifique palais à Bidart, qui est aujourd'hui la propriété de la famille Latécoère. Elle était donc voisine du baron. Or, il poussait sa jalousie jusqu'à épier nuit et jour sa maîtresse, la fameuse Biana Duhamel, qu'il logeait non pas au château, mais à la Villa des Sables, un coquet pavillon qui léchait autrefois l'Océan. Pour être sûr que la belle ne s'évade pas de sa cage dorée, à l'heure où le ciel n'est plus qu'un dais d'étoiles, il investissait son belvédère et braquait son œil de cyclope en tous sens. Parfois, son exploration lumineuse dépassait les limites du domaine. C'est ainsi qu'un soir, avec son puissant œil électrique, il éblouit jusqu'à l'aveuglement le cochet de son altesse royale, l'attelage versa aussitôt dans le fossé. Fort heureusement, la reine s'en sortit avec quelques ecchymoses, le chauffeur ne fut guère blessé et l'affaire s'arrêta là.

— L'honneur est sauf, mais vous ne m'avez pas dit, cher ami, si la fameuse Biana se faisait souvent la belle ?

— Alexandre vous dira que très régulièrement, avec la complicité d'un cocher affidé, elle sut quitter sa prison. Souvent, elle se rendait donc au casino de Biarritz, où elle dépensait ses cachets d'artiste et la maigre fortune de sa mère...

— Avait-elle d'autres amants ?

— Quelques esprits coquins vous diront qu'elle soupaît gaiement avec de jeunes garçons qui lui faisaient oublier sa triste condition de sultane... Toujours est-il que sa liaison avec le baron ne dura guère longtemps. Biana Duhamel, lasse de son sort, recouvra sa liberté. Un matin, elle rassembla ses effets, se rendit à la gare de la Négresse à Biarritz, et prit un billet pour la capitale sans espoir de retour !

— C'est à partir de ce moment-là que le baron décida de mettre en vente Ilbarritz ? en déduisit Cantarel.

— Parfaitement ! confirma Roberty.

— Le parallèle avec Deschanel s'arrête là. Que savez-vous, cher Jean, sur ce Cathare qui fait de la résistance en son château rouillé ?

— Cathare ? L'est-il vraiment ? Je n'ai pas d'avis tranché sur cet individu. Il peut être l'homme le plus exquis de la Terre comme un cauteleux aux idées sournoises. Nous avons

essayé de monter une association de sauvegarde du patrimoine pour sensibiliser l'opinion publique sur la nécessité de préserver son château, mais il n'a pas cru bon d'y donner suite. Il a vécu cela comme une forme d'ingérence, poursuit l'érudit basque. Il lui arrive d'organiser des fêtes dont on ne sait jamais trop qui est invité... La dernière fois que j'ai été convié à Ilbarritz, c'était pour le réveillon du Nouvel An l'an passé. Tout le château était éclairé par des lumignons et, aux douze coups de minuit, un homme à cheval a fait irruption dans la salle de l'orgue. Il était, tenez-vous bien Séraphin, en tenue de cosaque, un sabre à la main ! Tout le monde était un peu effrayé, mais j'avoue que l'attraction ne manquait pas de panache. J'ai appris plus tard que ce guerrier du tsar n'était autre qu'un célèbre cascadeur répondant au nom de Dimitri Pakhomoff. Il y avait, ce soir-là, beaucoup de jeunes gens, de belles filles qui se saoulaient à la vodka et des garçons en queue-de-pie qui sabraient le champagne... Parmi cette faune, la plupart parlaient espagnol. Il y avait aussi quelques vieilles barbes, des ventripotents aux mains baladeuses, voyez le genre...

— Vous êtes en train, mon cher Jean, de me dire que Betty et vous étiez conviés à

vosre insu à une sorte de bacchanale ? railla Séraphin en lissant son menton.

Roberty ne put s'empêcher de rougir et mit instinctivement sa main devant ses lèvres comme s'il en avait trop dit.

— Toute cette jeunesse réunie autour de Deschanel et quelques vieux satyres, il y a là quelque chose de singulier, observa le conservateur parisien, soudain tenté par une nouvelle gorgée d'Izarra.

Ce fut donc son ami de Bidache qui fit à nouveau chanter le goulot du flacon vert, avec cette convivialité jamais feinte qui signe le plaisir des belles retrouvailles.

J'avais presque oublié ce goût rafraîchissant de menthe poivrée qui titille les papilles. Dieu que c'est bon ! souligna l'expert en art en reposant son verre. Quelles sont aujourd'hui les relations de celui que tout le monde prend, semblerait-il à tort, pour un misanthrope ?

— Disons qu'elles sont, à mes yeux, assez... Comment dire ? Interlopes. Oui, c'est cela : interlopes !

— Sans indiscretion, si vous n'êtes pas vraiment amis, comment vous êtes-vous retrouvé à ce réveillon ?

— Betty, mon épouse, qui est américaine comme vous le savez, voue un véritable

culte à Ilbarritz. Elle serait prête à vendre notre castelet pour habiter Bidart ! Depuis longtemps, elle a su s'attirer la sympathie de Deschanel qui, à plusieurs reprises, lui a fait la visite des lieux, lui contant par le menu les marottes du fameux baron...

— Avouez, Jean, que si vous vous rendiez propriétaire d'Ilbarritz, les choses seraient tout de même plus simples...

— Je vous arrête tout de suite, cher Séraphin. Le château de l'Espée n'est pas à notre portée... financière, j'entends. Bien trop cher ! Et puis, sa restauration nous conduirait tout droit à la ruine. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que je n'ai aucun sens pratique. Non, ce serait pure folie !

— Je peux comprendre... guigna Cantarel en sirotant une nouvelle lampée d'Izarra. Il se murmure que le château abriterait parfois quelques sociétés occultes, lesquelles protégeraient Deschanel, voire lui permettraient de conserver son joujou en dépit des velléités de son épouse de le vendre.

— Ilbarritz est l'objet de tous les fantasmes ! Croyez-moi, il est difficile de démêler le vrai des divagations de l'esprit. Et Dieu sait que nos concitoyens ne manquent pas d'imagination ! Vous n'allez

pas, Séraphin, me faire le couplet du château hanté? Vous êtes bien trop rationnel pour cela...

— Certes! Mais j'ai été moi-même témoin de quelques phénomènes qui interpellent, pour reprendre votre expression, le rationnel que je suis!

— Vous m'intriguez, Séraphin?

— Il y chez ce Deschanel des aspects de sa personnalité qui me laissent perplexe. Cet homme vit seul?

— Je crois... confessa Roberty. Il a juste un homme à tout faire, un ancien officier allemand qui, au moment de la débâcle, a préféré se ranger dans le camp français. Il vit dans une remise accolée au château. C'est un peu son boy. Il lui sert de chauffeur, d'intendant, de jardinier...

— De moine? demanda Cantarel.

— Je ne saisis pas! répliqua Roberty en arquant ses sourcils.

— Non, pas de confesseur! Vous qui vivez à la campagne ne connaissez pas le moine? Cet ingénieux système d'arceaux qui tient les draps du lit écartés, avec en son sein un réchaud permettant de réchauffer sa couche l'hiver?

— Si, si... répondit l'historien. Mais je ne vois pas le rapport.

— Savez-vous pourquoi on appelle ainsi cette chaufferette? questionna le conservateur.

— Pas le moins du monde !

— Parce que jadis, dans le clergé, les hauts dignitaires, évêques et archevêques, habitaient certes dans de belles demeures, mais très difficiles à chauffer. Aussi, au moment de se coucher, il faisait appel à un novice, un tout jeune moine, qui se vautrait dans le lit du prélat pour lui réchauffer les draps avant que Morphée ne fasse son œuvre.

— Astucieux et très écologique ! convint Jean de Roberty. Mais je ne vois pas le rapport avec le maître d'Ilbarritz.

Séraphin éclata de rire.

— Cher Jean, qu'est-ce que vous pouvez être naïf parfois ! Très souvent, le haut dignitaire de l'Église n'exigeait pas que le moinillon quitte le lit et l'invitait à lui faire quelques gâteries, histoire d'entrevoir ce à quoi pouvait bien ressembler l'enfer ou... le paradis !

À son tour, le Basque s'esclaffa.

— J'ignore la nature de leur relation. Je sais seulement que ce gars a un frère jumeau qui vit à Munich et qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Celui qui vit à Ilbarritz

s'appelle Joachim, et l'autre Gunther, je crois... L'un parle français comme vous et moi, l'autre est un pur Teuton !

— Il vient souvent voir son frère ?

— Oui, je crois... Je vous jure, Séraphin, c'est à s'y méprendre tant la ressemblance est flagrante. Mêmes yeux bleu acier, mêmes cheveux blonds...

— Aucun des jumeaux n'est marié ?

— Pas à ma connaissance. Ils ont tous deux l'air de célibataires endurcis. J'ai quelques rudiments d'allemand, et j'ai tenté d'en savoir plus sur ce gaillard, mais il est du genre taiseux. Même Betty, qui sait pourtant parler aux hommes, n'a jamais pu lui arracher autre chose que « Bonsoir, jolie madame. »

— Pensez-vous que ces deux hommes peuvent avoir une influence sur Deschanel ?

— De quelle nature ? s'inquiéta Roberty, soudain tracassé.

— Je ne sais pas moi : exercer une forme de dépendance ? De chantage ? suggéra Séraphin en plissant les yeux.

— Une chose est sûre : sans son Joachim, la vie de Philibert à Ilbarritz ne serait pas possible. Sa santé, mais aussi son humeur déclinent !

— Philibert, dites-vous? Je croyais qu'il s'appelait Albert?

— Ce prénom lui déplait souverainement. Alors il se fait appeler Albert. Comme le baron!

— N'y a-t-il pas chez lui un fond de mythomanie?

— L'esprit des lieux, Séraphin! L'esprit des lieux...

— Je vous trouve très indulgent, Jean, avec un homme dont finalement on ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'il est marié à une ancienne galeriste parisienne qui fut assez proche de Paul Rosenberg¹¹.

— On dit qu'il a été officier militaire, mais qu'il fut radié des armées pour une obscure affaire de mœurs...

— D'où tenez-vous cette information, Jean? répliqua le conservateur qui en oubliait sa montre.

— D'un ancien avocat landais, aujourd'hui décédé, dont le fils était dans le même corps d'armée que Deschanel.

— Voilà donc que la personnalité de notre châtelain devient de plus en plus

11. Célèbre marchand d'art parisien (1881-1959). Il exposa les plus grands peintres modernes (Picasso, Braque, Matisse, Léger...).

trouble. Pour ne rien vous cacher, Roberty, je suis bien embarrassé: d'un côté, j'ai l'intime conviction que des promoteurs veulent s'emparer de la colline d'Ilbarritz, quitte à user de prête-noms, et de l'autre, j'ai un propriétaire dont l'intégrité laisse à désirer pour ne pas dire plus. Ma tâche est tout sauf aisée, ajouta Séraphin, dubitatif.

— Quand les bruits ont couru sur la côte qu'on voulait livrer Ilbarritz aux bulldozers, j'ai tout de suite proposé à Philibert d'intercéder auprès de vos services pour obtenir un classement du château. Il s'y est toujours farouchement opposé.

— Cette duplicité m'inquiète, confessa Cantarel qui n'en finissait pas de lisser son menton.

— Pour être honnête avec vous, Séraphin, j'ai alerté Nicole Pery qui est, comme vous savez, députée au Parlement européen et élue de chez nous. Elle est proche du pouvoir. Elle m'a dit qu'elle allait en parler à Jack Lang!

— Cher Jean, croyez-vous que ma venue sur vos terres basques, si belles soient-elles, relève du hasard?

— Donc, si j'ai bien compris, si vous êtes ici chez nous, c'est un peu grâce à moi, n'est-ce pas?

— Je ne vous le fais pas dire ! gloussa Séraphin en zyeutant ouvertement sur sa Tank Cartier. Il faut que je me sauve !

— Mais voyons, Séraphin, c'est l'heure du dîner. Vous n'allez pas repartir le ventre creux ?

— Je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité. Auparavant, je dois passer un coup de fil à mon assistant qui, cette nuit, a été, le malheureux, victime d'une agression.

— Mais je vous en prie. Faites donc !

Jean de Roberty désigna un combiné téléphonique recouvert d'une housse en velours vieil or du plus mauvais effet. À peine Cantarel commença-t-il à composer le numéro de l'hôpital bayonnais que son hôte se retira sur la pointe de ses mocassins.

La personne qui décrocha à la chambre 69 n'avait en rien la voix de Théo.

— Je voudrais parler à M. Tré-li-ssac, s'il vous plaît...

— De la part de qui ? demanda l'inconnue.

— De son patron ! bredouilla le conservateur.

— Vous voulez dire que vous êtes l'odieux Séraphin Cantarel qui abandonne son dévoué collaborateur sur son lit d'hôpital au moment où il aurait besoin de soutien et de réconfort ?

— Mais je ne vous permets pas, madame, de porter un tel jugement de valeur !

— C'est pourtant la vérité ! s'offusqua l'interlocutrice.

— Pourrais-je savoir à qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Séraphin sur un ton suspicieux.

Soudain, au bout du téléphone, l'intonation changea. S'en suivit un rire à gorge déployée.

— Hélène Cantarel pour vous servir !

— Hélène ? Mais que fais-tu là ? Je te croyais en partance pour Bagdad.

— Je suis là pour consoler notre Théo. On a failli le tuer, et toi, tu poursuis tes pérégrinations comme si de rien n'était ! Quel ingrat es-tu !

Mouché, Séraphin tenta de protester.

— Où es-tu ? demanda Hélène.

— Chez mon ami Roberty, à Bidache.

— Viens nous rejoindre dare-dare ! J'ai du nouveau... On a tenté d'assassiner Victorine Deschanel ce matin !

— Quoi ?

L'archéologue avait déjà raccroché. Il tenta de la rappeler, en vain.

Quand le châtelain bidachot réinvestit le salon pour inviter son hôte à passer à table, Séraphin se ravisa poliment :

— Mon cher Jean, je dois vous quitter à regret ! J'suis franchement désolé... Je viens d'avoir le Ministère, il y a comme une urgence... Puis-je abuser encore une fois de votre téléphone pour appeler un taxi ?

— Jack Lang ? avança l'historien.

— Décidément, cher ami, on ne peut rien vous cacher ! lâcha sans ciller Cantarel en même temps qu'il se hâtait d'enfiler son loden.

Le colonel Vauquier n'en menait pas large. Cela faisait deux fois en moins de six mois que trois de ses hommes étaient impliqués dans des affaires d'agressions nocturnes. Le scénario était toujours le même : de jeunes engagés, après avoir écumé quelques bars paloï, arpentaient le parc Beaumont, aguichaient les ombres se faufilant entre séquoias, paulownias et cèdres de l'Himalaya pour, au moment du passage à l'acte, « casser du pédé ». Rares étaient les victimes qui portaient plainte. Mais deux d'entre elles, rouées de coups et laissées pour mortes, avaient permis un signalement suffisamment précis pour confondre deux des agresseurs homophobes.

Face au commissaire Arostegui, le commandant du 5^e régiment d'hélicoptères de

combat de Pau était mal à l'aise tout en opposant des arguments irréfutables :

— Puisque je vous dis que les sergents Servier et Berger étaient en opération commando !

— Où ça ?

— Dans une zone sensible. Secret défense ! répondit le gradé en caressant le képi qu'il tenait sur ses genoux.

— Ne jouez pas à ça avec moi, colonel ! Je veux savoir où ils étaient, avec qui, et leur emploi du temps précis ! Suis-je clair ?

— Je mettrai à votre disposition le lieutenant Chatilliez. C'est lui qui était à la manœuvre...

— Merci de votre collaboration. Et le troisième larron ? Le dénommé Fabiani ?

— À cette heure-là, il n'était pas tenu d'être à la caserne. Mais il était à un piquet de garde jusqu'à vingt heures trente. Vu que l'agression a eu lieu vers vingt-deux heures, le temps de faire le trajet Pau-Biarritz, soit plus de cent vingt bornes, cela me paraît difficilement réalisable...

— Soit ! concéda le commissaire basque désappointé. Je veux la liste complète de tous les permissionnaires de votre régiment cette nuit-là !

— Commissaire, vous jetez l'opprobre sur mon unité ! C'est intolérable. Je vais devoir en référer en haut lieu...

— Référez ! Référez !

— Il n'y pas eu mort d'homme que je sache ! protesta le colonel.

— Grâce à une intervention d'une patrouille de police, sinon, je ne donne pas très cher de la vie du malheureux garçon !

— Tout ceci est profondément regrettable, marmonna Vauquier en baissant la tête.

Une ombre se dessina tout à coup derrière la porte en verre poli du bureau du commissaire divisionnaire. La personne frappa deux coups secs :

— Entrez !

— Désolé de te déranger, Bixente ! J'ai un type dans mon bureau qui veut signaler la disparition de son frère jumeau. Il dit qu'il était venu sur la côte pour se faire embaucher comme stagiaire kiné au centre Louison Bobet. Il n'a plus aucune nouvelle de lui... Il commence à se faire du mouron !

— Prends sa déposition. Il a une photo de son frangin ?

— Pas sur lui ! Mais il paraît qu'ils se ressemblent tellement que même leurs parents les confondent.

— En ce cas, fais une photo de lui ! Et vérifie l'info auprès de la famille, ordonna Arostegui. C'est peut-être qu'une simple fugue ? Quel âge déjà ?

— Vingt-trois ans !

— À cet âge, on ne fugue plus, en effet ! souligna le policier. Tu as vérifié avec le cadavre qu'on a retrouvé à Socoa la semaine dernière ?

— Ça ne colle pas ! Le noyé portait une alliance et avait une dent en résine. Et le jumeau en question n'est ni fiancé ni marié et, passe-moi l'expression, a toutes ses dents !

Mutique, le colonel Vauquier concéda pour la première fois un sourire.

— Tu vérifies auprès des parents que ton gus n'est pas un fabulateur ! Puis tu essaies tout de même d'avoir une photo de lui avant qu'on lance un avis de disparition dans la presse !

— Tu me prends pour un bleu, Bixente ? J'ai appelé le centre Bobet. Effectivement, ils attendaient bien un stagiaire de ce nom-là, mais le gars ne s'est jamais pointé le jour dit.

— D'où est ce garçon ? demanda le commissaire.

— De Champigny-sur-Marne !

— Rien ne prouve donc qu'il est sur la côte !

— Désolé de te contredire, mais rien ne prouve qu'il n'y est pas non plus ?

— Ce n'est pas faux ! fit remarquer le gradé, témoin malgré lui d'une enquête qui ne le concernait pas.

— Colonel, tenez vos hommes plutôt que de...

Le commandant de la base de Pau ne prit pas la peine d'écouter son interlocuteur, se leva, chaussa son képi, avant de déclarer, les lèvres en cul de poule :

— Je peux disposer ?

— La liste pour ce soir, n'est-ce pas ?

L'officier quitta le bureau d'Arostegui sans même lui avoir serré la main. Du coup, Paulo Garat prit sa place et sortit de sa poche son paquet de Gitanes.

— Tu ne veux pas voir ce gars ? Il a plutôt une bonne tête. Bien sapé, du genre bonne éducation, quoi ! A priori, il n'a rien du mytho !

— Écoute, j'suis sur l'affaire de l'assistant de Cantarel qui a failli se faire massacrer l'autre soir au phare. Plus les heures passent, moins je suis convaincu que c'est une agression homophobe ! Ces gars-là dérangent. Mais qui ? Pourquoi ? Je crois

qu'il va falloir les mettre sous protection à leur insu.

— Et tu comptais sur moi ?

— Un peu... beaucoup, mon Paulo !

— Ça tombe mal avec cette disparition...

— Tu sais, les jumeaux, c'est toujours un peu particulier... L'un ne peut jamais se passer de l'autre. Leurs relations sont toujours fusionnelles, mais rarement rationnelles !

— OK, mais là, c'est troublant.

— Bon, j'ai compris ! Dès que tu as réussi à joindre la famille des Bessons et que la disparition est avérée, tu viens me revoir, et on balance un avis à témoins ! Entre-temps, tu me files ce Cantarel. C'est un malin, et plutôt du style fureteur. Tu ne me le lâches pas d'une semelle ! Pour ce qui est de son assistant, il est au chaud au CHU de Bayonne ! On est tranquille pendant quelques jours tout au moins...

En se balançant sur son fauteuil en skaï vert, Arostegui avait résumé ses consignes sur un ton qui transpirait la complicité. Paulo et Bixente faisaient équipe depuis maintenant cinq ans ; à leur actif, nombre d'affaires qui empoisonnaient la côte connurent grâce à eux leur épilogue. Ils avaient déjoué trois attentats fomentés par

ETA¹², confondus les faux croupiers du casino de Biarritz, appréhendé le serial-killer du train Hendaye-Irun, et mis la main sur deux faussaires qui, dans un obscur atelier de Navarre, peignaient de faux tableaux de Ramiro Arrue¹³. Le tandem avait même reçu en son temps les félicitations de Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur de l'époque.

* * *

Quand Hélène Cantarel avait fait irruption dans sa chambre, Trélissac n'en croyait pas ses yeux : la femme du boss qui débarquait ainsi avant même que sa mère ne soit prévenue de son « accident », l'ordre des choses n'était pas respecté. À l'inflexion de ses sourcils, il parut soulagé.

— Mon pauvre Théo, que vous est-il arrivé ? À peine j'arrive à l'hôtel pour faire

12. *Eukadi Ta Askutasuna* (ETA), organisation armée basque indépendantiste fondée en 1959 qui, jusqu'en 2010, commettra des centaines d'attentats, des dizaines d'enlèvements et nombre d'extorsions de fonds en Espagne et en France.

13. Peintre, illustrateur, céramiste basque (1892-1971), ami du sculpteur Bourdelle, Ramiro Arrue fréquenta aussi Picasso, Modigliani et Cocteau.

une surprise à Séraphin que j'apprends qu'on a tenté de vous éliminer !

— N'exagérons rien ! Disons qu'on a voulu me faire peur... minimisa l'adjoint du célèbre conservateur.

— Peut-être que si les flics ne s'étaient pas pointés, ils vous auraient laissé raide mort au pied du phare ?

Quand Théo tenta de redresser sa tête, il laissa échapper un cri de douleur. C'est Hélène qui réajusta l'oreiller derrière son crâne pour tenter de trouver une position de nature à apaiser son tourment. Elle porta jusqu'à ses lèvres un verre d'eau, et lui caressa l'avant-bras comme une mère le ferait à son enfant fiévreux.

Ce geste tendre fit l'effet d'un baume. En guise de remerciement, l'alité offrit un de ses sourires ravageurs, comme pour s'excuser du piteux spectacle qu'il offrait à sa visiteuse :

— Surtout, ne prévenez pas ma mère ! Je ne veux pas qu'elle se fasse du souci pour rien...

Mme Cantarel s'installa alors à côté de son protégé, lui tenant par moments le poignet. Trélassac essaya de raconter ce qui était arrivé.

— Ne vous fatiguez pas, Théo. À l'Hôtel Régina, on m'a tout expliqué. Reposez-

vous... Mais peut-être que ce que j'ai à vous dire a-t-il un lien avec le coup de mas-sue que l'on a tenté de vous asséner ?

— C'est-à-dire ? s'inquiéta le jeune homme.

— Séraphin m'avait demandé de rendre visite à Victorine Deschanel à Paris pour que j'essaie de percer ses véritables intentions quant à la la vente d'Ilbarritz...

— Et alors ?

— Je m'y suis pointée hier matin, et je suis convaincue qu'on a tenté d'empoisonner cette femme. L'assassin s'est juste trompé de victime en confondant les deux portes situées sur le même palier ! Les faits sont très troublants, Théo. Écoutez plutôt...

L'épouse de Cantarel narra ce qu'elle avait vécu par un étrange et très opportun concours de circonstances. La tentative d'assassinat maquillée en suicide avec pour poison une vulgaire bouteille de White Spirit, le caniche chloroformé, pas d'effraction, pas de vol non plus. Le doute n'était plus permis.

Trélassac buvait les paroles d'Hélène et s'étonnait de l'audace de cette femme qui, par amour pour son mari, était prête à braver tous les dangers.

— Théo, le mobile du crime n'était donc pas l'argent, ou du moins pas directement ! C'était l'élimination de Victorine !

— Et vous avez rencontré celle qui, sans le savoir, était la cible d'un commanditaire jusqu'alors inconnu ?

— Parfaitement !

— Racontez-moi, Hélène ! On est en plein polar !

— Donc, si j'ai bien compris, Ilbarritz est sur le point d'être vendu, conclut Théo, prisonnier de sa minerve. Ce Deschanel nous a bien baladés l'autre jour en jurant par tous les dieux qu'il ne céderait pas à la pression des promoteurs ! Quelle enflure !

— Ne vous énervez pas, Théo ! J'ai cru comprendre que c'était Madame qui était propriétaire en titre du château. C'est une femme fortunée. Il y a chez elle une collection de tableaux qui, vendus chez Sotheby's ou Christie's, valent quatre ou cinq fois le prix d'Ilbarritz...

— Vous l'avez dit à votre mari ?

— Pas encore, c'est vous qui en avez la primeur, mon cher Théo ! Je pense à présent que toutes ces informations sont de nature à précipiter le classement du château ! Sinon...

— Nous sommes ici pour ça ! Encore faut-il s'assurer que l'actuel propriétaire, ou le futur, sera le garant d'une restauration réussie. Dans les deux cas, cela

me semble mission impossible... avança le garçon au crâne bandé. Comme on dit chez moi en Corrèze, entre une pute et un voleur, difficile de choisir...

— Chez moi, on a une formule moins triviale, Théo ! On dit entre la peste et le choléra... pouffa Hélène.

— Vous êtes un peu faux-culs chez les Cantarel, vous savez comme moi que la peste et le choléra n'ont plus cours en France. En revanche, à l'évidence, il y a toujours des putes et des voleurs...

Hélène et Théo éclatèrent de rire quand Séraphin, la mine maussade, entra dans la chambre avec une boîte de chocolats de chez Cazenave au bout des doigts.

— Eh bien, on a l'air de s'amuser ici ! Je pensais ma femme en partance pour Bagdad, et je la retrouve ici, au chevet de mon assistant, alors qu'on me disait celui-ci à l'article de la mort... C'est à ne rien y comprendre !

C'est alors que la chambre 69 fut le théâtre pendant près d'une demi-heure d'un de ces conciliabules, comme seul ce trio savait en tenir quand les affaires tournaient au vinaigre. Chacun échafaudant des hypothèses que l'autre s'empressait de démonter

avec plus ou moins de mauvaise foi. Les trois se mirent pourtant d'accord sur un point : l'avenir du château d'Ilbarritz était certes entre leurs mains. Cependant, il n'était plus permis de douter que leurs ennemis appartenaient aux armées de l'ombre. Les promoteurs immobiliers étaient prêts à toutes les forfaitures pour s'arroger la colline de Handia, ou bien le château était la propriété du diable, discrètement orchestrée par de scabreux individus s'y livrant à des activités aussi occultes qu'illicites.

Quand l'infirmière pénétra dans la chambre, par la baie qui embrassait au loin le mamelon de Mouguerre, un pâle soleil ardaient les crêtes du couchant.

— Il y a bien trop d'animation ici ! Vous n'êtes pas dans un parloir... M. Trélassac a subi un traumatisme ! Il lui faut du repos à présent...

C'est alors qu'Hélène s'empara de la boîte de chocolats, et offrit à la dame en blanc un de ces *kanougas* à la pistache qui faisaient la réputation de la célèbre chocolaterie bayonnaise. L'infirmière ne se fit pas prier. En même temps qu'elle prenait la tension de son malade, elle replongea sa main gauche dans la boîte dorée et succomba, une nouvelle fois, à son péché mignon.

— Je peux ? dit-elle de ses lèvres toutes cacaotées.

Avant de quitter les lieux, Hélène embrassa Théo sur le front alors que Séraphin, tout en pudeur, se contenta d'un « Courage mon gars. À demain. »

À peine le couple Cantarel s'était-il retiré que l'infirmière, se penchant sur Théo pour vérifier l'état de ses pansements, offrit sous son nez l'échancrure de son bustier couleur chair. Deux grains de beauté constellaient la naissance de ses seins fermes. Il n'en fallait pas plus pour provoquer quelque émoi chez le jeune homme, dont les joues devinrent tout à coup purpurines.

Pas dupe de son effet, la blouse blanche se contenta d'ajouter en se redressant :

— Ils sont vraiment très gentils vos parents !

Troublé, Théo n'osa même pas la dédire, et la gratifia d'un sourire attendrissant. Puis il cloua ses paupières avant de s'abandonner à ses songes.



«Le dernier des Tontons flingueurs s'en est allé.» Le titre barrait la une du journal *Sud-Ouest* avec la photographie de Bernard Blier en pleine page. Entre deux giboulées, Séraphin s'était installé à la terrasse du Royalty et lisait la presse avec cette curiosité insatiable de papivore que lui valait parfois quelques reproches de la part de son épouse.

C'était moins la mort du célèbre acteur que la manchette consacrée à une «disparition inquiétante» qui avait piqué sa curiosité. Rien, pas même les premiers rayons du soleil et les belles toilettes qui déambulaient sur la place Clemenceau, ne pouvaient le distraire de sa lecture. Il en avait oublié son Darjeeling et laissé la cendre s'accumuler au bout de son havane.

Hélène ne tarderait pas à le rejoindre. À la vitrine de Biarritz Bonheur, elle avait repéré une saharienne qu'elle étrennerait sous le soleil d'Orient.

Le départ de sa mission en Irak avait été différé pour des raisons administratives : la police de Saddam Hussein avait cru déceler parmi les archéologues américains des espions du FBI susceptibles d'informer la Maison Blanche sur ses intentions belliqueuses à l'égard du Koweït.

Babylone ne livrerait pas ses secrets de sitôt, et l'exploration de ses prétendus jardins était, aux dires de Cantarel, une « utopie pour chasseur de mythes » ! Hélène s'en offusquait, et appelait presque tous les jours les bureaux de l'Unesco à New York pour connaître l'échéance de cette expédition archéologique. L'affaire devenait hautement diplomatique...

Séraphin n'était pas mécontent de ce contretemps. Avoir son épouse à ses côtés était le plus sûr moyen de bénéficier de son instinct féminin et de son esprit tout... byzantin. En outre, Théo n'avait pas meilleure alliée qu'Hélène pour lui faire oublier son agression. Elle avait précipité sa sortie d'hôpital, loué une voiture afin de lui faire profiter des beautés de l'arrière-pays

et lui redonner ainsi le sourire. Parfois, elle l'aidait à se vêtir, car si ses bandages crâniens avaient disparu, le port de sa minerve était indispensable. Les chirurgiens avaient en effet décelé une méchante fracture de l'atlas, cette première vertèbre cervicale baptisée ainsi en référence à la mythologie grecque. Le géant Atlas ne soutenait-il pas la voûte céleste comme cette vertèbre soutient la tête de l'homo sapiens? Or, dans le cas de Théo, l'arc ventral de l'atlas était fissuré à la suite du coup qu'on lui avait asséné, « vraisemblablement avec une batte de base-ball », avait conclu Arostegui. La calcification de cet os crucial prendrait du temps ; toutefois, Trélistac avait refusé de se faire porter pâle auprès de son employeur.

— C'est pas maintenant que je vais lâcher le morceau ! avait tonné l'assistant quand Cantarel lui avait proposé de profiter de quelques jours de convalescence auprès de sa mère en Corrèze.

L'article de *Sud-Ouest* ne révélait pas grand-chose sur la personnalité du disparu. Étudiant en kinésiologie à l'Hôpital Lariboisière à Paris, Vincent Casanova voulait se spécialiser dans la masso-balnéothérapie. Ayant postulé au centre de thalasso biarrot, il avait été admis pour un

stage de trois mois. La personne en charge du recrutement évoquait un garçon courtois, déterminé et «extrêmement charmeur». Étonnée de son absence, elle avait signalé à l'hôpital parisien le manquement de ce jeune homme pourtant connu, lui avait-on assuré, «pour son sérieux et son assiduité».

L'individu avait-il au moins séjourné sur la côte basque? Rien n'était moins sûr. Les investigations menées par son jumeau n'avaient rien donné à un détail près: Guillaume Casanova, avant de se rendre au commissariat de police de Biarritz, avait écumé tous les bars, les restaurants, les boîtes de nuit de la côte: d'Hossegor jusqu'à San Sebastian en Espagne. Seul maigre indice, au Blue Sky, un bar à tapas de Saint-Jean-de-Luz, alors qu'il sirotait un mojito, un homme l'avait accosté en lui disant: «On se connaît, non?» Il avait répondu: «Peut-être...» L'individu s'était aussitôt évanoui dans la foule, tant il y avait du monde ce samedi soir dans ce bar branché où se mêlait la jeunesse basque. S'agissait-il d'une méprise? d'une technique de drague? Ou d'une relation plus intime de Vincent? Il appartenait à Bixente Arostegui et Paulo Garat de poursuivre les

recherches. La photographie reproduite dans le quotidien régional ressemblait à ces clichés de mode qui illustrent la presse magazine : visage glamour, yeux de braise, chemise blanche au col entrouvert sur une pomme d'Adam saillante.

« Ce garçon avait la beauté du diable », se dit Séraphin en tirant en vain sur son cigare. Mauvaise combustion : il convenait de réactiver son havane d'un coup de chalumeau ! Nul doute que ce jeune homme ne pouvait laisser indifférent ses contemporains. Le téléphone ne manquerait pas de sonner au commissariat. Mais Guillaume ayant investi la région depuis quelques jours et la ressemblance avec son frère étant tellement flagrante, Arostegui et Garat risquaient d'être mis très vite sur de fausses pistes.

Quand Hélène rejoignit son mari à la terrasse du *Royalty*, elle affichait cette décontraction naturelle qui la rendait irrésistible.

— Tu n'as pas acheté ta saharienne ? s'étonna Séraphin.

— Non. Il n'y avait pas ma taille ! Et puis, je deviens superstitieuse : tant que je n'ai pas mon billet d'avion pour Bagdad, je ne vais pas anticiper sur les vêtements que je pourrai mettre là-bas.

— Tu sais, ma chérie, il te suffit d'un jean et d'un t-shirt pour être terriblement élégante.

Hélène déposa un baiser sur les lèvres de son mari.

— Je n'ai peut-être pas ma saharienne, mais, en revanche, regarde ce que j'ai trouvé chez un antiquaire à deux pas d'ici, juste à côté...

Avec précaution, l'archéologue déca-cheta une grande enveloppe en papier kraft dans laquelle se trouvait une magnifique eau-forte :

— Tu reconnais ? demanda-t-elle, tout sourire.

La gravure représentait une élégante tourelle hexagonale comme posée sur le sable. On aurait dit un croquis d'architecte tellement les proportions étaient réalistes et les fioritures d'un romantisme exacerbé. Un balcon avec des balustres en fer ceignait ce pavillon surmonté d'une coupole en pierre au-dessus de laquelle pivotait une girouette en zinc.

— Mais, il s'agit de... s'extasia Séraphin.

— Exactement !

— Quelle trouvaille ! Rends-toi compte : c'est une construction du baron qui a été quasiment éphémère. Une vraie folie !

Cette tourelle faisait dix mètres de haut, elle léchait la plage... Lors des marées d'équinoxe, les vagues venaient, paraît-il, saper ses fondations. À l'étage où tu vois le balcon, il y avait une salle à manger ouverte sur les flots. À l'intérieur, comme il se devait, boiseries en chêne, cheminée en marbre de Sarrancolin avec, au centre, une immense table circulaire...

— Un dîner aux chandelles dans ce pavillon ne m'aurait pas déplu... plaisanta Hélène.

— Et puis, as-tu remarqué la passerelle qui relie la tour à la terre ferme ? Le baron de l'Espée l'avait transformée en terrasse. Quand le ciel était clément, poursuivait Séraphin, il y faisait installer un grand piano de concert et il pouvait, à ce que l'on dit, jouer des heures entières devant l'immensité de l'Océan...

— Chopin n'aurait pas rêvé mieux pour écrire ses *Nocturnes* ! ajouta l'archéologue en détaillant de l'index les ferronneries gansant superbement la tourelle.

— Et puis...

— Et puis ? reprit Hélène.

— Le baron avait beau être un wagnérien dans l'âme, il ne pouvait pas soupçonner la force des tempêtes quand, dans ce golfe

de Gascogne, la mer se déchaîne. Une nuit, quelques mois seulement après l'érection de ce pavillon, une vague d'une puissance inouïe emporta la tour au point de n'en laisser aucune trace !

— Et le piano ? observa Mme Cantarel d'un air mutin.

— Le piano ? Il fut englouti dans les flots ! On dit que cette histoire inspira Debussy pour écrire sa symphonie *La Mer*.

— Tu parles, Charles !

— En tout cas, cette idée me plaît bien...

— Le couple disserta un moment encore sur ce pavillon qui connut le sort du phare de Cordouan dans l'estuaire de la Gironde, maintes fois ébranlé par l'Atlantique en furie¹⁴. En réalité, toutes les dépendances qu'érigea l'excentrique baron aux abords de son château connurent les mêmes sortilèges : le pavillon chinois, le pont romain, le pavillon maritime et l'incroyable château « médiéval » durèrent le temps des chimères. Quelques mois, tout au plus quelques années, avant que le vent et l'Océan ne reprennent possession de la grève.

14. Lire *Avis de tempête sur Cordouan*, Éditions La Geste, Coll. Geste noir.

— C'était Disneyland avant l'heure ! résuma Hélène. Finalement, ce baron de l'Espée était un grand enfant, un insatisfait permanent, en quête de nouveaux joujoux... Il devait avoir lu tout Walter Scott pour construire des châteaux pareils !

— Et peut-être les *Contes* de Perrault... bougonna Séraphin.

— Tu penses auquel ?

— À *Barbe-Bleue*, bien sûr !

— Mis à part sa maîtresse Biana, et son épouse officielle, dont tu m'as dit qu'elle n'avait jamais mis les pieds à Ilbarritz, cet Albert n'était pas un grand coureur de jupons !

— Tu as raison, chérie, mon imagination me joue des tours !

— À propos de barbe, a-t-on une photo de ce foutu baron, que je voie à quoi il ressemblait ?

— Précisément, il n'existe aucun document où l'on distingue son visage ! Comme s'il cultivait la discrétion ou le mystère... Le seul cliché où l'on aperçoit vaguement sa silhouette remonte à... 1898, avant une ascension en montgolfière, du côté de Thonon, en Savoie.

— C'est étrange qu'avec l'avènement de la photographie, ce bâtisseur infatigable

n'ait pas voulu laisser une empreinte de son existence autre que des pierres ?

— Cet homme reste pour moi un mystère ! soupira Séraphin en tirant une dernière bouffée de son cigare avant de l'abandonner sur la lèvre d'un cendrier jaune qui vantait les vertus digestives de l'Izarra.

À cet instant s'invita fortuitement Théo, le corps raide comme un piquet, le visage livide en dépit du soleil de mars, le souffle court :

— Patron, j'ai comme la sensation que je suis suivi. Depuis hier, quand je me retourne, il y a toujours un mec avec un imper, stylo Colombo, mais avec une casquette. Il détourne systématiquement la tête quand j'essaie de le fixer... Le mec vraiment pas clair !

— Soit quelqu'un épie chacun de nos faits et gestes, soit Arostegui a mis un de ses hommes à nos trousses... objecta le conservateur.

— À ce propos, monsieur, avez-vous montré à ce flic le mot de bienvenue que nous avons reçu quand on s'est installé au Régina ?

— Mon pauvre Théo, si à chaque fois que je reçois une intimidation je devais aller

voir la police, je passerais ma vie à déposer des mains courantes !

— Tu as reçu des menaces ? s'étonna Hélène.

— Rien d'important, ma chérie. Je sais d'où ça vient...

— Et de qui ?

— À tous les coups, des promoteurs en cheville avec une escouade d'élus locaux dévoyés qui sont prêts à tout pour s'approprier Ilbarritz ! Tout ça pour en faire un complexe hôtelier ou une résidence pour séniors ; enfin, un truc de ce genre...

— Séraphin, tu affirmes sans preuve ! se fâcha Hélène. On sait maintenant qu'il y a dans la nature des gars prêts à éliminer pour arriver à leurs fins. Si le commanditaire du meurtre de Victorine Deschanel est dans le camp des bétonneurs, je ne vois pas quel intérêt il aurait eu à zigouiller la vieille, puisqu'elle était d'accord pour vendre Ilbarritz !

— Hélène a raison ! souligna Trélissac. L'auteur de cet acte ne peut être qu'une personne voulant entraver la vente pour laisser le château aux mains de ce Philibert ! Depuis notre visite à Ilbarritz, l'autre jour, je me dis que ce Deschanel n'est pas franc du collier !

— Je partage votre appréhension, Théo !
Je suis convaincu que ce type nous cache quelque chose, à moins que...

— À moins que... reprit Hélène.

— À moins que ce Deschanel soit finalement le jouet, bien malgré lui, de quelques individus mal intentionnés et qui n'ont peut-être rien à voir avec des spéculateurs immobiliers ? conclut Séraphin avant de recommander un Darjeeling tant le sien était froid.

Hélène commanda un Perrier – « avec tranche s'il vous plaît » – et le garçon à la minerve un jus d'ananas.

— Lisez ça, Théo ! lâcha Cantarel en montrant la une de *Sud-Ouest* à son assistant !

Détaillant la photo du « disparu », Hélène déclara avec sa jovialité coutumière :

— Il est quand même moins beau que vous, Théo !

Trélassac s'était déjà plongé dans la lecture de l'article.

— Encore un qui s'est pris pour un surfeur ! À peine débarqué, il a sauté sur une planche, et il a suffi d'une belle lame pour qu'il se fracasse sur un rocher...

— C'est une hypothèse en effet... convint Séraphin en trempant ses lèvres dans son thé bouillant. Mais l'océan

rejette toujours les cadavres de ceux qu'il ensevelit...

— Ça, c'est vrai ! confirma son épouse.

Théo n'eut aucun argument à opposer à cette théorie. Il prit la paille que le garçon de café avait glissée dans son verre et la tritura dans tous les sens :

— On ne boit pas un jus d'ananas avec une paille ! Il me prend pour un demeuré ce serveur ? protesta Théo en même temps que son esprit vagabondait ailleurs.

— À quoi pensez-vous, Théo ? demanda Hélène.

— J'ai peut-être une idée...

Il abandonna Séraphin et son épouse comme sur un coup de tête, sans avoir goûté à son jus de fruits.

— Mais où allez-vous comme ça ?

— Je reviens tout de suite... hurla Théo en traversant la place Clemenceau en direction de l'Hôtel Président, faisant fi de la circulation et du collier cervical qui réduisait sensiblement son champ de vision.

Trélassac se pointa à la station de taxis qui faisait angle avec l'avenue de Verdun. Trois véhicules attendaient en vain le client. Parmi eux, il n'y avait pas de Saab 900. Théo s'approcha du premier des chauffeurs et demanda s'il connaissait le

nom d'un de ses collègues officiants avec une suédoise bleu marine.

— Marcel ? Vous parlez si je le connais ! C'est un vieux de la vieille... C'est vrai qu'on l'a pas vu ce matin... Il a peut-être un pépin avec son carrosse ? C'est bien beau ces bagnoles, mais quand vous avez un ennui moteur, ça vous coûte un bras...

— Vous n'auriez pas son numéro de téléphone ? hasarda le garçon.

— Dites que vous ne voulez pas monter dans mon tacot ?

— Non. C'est pour une raison disons... plus pratique... Je crois que j'ai laissé ma sacoche dans sa voiture hier soir... improvisa Théo avec aplomb.

— Attendez, jeune homme, je peux le joindre via la radio...

— C'est-à-dire que le document est un peu confidentiel, bredouilla Trélissac. Je préférerais le joindre directement.

Le chauffeur de taxi marmonna avant d'extraire de sa boîte à gants un calepin noir sur lequel figurait le numéro de téléphone de son confrère.

— Vous avez de quoi noter ?

Théo sortit un stylo-bille de la poche arrière de son jean et inscrivit dans la paume de sa main gauche les huit chiffres.

— Vous voulez que je vous emmène chez lui? Il n'habite pas très loin, allée d'Aguilera, presque en face du stade...

L'assistant de Cantarel accepta. Les douleurs qui assaillaient le bas de sa nuque empêchaient tout effort physique. Il se ferait rembourser sa course. Rencontrer ce Marcel était mieux qu'un échange téléphonique. Quand le chauffeur déposa Trélissac devant le domicile de son collègue, il lui lança :

— Vous lui direz que c'est Alfredo qui vous a déposé. S'il a besoin d'un coup de main, qu'il fasse signe...

Quand Théo sortit son porte-monnaie pour s'acquitter du trajet, le chauffeur fit un geste de la main qui signifiait : « cadeau ».

— J'espère que Marcel a récupéré la sacoche. Bonne journée quand même ! lança Alfredo avant de remettre son compteur à zéro.

Dans la rue, la Saab 900 attendait son chauffeur. Le collaborateur de Cantarel sonna à la grille. Aussitôt, un beau terre-neuve se mit à aboyer avant que son maître n'apparaisse sur le seuil d'une maison basse d'inspiration basco-landaise.

— Vous me reconnaissez ? demanda Théo.

L'homme se rapprocha et rehaussa sa casquette de pêcheur breton.

— Je suis...

— Je me souviens parfaitement de vous et de votre père...

— Non, ce n'est pas mon père, mais mon patron...

— Je me disais aussi... Vous avez de la chance de me trouver, je m'apprêtais à partir au commissariat de police...

— Vous avez lu *Sud-Ouest* ?

— Bien sûr que je l'ai lu. Et quand j'ai vu la photo du type, ça a fait tilt immédiatement !

— Vous êtes sûr à cent pour cent que le jeune homme que vous avez conduit à Ilbarritz était bien ce garçon ? insista Théo.

— Je n'ai peut-être pas fait beaucoup d'études, mais je peux vous dire que j'ai une excellente mémoire visuelle ! riposta ce Marcel. Je photographie dans ma tête tous mes clients. Et vous m'avez un peu pris pour un con avec votre patron quand je vous ai conduit jusqu'au château !

— Mon boss est plutôt du genre farceur. Il ne faut pas lui en vouloir...

— Mais qu'est-ce qui vous a fait dire que le garçon que l'on recherche était peut-être le client qui m'avait planté à Ilbarritz ? demanda le chauffeur de taxi sidéré.

— Quand j'ai lu le portrait dressé dans le journal, je me suis dit que ce pouvait parfaitement être le jeune homme que vous aviez déposé chez Deschanel. Tout correspondait... Belle gueule, bien sapé...

— Je ne sais pas si cela va faire avancer l'enquête, mais je me dois de faire une déposition, lâcha le chauffeur en lissant le bas de sa nuque.

— Naturellement. D'autant que vous êtes peut-être la dernière personne à l'avoir vu ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Simple intuition ?

— Vous êtes flic ? Dites-le ! Parce qu'on va gagner du temps...

— Pas vraiment, non ! Je vous rassure...

— Vous ne me rassurez pas ! Je vous trouve plutôt du style fouille-merde avec vos airs de beau gosse propre sur lui. Mais, au fait, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Une mauvaise chute ou le coup du lapin ?

— Pas exactement ! répliqua Trélassac. Disons qu'il y a plutôt quelqu'un qui pense comme vous : que je suis un fouille-merde. Et il m'a donné comme qui dirait un avertissement ! À moins qu'il ait voulu me...

Théo montra le tranchant de ses doigts pour simuler une décapitation.

— Décidément, rognonna Marcel, tout ce qui tourne autour d'Ilbarritz n'est pas très clair ! C'est à croire que ce château est...

— ... Marabouté ? suggéra Théo.

— On dit tellement de choses sur ce château que je vais finir par croire qu'il n'y pas de fumée sans feu. Une chose est sûre : j'ai vu ce Casanova – il porte bien son nom, celui-là ! – entrer au château sans en ressortir de sitôt !

— Combien de temps avez-vous poireauté ?

— Une heure. Je vous l'ai déjà dit, je crois !

Les deux hommes se regardèrent en silence comme si, tout à coup, ils prenaient la pleine mesure du sort dont avait été victime le visiteur d'Ilbarritz.

Désormais, il avait un nom.

Sourde et violente, la déflagration avait réveillé tout le quartier de l'Atalaye vers les coups de cinq heures du matin. C'est dans une maison de style Art Déco que se trouvait le siège de BAT Atlantico, la société de promotion immobilière à qui l'on prêtait les projets architecturaux les plus extravagants. Philippe Lapurdi, son président-directeur général, était, disait-on, un proche du maire de Biarritz au point de financer sous le manteau les campagnes électorales de quelques notables du coin prêts à concéder le domaine public moyennant quelques « petits arrangements ». La bombe avait détruit une partie des bureaux ainsi que les larges vitrines où se déployaient les programmes immobiliers « avec vue sur l'océan » que commercialisait le promoteur

biarrot. Les habitants de l'Atalaye virent d'emblée dans cet attentat une nouvelle signature de l'ETA. On ne déplorait certes aucune victime, mais le message était clair : il avait valeur d'avertissement.

Si l'historien Jean de Roberty ne s'était pas retiré dans son châtelet de Bidache, il n'aurait pas manqué de rappeler que l'Atalaye était cet éperon rocheux qui, jusqu'au ^{xvii}^e siècle, présidait aux destins périlleux des chasseurs de baleines. C'est en effet à partir de ce point culminant qu'était donnée l'alerte. Dès que les bosses luisantes des baleines étaient signalées sur la ligne d'horizon, une grosse cloche suspendue à une potence de fortune sonnait à toute volée pour prévenir les pêcheurs de mettre à l'eau leurs barques et de fourbir leurs harpons.

Cantarel, qui avait le sommeil léger, fut réveillé par la détonation, mais ne crut pas nécessaire de mettre le nez à la fenêtre. C'est Hélène qui s'inquiéta véritablement et prôna d'emblée la thèse de l'attentat. Quant à Théo, prisonnier de Morphée, impossible de le tirer du lit. Pour sa défense, il absorbait chaque soir un somnifère destiné à apaiser les maux de tête dont il souffrait depuis qu'un inconnu avait tenté de

lui caresser la nuque avec une batte de base-ball.

En voisin, Paulo Garat avait été le premier à se rendre sur les lieux de l'explosion, suivi quelques minutes après de son patron, réveillé conjointement par le préfet et le procureur de la République. Tous deux souhaitaient obtenir très vite la signature de l'organisation terroriste basque, d'autant qu'elle opérait assez rarement sur le sol français.

La revendication tardait à venir.

L'oreille collée à son transistor, Bixente Arostegui écoutait les radios basques de Bilbao ou de San Sebastian pour savoir s'il y était fait état de ce nouvel attentat qui visait, cette fois, des intérêts français. D'après les premières constatations, la charge explosive utilisée était somme toute assez rudimentaire au regard de l'arsenal traditionnellement utilisé par ETA et encouragé par Herri Batasuna, le parti politique qui inquiétait le plus les autorités. À l'évidence, des deux côtés de la frontière, aucune revendication n'était parvenue aux organes de presse.

— Je n'aime pas ça ! avait déclaré le préfet des Pyrénées-Atlantiques à Arostegui. Je compte sur vous pour éclaircir cette

affaire. Convoquez-moi ce Lapurdi pour faire le point sur son business ! Peut-être trempait-il dans ce marigot de patrons qui refusent de payer l'impôt révolutionnaire ? A-t-il des intérêts au pays basque espagnol ?

Autant de questions auxquelles le commissaire de police était bien incapable de répondre. Dans son appel, tout aussi fébrile, le procureur de la République de Pau avait lâché :

— Je veux des éclaircissements dans la journée. Arostegui ! Le ministère de l'Intérieur est sur les dents. Et Joxe¹⁵ n'est pas un tendre ! Ne perdez pas votre temps avec la disparition de ce Casanova de mes deux. Allez à l'essentiel, commissaire ! Il en va de la sécurité du pays !

En raccrochant, Bixente Arostegui était convaincu qu'un avis de grand frais s'abat-tait sur ses épaules et que la tempête qui avait secoué la côte quelques jours plus tôt n'était rien au regard des ennuis qui l'at-tendaient. Les déclarations du chauffeur de taxi recueillies la veille étaient pourtant de nature à faire avancer l'enquête. C'est Garat qui devrait prendre le relais, mais il

15. Ministre de l'Intérieur de mai 1988 à janvier 1991.

lui fallait des hommes en renfort. Mettre Ilbarritz sous planque. De jour comme de nuit. De nuit surtout !

Alors que Séraphin et Théo s'éternisaient dans la salle des petits-déjeuners, Hélène Cantarel était allée faire son jogging du côté du plateau de l'Atalaye. En petite foulée, elle avait emprunté l'avenue de l'Impératrice avant de dévaler les escaliers qui mènent à la plage du Miramar. Après quelques étirements, elle avait longé l'Océan jusqu'au rocher de la Vierge.

Gansée d'écume, la houle offrait une déclinaison de camaïeux sous un ciel de cendres. Les plages étaient désertes comme le sont les stations balnéaires en hiver. Elle avait croisé seulement un groupe de surfeurs hirsutes qui, planche sous le bras, ne tarderaient pas à dompter quelques rouleaux du côté de La Frégate¹⁶. L'un d'eux lui fit un beau sourire ; l'autre, qu'on aurait cru échappé d'un film d'Almodovar, lui lança avec son accent de Pampelune ou de Saragosse :

— *Oh señora, quieres compartir mi croissant ?*

16. Rocher baptisé ainsi, car, en janvier 1930, s'est échoué le Knebworth, un vapeur venant d'Angleterre, transportant 1 400 tonnes de charbon.

Hélène lui répondit par un autre sourire.

Le plus jeune, qui n'avait pas seize ans, offrait son torse glabre aux embruns du petit matin ; il se contenta de siffler comme le font les *ragazzi* de Rome ou de Naples à la vue d'une belle femme.

L'épouse du conservateur en conçut une certaine fierté. En dépit des années, son pouvoir de séduction était donc intact. Elle augmenta sa cadence de course, jusqu'au moment où un cordon de gendarmerie l'empêcha d'aller plus loin.

C'est auprès d'un escadron de jeunes pompiers qu'elle obtint quelques renseignements sur l'explosion qui avait ravagé les bureaux d'un célèbre promoteur.

— ETA ? suggéra Hélène en interpellant l'un d'entre eux. Assurément le plus jeune.

— Pas sûr ! D'habitude, ils aiment bien signer leurs actes. Là rien ! Pas la moindre inscription... répondit le sapeur. Heureusement que ça a pété la nuit, sinon, cela aurait fait mal !

— Je ne peux pas m'avancer ? Je fais juste mon jogging du matin... insista l'archéologue.

— Non, je suis désolé, madame. Le quartier est bouclé.

— Qui peut en vouloir à cette boîte ? Elle est honorablement connue sur la côte, non ?

Le pompier détailla Hélène de pied en cap. La veste de son jogging s'ouvrait sur un T-Shirt rose sur lequel on pouvait lire : « La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie. » Puis, elle s'épongea le front avec la serviette qui lui servait d'écharpe à cette heure où la fraîcheur du matin peut parfois se révéler traître. Un large sourire laissant entrevoir ses dents de nacre inspira la confiance du garçon dont le casque en laiton pendait à sa ceinture.

— Ce n'est pas chez n'importe qui qu'ils ont tout fait péter. C'est le plus gros promoteur de Biarritz ! Ce Lapurdi, tout de même, il a débuté en vendant des maisons pour Playmobil, voyez ce que je veux dire... Maintenant, il bétonne tout le littoral avec ses programmes immobiliers « grand standing ». Il est plein aux as, ce margoulin ! Il rince les élus et, du coup, dégotte des terrains à bâtir où il fait des immeubles de quinze étages ! C'est un requin. Il arrose tout le monde : la droite comme la gauche !

— Ne serait-ce pas lui qui veut acheter la colline d'Ilbarritz ? demanda Hélène

sur un ton qui se voulait être celui de la confiance.

— Comment vous savez ça ? s'offusqua le jeune homme.

— Je tiens ça d'un de nos amis qui est notaire ici...

— Maître Deloye ?

— Je ne peux rien vous cacher ! répondit effrontément Hélène. Disons qu'il a des ambitions pour le château d'Ilbarritz...

— Vous appelez ça des ambitions ? Moi, j'appelle ça un scandale ! Il veut raser le château pour en faire un « haut lieu résidentiel » pour milliardaires russes. Il paraît que les buveurs de vodka, ils en ont marre des palaces de la côte d'Azur et préfèrent s'installer chez nous ?

— L'Histoire se répète... Je n'ose pas vous appeler caporal... J'y connais rien dans les grades !

— Appelez-moi Sébastien et tout ira bien ! concéda le jeune homme revêtu de sa parka ignifugée qui le mettait à l'abri du vent marin.

— Vous savez que les Russes ont toujours eu un faible pour la côte basque. Nombre de Russes blancs sont venus s'installer ici. Il y a même une église orthodoxe à Biarritz, en face de l'Hôtel du Palais...

— Oui, vous avez raison...

— ... Hélène. Hélène Cantarel ! Pardonnez-moi, je ne me suis pas présentée. Je suis archéologue.

— Donc, vous aimez les pierres ?

— Oui, on peut dire ça...

— Et ça ne vous gêne pas qu'un gars rase un château pour en faire des cages à lapins avec salles de bains en marbre et robinets en or pour maffieux de l'Est ?

— Je partage totalement votre avis, Sébastien ! Qu'est-ce qu'on peut faire pour empêcher cela ?

— Rien, hélas ! soupira le sauveteur. Tous les dés sont pipés. Ce Lapurdi est véreux de chez véreux. Il a tout verrouillé. J'ai même vu les plans de son projet pharaonique !

— Comment ça ? Vous voulez dire qu'il est déjà propriétaire ?

— C'est tout comme !

— Vous êtes bien renseigné, Sébastien !

Le jeune pompier bomba le torse, regarda si aucune oreille indiscreète ne traînait et s'approcha au plus près d'Hélène.

Les deux êtres étaient désormais côte à côte, face à l'Océan qui mugissait.

— D'après Cyrille, l'acte doit être signé cette semaine chez maître Deloye. Il ne vous a rien dit ?

— Cyrille ?

— Oui, c'est ma copine. On doit se marier l'été prochain...

— Félicitations. Elle a bon goût ! plaisanta la joggeuse, qui jouait de la fermeture éclair de son survêtement avec une jubilation enfantine.

Les joues de Sébastien s'empourprèrent.

— Elle travaille dans le cabinet d'architectes qui bossent avec Lapurdi. Elle m'a montré les plans, c'est de la folie !

— C'est-à-dire ? s'inquiéta Hélène.

— C'est aussi prétentieux que moche ! Voyez le Victoria Surf sur la Grande Plage ? (Mme Cantarel acquiesça d'un mouvement du menton.) Eh bien, ce sera aussi laid et... en plus haut !

— Non ?

— Si...

Soudain, un rayon de soleil irisa la ligne d'horizon. L'Océan n'en fut que plus lumineux, les vagues étincelaient de blancheur et le vent du large disloquait les nuages pour laisser apparaître des lambeaux de bleu qui gagnaient peu à peu les rivages de la côte d'Argent.

— Peut-être faut-il voir dans l'explosion de cette nuit l'expression d'une farouche opposition à ce projet de dingue ? insinua Hélène.

— Les Corses peuvent dire merci aux indépendantistes qui ont fait le ménage à coups de bombes à chaque fois que l'on voulait bétonner leur île ! Pourquoi ne ferions-nous pas la même chose ? s'indigna le soldat du feu avec cette martialité dans la voix qui trahissait à peine ses convictions.

— Il est des causes nobles qui appellent parfois qu'on ait recours à des procédés à la limite de la légalité ! répliqua l'archéologue en regardant du coin de l'œil ce garçon, dont le visage taillé à la serpe avait les traits des Basques peints par Ramiro Arrue.

— Les cons qui pensent que c'est un coup d'ETA se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au coude !

L'épaule d'Hélène frotta celle du futur marié sans que l'un ou l'autre n'y trouvât rien à redire. Dans le fracas des vagues qui sapaient le rocher béni, une certaine complicité venait de naître entre eux.

Le soleil se faisait plus conquérant, colorant à présent l'Océan d'un vert céladon.

Au moment des adieux, Hélène et Sébastien esquissèrent des gestes maladroits. Ils ne savaient s'ils devaient se donner une poignée de main très franche ou s'embrasser comme deux amis ayant scellé

un pacte. En définitive, ils se séparèrent par un « salut ». Tous deux se retournèrent au même moment avant d'échanger un ultime sourire.

Déjà, des gendarmes déployaient des mètres de bandes jaunes aux abords de l'Atalaye comme s'il était agi d'une scène de crime. Hélène relaça ses baskets avant de repartir en direction du Régina d'un pas léger. Un kilomètre et demi séparait le rocher de la Vierge de l'hôtel. Elle avait hâte de s'abandonner à un copieux petit-déjeuner. Une fringale subite nouait son estomac et, plus encore, l'envie de partager avec son Raph ce que tout Biarritz ignorait encore.

* * *

Ce n'est qu'au lendemain du décès de Mlle Maillant que l'inspecteur Ventoux se rendit, une nouvelle fois, au 17 de la rue Marbeuf: la célèbre soprano n'avait donc pas survécu à la forte dose de White Spirit qu'elle avait ingurgitée. L'empoisonnement ne faisait aucun doute. En revanche, la thèse du suicide était pour le moins sujette à caution. La malheureuse avait sur les bras des ecchy-

moses qui laissaient supposer qu'elle avait été maltraitée, peut-être forcée à absorber le diluant? Autre motif de suspicion: l'artiste lyrique, qui jouissait de toutes ses facultés mentales, n'avait laissé aucun mot pour justifier son geste fatal. Par ailleurs, l'appartement ne paraissait pas avoir été visité. Les objets et bijoux de valeur étaient à leur place. Intacts. Même son caniche, qui avait donné l'alerte, était apparu bien indifférent à la disparition soudaine de sa maîtresse.

Le limier du quai des Orfèvres avait exigé que le corps de la soprano reste à la morgue. Le médecin légiste était tenu de procéder sans délai à une nouvelle expertise. Les conclusions du rapport étaient attendues dans les prochaines heures.

Quand le policier sonna à l'interphone de Victorine Deschanel, une voix goguenarde répondit:

— Je suis là pour personne !

— Inspecteur Ventoux de la police judiciaire. Puis-je vous poser quelques questions? Ce ne sera pas long...

— C'est à quel sujet? crachouilla le haut-parleur.

— Disons que c'est personnel... Puis-je entrer?

— Ne me dites pas que mon mari a passé l'arme à gauche ! Ce n'est vraiment pas le jour !

— Non, je vous rassure... lança Ventoux avec son léger accent de Provence.

— Bon. Montez ! Mais je vous préviens : j'ai très peu de temps. J'ai un avion à prendre, moi !

Aussitôt, le loquet de la porte d'entrée grinça. L'enquêteur renonça au vieil ascenseur à grille pour lui préférer l'escalier en marbre.

L'ancienne galeriste était en effet sur le point de quitter son appartement cossu. Elle arborait un tailleur gris souris, un collier de perles à plusieurs rangs comme aimait à en porter Coco Chanel, et des escarpins vernis de chez Minelli. Dans le hall, une valise à roulettes attendait une destination imminente.

— Inspecteur, que puis-je pour vous ? demanda Victorine en allumant une Chesterfield.

— C'est au sujet de votre voisine...

— Oui, j'ai appris la mauvaise nouvelle, maugréa la femme en gris. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je ne la reverrai plus. Mlle Maillan était le rayon de soleil de tout cet immeuble !

— C'est bien vous qui aviez alerté les pompiers?

— Parfaitement. Mais je crois vous l'avoir déjà dit...

— Ce sont les aboiements de son caniche qui vous ont inquiétée? persévéra l'inspecteur.

— C'est-à-dire que dès l'instant où son toutou s'est mis à glapir, le mien en a fait tout autant!

— Parce que, vous aussi, vous avez un animal de compagnie?

— Oui, c'est un pinscher nain! Zébulon? Viens te montrer au monsieur...

Immédiatement, un chien très court sur pattes avec un museau des plus fins et des oreilles dressées vint se lover entre les escarpins de sa maîtresse.

— Qu'est-il devenu ce pauvre Zabo? s'inquiéta la femme. Il est à la SPA, n'est-ce pas? J'espère qu'on ne va pas le piquer!

— Soyez sans crainte. Il est en parfaite santé! Il s'est remis de la dose de chloroforme que lui a fait inhaler l'agresseur de Mlle Maillan.

— Car il s'agit bien d'un assassinat, n'est-ce pas? J'en étais sûre. Le salopard, si je le tenais, je crois bien que...

— La police fait son travail, madame Deschanel...

— Une question, si vous le permettez : la personne qui s'est fait passer pour une vague cousine de la chanteuse, vous la connaissez ?

— À peine plus que vous ! En fait, je crois bien qu'elle s'est trompée de porte, car, en réalité, c'est moi qu'elle recherchait. Elle voulait savoir si mon château près de Biarritz était à vendre...

— Celui dans lequel réside votre mari ? ajouta sèchement le policier.

— Exactement !

— Et alors ?

— Je lui ai dit que c'était trop tard. L'affaire était conclue. Et, pour ne rien vous cacher, je m'apprête à prendre l'avion à Orly pour me rendre à Biarritz. Je dois signer le sous-seing privé cet après-midi à seize heures trente. J'ai commandé un taxi. Il ne devrait pas tarder...

— Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous craigniez qu'il ne soit arrivé malheur à votre époux. Sa disparition pourrait-elle compromettre la signature de cette vente ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? s'étonna l'experte en peinture en redressant d'une pression du doigt le Van

Dongen, dont le cadre en grand format était légèrement déséquilibré.

— Simple question ! répliqua Ventoux.

— Qu'insinuez-vous ? Inspecteur, les rapports avec mon époux sont depuis des lustres ce qu'il y a de plus ténu. Lui vit là-bas. Moi à Paris, et c'est très bien ainsi ! Ilbarritz est la propriété d'une société civile immobilière dont je détiens 99 % des parts. Les choses ont le mérite d'être claires, non ?

— Il peut, au dernier moment, renoncer à vendre son unique part ?

— Je doute que le nouvel actionnaire s'encombre d'un mauvais coucheur comme lui !

— Au regard de vos relations pour le moins distendues, pourquoi n'avez-vous pas divorcé ? osa l'homme de la P.J. Vous n'avez pas d'enfant que je sache...

— Non. À ma mort, je vais tout léguer à mon Zébulon ! dit-elle en s'esclaffant. N'est-ce pas mon bichon ?

— Quelle sera la future résidence de votre mari ?

— Je ne m'inquiète pas pour lui ! Il compte là-bas beaucoup d'amis aussi tor-dus que lui. L'un d'entre eux lui offrira bien l'hospitalité...

— Qu’allez-vous faire de tout cet argent, madame ? Je sais la question indiscrete et votre fortune immense, mais, vous vous en doutez, elle n’a rien d’innocent.

— Je vous trouve en effet très indiscret...

— Êtes-vous au courant que l’homme, ou plus exactement les locaux de la société qui s’apprête à acheter les parts de votre SCI, ont été plastiqués il y a quelques heures ? Le notaire ne vous a pas prévenue ?

— Je ne lis pas les journaux !

— Sauf *La Gazette de Drouot*, j’imagine ?

— Un vieux réflexe de galeriste. J’aime connaître le cours de l’art.

— Personne ne songerait à vous le reprocher, madame.

— J’ai eu maître Deloye tout à l’heure : il m’a bien confirmé l’horaire de la signature, observa Victorine en écrasant sa cigarette dans un cendrier en baccarat.

— M. Lapurdi est un homme qui ne renonce jamais ! répliqua Ventoux.

— En tout cas, c’est un homme de parole ! Cela se fait rare par les temps qui courent...

La vieille dame regarda sa montre.

— Je parie que le taxi doit m’attendre en bas de l’immeuble. Laissez-moi regarder par la fenêtre...

La septuagénaire fit claquer ses escarpins sur le parquet blond du salon ; elle se pencha à la croisée et ouvrit les deux battants en grand. Aussitôt, l'agitation de la rue Marbeuf lui sauta à la gorge.

— Il m'attend. Il est là ! lâcha-t-elle, fiévreuse. Je suis franchement désolée, inspecteur. Pourriez-vous avoir l'extrême gentillesse de bien vouloir porter ma valise jusqu'à l'ascenseur ?

Le policier s'exécuta sans rechigner. L'ancienne galeriste actionna le système d'alarme avant de fermer à double tour la porte blindée de son appartement.

Zébulon gratta rageusement le parquet. Le voyage serait de courte durée. De toute façon, la femme de ménage se chargerait de rassasier le minuscule animal.

Quand l'homme de la P.J. et Victorine Deschanel furent dans l'ascenseur si exigü, pratiquement nez à nez (seule la valise les séparait), Ventoux se crut autorisé à lâcher :

— Le meurtre de Mlle Maillan est une impensable et bien regrettable méprise. J'ai acquis la conviction, madame Deschanel, que le meurtrier de votre aimable voisine n'en voulait qu'à une seule et même personne. Et cette personne, c'était...

Les yeux myosotis de la propriétaire d'Ibarritz chavirèrent aussitôt; son corps devenu pâle s'effondra dans cette cage de verre comme un pantomime qu'on assassine.

C'était un matin comme seul le mois de mars sait en offrir : au réveil, quelques menus flocons avaient blanchi la Rhune, puis le ciel s'était soudain obscurci du côté de Fontarabie. La neige s'était ensuite transformée en giboulées, rinçant la côte d'Hendaye jusqu'à Bidart avant de laisser place à un soleil cru qui rendait la colline de Handia outrageusement verte.

Cette lumière providentielle était l'occasion de photographier Ibarritz sous toutes ses coutures. Si, dans sa chambre d'hôtel, Séraphin mettait la dernière main au rapport visant à inscrire le château à la liste déjà longue des monuments historiques de France, il convenait d'étayer le dossier de clichés illustrant au plus près l'état délabré des lieux. Ces furtives éclaircies

se prêtaient à cet exercice dévolu, comme toujours, à Théo.

L'assistant de Cantarel n'avait pas son pareil pour manier le Nikon FM2 que lui avait offert sa mère le jour où il avait décroché son poste au ministère de la Culture. Avec son objectif 105 mm, il réalisait d'excellentes photographies, soignant particulièrement les cadrages, les atmosphères, apprivoisant suffisamment la lumière naturelle pour n'avoir que très peu recours au flash. D'ailleurs, Hélène ne tarissait pas d'éloges sur les talents de « voleur d'images » de Théo, par opposition à son mari qui n'avait jamais su se servir du Leïca R4 dont elle l'avait gratifié pour leurs dix ans de mariage.

Du reste, pour cette expédition aux abords d'Ilbarritz, l'épouse de Cantarel avait endossé, sans trop se faire prier, le rôle d'assistante. Avec son cou emmanché par sa minerve, Théo n'était pas le plus agile des paparazzis. Car il s'agissait de prendre une kyrielle de clichés, attestant bien sûr de l'originalité de la bâtisse, mais aussi des innombrables dégradations qu'elle subissait par sa proximité avec l'Océan. Des larmes de rouille suintaient des murs, les larges persiennes aux gonds fatigués bat-

taient aux vents mauvais, les balustres des balcons criaient misère au point de s'arracher des avant-toits. Insidieusement, les sels marins commettaient leurs inlassables œuvres de sape; d'ici le nouveau millénaire, l'extravagante construction du baron de l'Espée ne ressemblerait plus qu'à une carcasse désossée.

Hélène et Théo avaient pour consignes de la part de Cantarel d'opérer dans la plus grande discrétion, quitte à photographier au téléobjectif, car il ne fallait pas attirer l'attention de Deschanel ou de son garde-chiourme allemand.

— Théo, soignez moins l'esthétique que le détail ! avait ordonné Séraphin. Et déposez aussitôt la pellicule au petit magasin photo qui se trouve rue de la Poste ! Voyez où je veux dire ? Exigez qu'elle soit développée dans la journée ! J'ai comme l'impression que dans notre affaire, il y a le feu au lac...

— OK, patron, avait répondu Hélène en prenant le volant du véhicule de location qui la conduirait, assistée de Trélistac, au pied de la colline de Handia.

Les deux espions en goguette abordèrent Ilbarritz par l'Océan. La plage était déserte et le ciel, saturé de nuages joufflus, mena-

çait de faire à nouveau des siennes. Il fallait hâter les prises de vues.

Depuis plusieurs mois déjà, tels des scarabées géants, des bulldozers jaunes redessinaient les plis de la colline dunaire. Un immense golf neuf trous : « le plus beau de la côte », pouvait-on lire dans les journaux, se déployait sur sept hectares. Les promoteurs de ce green, certainement des amis de Lapurdi, en avaient confié la conception à un architecte réputé du nom de Pierre Thévenin.

Les explorateurs durent crotter leurs chaussures avant d'accéder au château protégé par une épaisse clôture où s'enchevêtraient ronciers et arbousiers. Vêtus de cirés sombres comme des pêcheurs bretons, le couple avançait à pas de Sioux, l'appareil photo dissimulé sous le coupe-vent de Théo.

La plupart des baies ouvertes vers l'Océan avaient été condamnées, comme s'il suffisait de les obstruer pour constituer un rempart face aux vents salins. Les coursives en fer, toutes rongées par la rouille, menaçaient de se décrocher. Même à contre-jour, Trélassac mitraillait à qui mieux mieux. Quand il devait adopter une posture audacieuse pour réaliser sa photo, Hélène le soutenait par les hanches,

lui interdisant formellement tout risque inconsidéré.

— Théo, je vous en conjure ! Ne grimpez pas sur ce talus, arrêtez de jouer les casse-cous !

— C'est déjà fait ! D'autres l'ont fait pour moi ! ironisa l'assistant de Cantarel en s'accrochant in extremis à un pilier en béton qui devait servir d'enclos du temps du mystérieux baron.

— Vous êtes décidément incorrigible ! rétorqua Hélène qui se souciait de chacun des gestes de son protégé.

— Je crois que c'est pour ça que Séraphin m'aime bien...

— Ce n'est pas une raison pour tendre le bâton afin de se faire battre !

Faisant fi des conseils de Mme Cantarel, Théo n'en finissait pas d'appuyer sur le déclencheur, tout en marmottant quelques considérations sur les lubies du bâtisseur d'Ilbarritz.

— C'est quand même dingue d'avoir hérissé partout des poteaux pour se mettre à l'abri du monde ! Il était quand même passablement tordu ce l'Espée !

— Sa fortune l'autorisait à tous les excès ! Comme tous les êtres seuls, il avait érigé un rempart pour délimiter son aire

de jeux. Construire un pont romain, un château fort, des pavillons, des galeries comme on joue avec des Lego : c'est un rêve de gamin ! Cet homme, aussi riche et aussi ingénieux soit-il, n'a jamais été mature. Ce devait être un sacré capricieux. Il le fut du reste toute sa vie... m'a raconté Séraphin. Pire que Cadet-Roussel, il avait des maisons ou des castelets partout : à Quiberon, à Belle-Île-en-Mer, à Thonon-les-Bains, à Morzine, à Monaco... C'était un insatisfait permanent !

— Et côté sexe, c'était pareil, il a joué à la poupée avec cette Biana. Puis il s'en est lassé... dauba Théo en regardant Hélène qui se débarrassait des chardons accrochés à son jean. À moins que ce ne soit le contraire ? Il s'est marié, mais n'a dû consommer qu'une fois : juste le temps de s'assurer une descendance. Et puis, plus rien... J'suis sûr qu'il était frigide !

Hélène éclata de rire.

Une volée de giboulées vint interrompre ces considérations qui amusaient beaucoup Hélène, jusqu'à ce que Théo détecte, à quelques mètres de là, la silhouette d'un homme qui parcourait la lande avec un imperméable couleur mastic et une casquette en tweed écossais.

— Putain, c'est lui !

— Qui lui ? demanda l'archéologue.

— Le mec qui me suit depuis une semaine, depuis que j'ai reçu un pet au casque ! À tous les coups, c'est un flic, ou alors, il fait partie des amateurs de base-ball qui veulent ma peau.

— Un peu vieux pour jouer au base-ball, vous ne trouvez pas ? objecta Hélène.

— C'est aussi mon avis. Cette fois, je ne me dégonfle pas : je vais aller voir ce qu'il a dans le ventre !

Théo confia discrètement son Nikon à son alliée d'un jour et se dirigea vers l'inconnu à la casquette. L'homme se déroba très vite. Le garçon se mit à courir, mais les douleurs qu'ils ressentaient en dessus de l'occiput eurent raison de sa course-poursuite. L'assistant de Cantarel dut rebrousser chemin, d'autant qu'une nouvelle averse mettait à mal sa séance de prises de vue. Les deux trouvèrent refuge dans ce qui devait être les fondations d'un ancien pavillon. Côte à côte, face à l'Océan, comme deux enfants épris d'aventures, tous deux devisaient sur le mystère qui entourait ce château.

— D'après Séraphin, Arostegui est convaincu qu'il existe un lien entre votre

agression et la vente d'Ilbarritz. Trop d'intérêts sont en jeu ! Le mec à la casquette est un flic à tous les coups ! C'est pour vous protéger, Théo !

— J'suis assez grand pour me défendre ! protesta le jeune homme.

— Difficile de savoir si le coup que vous avez reçu derrière la tête était une tentative d'intimidation ou bien un...

— Je sais bien que dans cette affaire, Séraphin et moi, nous dérangeons, mais au point de se faire dézinguer... Je n'y crois pas !

— Si vous faites capoter l'affaire, Théo, ce sont des millions de francs qui sont en jeu ! Raph' a mené son enquête : Lapurdi est soutenu, entre autres, par la Swiss Bank of Zurich. Il a la surface financière pour couvrir l'opération et arroser les élus qui ont tout intérêt à se faire mousser avec un projet pareil...

— C'est vrai qu'en classant monument historique le château, plus question de le raser ni même de changer sa structure architecturale ! Lapurdi l'aura dans le baba !

— D'un autre côté, je ne saisis pas le double jeu de Deschanel qui fait tout pour que la vente ne se fasse pas, outre le fait qu'il est attaché à un lieu qui, en réalité,

n'est pas sa propriété. Ce n'est tout de même pas lui, avec ses soixante-dix balais, qui est allé poser une bombe l'autre nuit au siège de Lapurdi ! broncha Hélène.

— À moins que ce Deschanel ne soit que le vulgaire instrument de quelque chose qui nous dépasse... suggéra Trélissac qui commençait à claquer des dents.

— Vous avez froid, Théo ? Ce n'est pas le moment de nous faire une bronchite !

Hélène glissa alors sa main sous le ciré du garçon pour lui frictionner le dos :

— Mais vous n'êtes pas sérieux, Théo ! Vous avez juste un polo à même la peau. On est encore en mars... Sous prétexte qu'on est au bord de l'Océan, c'est tout juste si vous ne vous baladez pas en bermuda !

Un nouveau coup de vent et le soleil triompha des nuages, pailletant d'argent l'Atlantique.

— Vous pensez sincèrement que des individus, autres que Deschanel, ont intérêt à ce qu'Ilbarritz ne soit pas livré aux promoteurs ? insista l'épouse de Cantarel.

Il y avait soudain dans les yeux d'Hélène comme de l'effroi, comme l'imminence d'un danger qui ne savait dire son nom.

— Allez, rentrons ! dit-elle. Je crois qu'on a photographié la bête sous tous ses aspects.

On passe déposer vos pelloches en ville, car j'ai comme l'impression que la course contre la montre est déjà enclenchée !

— Comme dirait le patron : il y a le feu au lac !

— Je n'aime pas que vous parliez de Séraphin comme de votre « patron ». Il n'est que ça à vos yeux ? s'offusqua l'archéologue.

— Mais vous savez bien qu'il est mon père spirituel, mon mentor, mon guide ! pouffa Trélissac. Son seul tort, c'est d'être votre mari...

— Je sens, Théo, que vous allez dire une bêtise !

C'est alors qu'Hélène prit la main du jeune homme, l'aidant à se lever sans qu'il ait besoin de faire une rotation de la tête pour sortir de ce « trou à rats » fait d'une chape de béton et de larges moellons, où des couples clandestins avaient gravé leurs initiales dans des cœurs, se promettant, comme toujours, un amour éternel.

Ce n'est que vingt-quatre heures après l'attentat contre le siège social de BAT Atlantico qu'un étrange courrier parvint sur le bureau du préfet des Pyrénées-

Atlantiques, à Pau. En réalité, il s'agissait d'un modeste collage : une succession de lettres découpées dans un journal, assez mal alignées, scotchées sur une feuille de papier jaunie :

« Lapurdi, suppôt du diable. »

Cette phrase laconique ressemblait si peu aux fermes revendications de l'ETA qu'elle fût considérée par les hommes d'Arostegui comme l'œuvre d'un plaisantin. L'enveloppe avait été postée la veille à Hendaye. Un examen en laboratoire avait très vite permis de mettre en évidence que les vingt et une lettres qui composaient cette accusation étaient extraites du journal espagnol *El País*. Il s'agissait cependant d'une édition largement antérieure au jour de l'explosion. Ce maigre indice laissait toutefois supposer que l'attentat avait été fomenté depuis l'Espagne. Maigre consolation pour les autorités françaises. En revanche, le journal indépendantiste basque *Gara*, courroie de transmission de l'organisation clandestine, n'avait pas cru bon de relater l'explosion qui avait endommagé les locaux du promoteur français. La signature d'un groupe terroriste n'était donc pas prouvée. Le

procureur de la République ne masqua pas son impatience auprès des enquêteurs pour le moins désarmés. Le ministre de l'Intérieur prit même son téléphone pour demander au préfet d'appréhender « au plus vite les coupables ».

La nouvelle, ou plus exactement l'absence de preuves avérées, fuita vite dans la presse locale, et Cantarel s'en délecta. Dans les colonnes de *La République des Pyrénées*, comme dans celles de *Sud-Ouest*, la disparition de Vincent Cazanova fut relayée au second plan, au profit d'un long article faisant état de l'empire immobilier que s'était constitué le groupe Lapurdi. Le projet visant de faire d'Ilbarritz un grand complexe hôtelier, quitte à raser « la folie du baron de l'Espée », suscita aussitôt une controverse dans l'opinion locale. Les ambitions du promoteur et des élus corrompus furent soudain révélées au grand jour. Une pétition se mit à circuler sur la côte pour sauver le château menacé. Parmi les signataires, Séraphin ne fut pas surpris de trouver le nom de son ami Jean de Roberty. Le jour même de la parution de cet article, le conservateur des Monuments français fut sollicité par le journal régional pour connaître les raisons de sa venue en

terre basque. L'État laisserait-il disparaître cette « folie biarrote » au profit d'une expansion touristique sans garde-fou ? concluait le quotidien. Avec son flegme coutumier, Séraphin informa le journaliste que, sous quarante-huit heures, il serait en mesure de lui accorder une interview et fournirait des réponses précises à « ses légitimes inquiétudes ».

L'artisan photographe de la rue de la Poste fit preuve d'un zèle que Théo ne soupçonnait pas :

— Je peux vous les tirer pour la fin de cet après-midi... proposa le commerçant quand l'assistant de Cantarel lui signifia que c'était « un peu urgent ».

— Tirage papier grand format, s'il vous plaît ! vingt sur trente, ce serait parfait... précisa Théo.

— À quel nom ? demanda le photographe en glissant les trois pellicules dans une enveloppe.

— Euh... Trélissac !

— Comme la commune du Périgord ?

— Absolument ! Vous connaissez ? Non, mettez plutôt Cantarel, rectifia Théo en regardant Hélène qui assistait à la scène sans mot dire.

Le photographe fit un sourire en direction de l'archéologue, qui le lui rendit aussitôt en battant des cils.

Quand, en fin d'après-midi, Mme Cantarel revint chercher les tirages, le vieil homme se montra obséquieux :

— Vos travaux sont prêts...

Puis, se penchant vers elle, il ajouta sur le ton de la confiance :

— Votre fils a réalisé de très beaux clichés. En ville, on dit qu'il est question de raser ce château... Ne me dites pas que c'est vrai ? Vous savez, chuchota-t-il, j'ai signé la pétition...

Avec ses lunettes sur le front et ses cheveux grisonnants superbement crantés, le propriétaire de la boutique L'Œil d'ici avait quelque chose d'éminemment sympathique.

Bien trop impatiente, l'archéologue ne put s'empêcher de regarder les différents clichés contenus dans une grande enveloppe cartonnée. Ilbarritz déployait ses charmes sous des cieux qui variaient au gré des infinies prises de vue. Les cadrages ne manquaient pas d'originalité, la lumière de mars, par trop crue à la faveur de rares éclaircies, rendait quasiment irréaliste cette fantomatique demeure hérissée de hautes

cheminées sur lesquelles on pouvait lire encore le monogramme du baron de l'Espée : BAE.

Rien des meurtrissures du temps n'avait échappé à l'acuité visuelle de Théo. À n'en pas douter, ces photographies étayeraient les arguments que Séraphin n'avait pas manqué de mettre dans son rapport. Il s'agissait d'obtenir le classement d'Ilbarritz au titre de monument historique en dehors de la procédure traditionnelle.

Le matin même, Séraphin Cantarel avait joint le directeur de cabinet de Jack Lang pour lui faire part du caractère exceptionnel de cette démarche, qui risquait fort de susciter quelques réactions au sein de la classe politique locale. « Peut-être vaut-il mieux que l'Élysée en soit informé, car Ilbarritz n'est qu'à cinquante kilomètres de Latché ? » avait précisé Séraphin avec son air matois.

— Certainement... s'était contenté de soupirer le haut fonctionnaire de la rue de Valois.

Le malaise de Victorine Deschanel dans l'ascenseur avait eu pour conséquence de

différer la signature du sous-seing privé chez maître Deloye. La malheureuse avait dû être transportée en urgence à la clinique internationale du parc Monceau où elle était traitée, depuis dix ans déjà, pour insuffisance rénale. Peu à peu, elle se remettait de ses émotions et avait promis d'envoyer au notaire de Biarritz une procuration auprès de son clerc afin que « la vente puisse se faire dans les délais ». Elle serait sur pied, elle en était convaincue, pour la signature de l'acte authentique.

— Mon mari s'est-il rendu à votre étude ? demanda la galeriste d'une voix chevrotante au téléphone.

— Hélas non, chère madame ! C'est profondément regrettable, car tout retard dans la signature de ce sous-seing est de nature à remettre en cause la proposition de l'acheteur...

— L'avez-vous appelé, au moins ? insista la vieille dame.

— Ma secrétaire a multiplié les appels, mais, à chaque fois, elle n'a eu que son majordome qui, pète-sec, lui dit qu'il transmettra le message à monsieur... Je vous invite, chère madame, à joindre votre époux au plus tôt pour ne pas compromettre la vente...

— La crapule ! laissa échapper Victorine sur son lit d'hôpital avant de raccrocher furieuse.



Quand Paulo Garat se présenta à l'entrée du château d'Ilbarritz, un homme arguant de son statut de gardien du domaine indiqua au policier que «M. Deschanel était souffrant.» Le collaborateur d'Arostegui s'enquit aussitôt de sa santé et se fit insistant.

— Monsieur le Baron, riposta le vigile, n'est pas en mesure de recevoir qui que ce soit. Veuillez repasser dans quelques jours... quand il ira mieux...

Le ton se voulait sans appel. L'individu en treillis tenait lieu de Cerbère, ce qui n'était pas pour plaire à Garat, manifestement irascible ce matin-là :

— M. Deschanel est baron comme je suis roi de Navarre. Ceci dit, je vous invite à aller dire à votre patron, si toutefois il est

alité, de revêtir une robe de chambre, car j'ai quelques questions pressantes à lui poser.

En même temps que le policier se voulait péremptoire, il arbora sa carte tricolore sous les yeux clairs du gardien.

— Ne bougez pas ! Je vais prévenir monsieur... concéda l'homme posté derrière la grille.

Le policier dut attendre dix bonnes minutes avant que ne réapparaisse le fâcheux qui voulait l'éconduire.

L'allure martiale, rejetant sans cesse sa mèche blonde sur le sommet de son crâne, Joachim Hoffmann tenait à présent un trousseau dans ses mains. D'un geste précis, il glissa une clé dans la serrure du portail qui barrait l'entrée du château.

— Suivez-moi...

Jamais l'inspecteur n'avait vu d'aussi près la bâtisse qui surplombait Bidart et l'immensité de la côte. Le lieu lui parut terriblement austère et presque à l'abandon. Le crachin qui enveloppait Ilbarritz n'était peut-être pas pour rien dans cette impression. Garat releva le col de sa parka comme s'il s'apprêtait à entrer dans une glacière. Dans ce qui était un vestibule où régnait un certain désordre, un homme vêtu d'un pantalon de jogging miteux et

d'un gros pull à col roulé vint au-devant de l'enquêteur.

— On me dit que vous êtes de la police ? geignit le vieil homme.

Une nouvelle fois, Garat présenta sa carte sans même laisser à Deschanel le soin de se montrer courtois.

— Peut-être la présence d'un médecin vous serait plus utile, mais je dois vérifier quelques informations concernant le devenir de votre belle demeure.

— Belle demeure ! Comme vous y allez, commissaire ! Les châteaux de l'autre côté des Pyrénées sont moins coûteux à entretenir. Ilbarritz est une ruine !

— Je croyais que vous étiez prêt à vous en séparer, rétorqua le policier. Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendu chez maître Deloye hier ? Vous étiez attendu...

— Vous me sortez de mon lit. Hier, je ne tenais même pas debout.

— L'idée de quitter à jamais Ilbarritz vous effraie, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas faux ! bredouilla Deschanel. On ne raye pas d'un trait de plume trente ans de sa vie dans un lieu aussi, comment dire... habité !

— Je croyais que vous viviez seul ici ? rétorqua Garat.

— Je parlais bien sûr des esprits qui hantent ce lieu. Encore et toujours ! ajouta l'homme au souffle court.

— Ah, le génie du baron de l'Espée ! Vous qui devez côtoyer certains soirs son fantôme, était-il l'incarnation du bien ou du... mal ? demanda l'enquêteur en prenant un air emphatique.

— Mes années passées à Ilbarritz ne m'ont pas permis d'en savoir beaucoup plus sur ce mystérieux personnage.

— À propos de mystère, connaissez-vous ce garçon ?

Avec précaution, le policier sortit alors de la poche intérieure de sa parka la photo de Vincent Casanova.

Deschanel chaussa ses lunettes et fit mine de regarder de plus près ce portrait.

— Non. Cela ne me dit rien ! Je devrais le connaître ?

— Ce jeune homme s'est présenté à Ilbarritz il y a quelques semaines... Il n'en est jamais ressorti.

— Il doit s'agir d'une grossière erreur, marmonna le septuagénaire. Si j'avais côtoyé ce garçon, je m'en souviendrais...

— Il a pénétré par la même porte que celle que j'ai empruntée, monsieur Deschanel !

Nier est inutile... Qu'est venu faire ce jeune homme chez vous ?

— Mais vous vous méprenez, commissaire !

— Inspecteur !

— C'est la première fois de ma vie que j'ai affaire à la police. Soyez indulgent, inspecteur, avec un pauvre monsieur qui, peut-être, radote un peu...

— Votre mémoire vous fait donc défaut ?

— Attendez voir...

Deschanel s'empara à nouveau de la photographie, resta silencieux une poignée de secondes, avant de conclure :

— Non. Je suis sincèrement navré. Ce garçon n'a jamais été l'hôte d'Ilbarritz. Je peux vous le jurer sur la tête de ma femme !

— Précisément, parlons-en de votre épouse, riposta Garat. Je sais qu'elle est confrontée, elle aussi, à quelques problèmes de santé.

— Rien de bien grave, marmotta Deschanel. Quelques contrariétés...

— Ce n'est pourtant pas le propre des couples qui n'ont plus rien en commun... si ce n'est un château ! releva le policier avec un soupçon de malice à la commissure des lèvres.

— Ne restons pas là plantés dans ce corridor froid comme la mort, bredouilla le

maître d'Ilbarritz. Allons dans le salon si vous le voulez bien... Il y fait plus chaud...

L'inspecteur Garat s'exécuta et mit ses pas dans ceux de Deschanel, dont les chevilles menues émergeaient de ses grossières charentaises. Son pantalon de jogging couvert de taches de graisse devait lui servir de pyjama, et son pull en laine écrue d'Écosse avait subi par endroits les assauts ravageurs de quelques mites. Si l'on faisait abstraction du décor, on aurait pu prendre le châtelain pour un biffin.

— De quoi parlions-nous déjà ? grommela-t-il.

— De votre femme !

— Ah ma femme... Je ne vais pas vous mentir, inspecteur, nous n'avons plus aucun rapport, si ce n'est pour régler les affaires courantes...

— La vente d'Ilbarritz fait partie de ces choses courantes ?

— Disons qu'il faut se rendre à l'évidence. Un château comme celui-ci coûte une fortune ! Nous n'avons plus les moyens de l'entretenir, aussi avons-nous décidé de nous en séparer...

— Quand vous dites « nous », en réalité, c'est votre épouse. Votre participation dans la SCI Ilbarritz n'est, sans vouloir

être désobligeant, que symbolique. À peine 1 %, je crois...

— Je vois que je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez déjà, concéda Deschanel en baissant la tête.

— Détrompez-vous, cher monsieur ! Vous n'êtes pas sans savoir que votre château fait actuellement l'objet de nombreuses spéculations. Et la seule personne qui pourrait avoir un intérêt à maintenir un statu quo, c'est vous !

— Mais... Mais vous vous méprenez sur mes intentions inspecteur ! Avec l'argent de la vente, j'ai de quoi m'acheter un deux-pièces à Saint-Jean, ce sera largement suffisamment pour un vieux monsieur comme moi. À mon âge, vous savez, on se contente de peu...

— Certes ! souligna l'enquêteur. Cependant, tous les arguments sont bons pour différer l'échéance fatale. Une mauvaise grippe, un titre de propriété mal rédigé, le bornage des terres qui entourent Ilbarritz... Tous les prétextes sont bons. Et après avoir usé de tous les recours, on peut en être réduit à vouloir éliminer celle qui...

— Qu'insinuez-vous là ? protesta Deschanel en se rencognant dans son fauteuil.

— Votre épouse a été victime, il y a quelques jours, d'un homicide volontaire dans son appartement parisien. Les mobiles de cet acte paraissent, à ce jour, bien flous. On n'a subtilisé aucune des œuvres d'art dont dispose votre femme. Aucun tableau, pas même ce dessin de Picasso dont la vente à Drouot ou chez Christie's paierait, sans aucun doute, votre duplex avec vue sur la baie de Saint-Jean-de-Luz...

— Que me racontez-vous là? s'emporta le vieil homme. Si je suis votre raisonnement: vous m'accusez clairement d'avoir voulu tuer ma femme pour rester ici! C'est totalement insensé!

— Voyez-vous un autre motif? persévéra Garat qui arpentait la pièce glaciale faisant office de salon.

Le radiateur à bain d'huile, situé à proximité du vieillard, ne parvenait pas à réchauffer ce boudoir baroque peuplé de lourdes tentures, de masques africains et de meubles aussi disparates que bancals. Sous le manteau de la cheminée, un tas de cendres signait la mort d'un feu qui n'était pas du jour. Peut-être Deschanel était-il effectivement reclus dans sa chambre? Régulièrement, le septuagénaire était pris de quinte de toux dont il était difficile

d'appréhender si elles étaient feintes ou les séquelles d'une méchante bronchite.

Par ses expressions, mais aussi par ses gestes, Deschanel affichait une théâtralité qu'on aurait pu prendre pour de l'élégance ou les résidus d'une aristocratie de province. Seul son accoutrement de miséreux trahissait une négligence qui se fait jour parfois, quand la gueuse rôde auprès des moribonds. À moins que ce baron d'opérette soit un talentueux comédien ?

Garat épiait chacun des gestes de son suspect, lui offrant de longs silences pour jauger une fébrilité difficilement perceptible. Un masque s'était posé sur le visage du maître d'Ibarritz. Impassible et froid.

— Moi... tuer Victorine ? dit-il distinctement.

Puis l'homme se mit à ricaner en posant ses mains tavelées sur le radiateur électrique.

— Pas vous explicitement ! Vous en êtes bien incapable ! objecta le policier. Mais vous pouvez vous payer le luxe d'un tueur à gages...

Dès lors, un rire sardonique sortit de la gorge de Deschanel. Garat eut la sensation que cette hilarité tonitruante résonnait dans tout Ibarritz.

— Un jeune homme par exemple... Ambitieux et sans scrupule. C'est une denrée pas aussi rare qu'on le pense, à recruter parmi la pègre de Marseille ou de Sarcelles...

— Vous oubliez un détail ! riposta le vieillard. Faire appel à ce qui s'apparente à un petit malfrat suppose d'avoir de l'argent. Or, je suis ruiné. Vous entendez ? Ruiné ! tonna-t-il.

— Un acompte suffit. Le solde restant à régler après élimination de la marchandise. Il suffisait de vendre un des tableaux de feu Victorine, et l'exécutant pouvait être grassement payé ! suggéra l'enquêteur en regardant par la fenêtre le ballet des bulldozers qui dessinaient le futur golf neuf trous.

— Vous m'avez sorti du lit pour m'infliger pareilles sornettes ! s'emporta Deschanel qui s'extirpa de son fauteuil, puis hasarda quelques pas avant de se rasseoir.

— Il vous appartient, répliqua Garat, de me démontrer que ce que j'avance relève de la pure spéculation policière... Je vous écoute...

À cet instant, Joachim entra sans frapper dans le salon.

— Excusez-moi, monsieur, mais maître Deloye vient de rappeler. Il veut à tout prix vous parler. C'est urgent, paraît-il...

— Dites-lui que je le rappellerai en début d'après-midi... Merci, Joachim. Laissez-nous à présent, poursuivit-il. Je dois quelques explications à mon hôte... le commissaire comment, déjà ?

— Inspecteur Garat ! répondit sèchement l'adjoint d'Arostegui.

Le majordome en treillis s'éclipsa aussitôt, dessinant sur ses lèvres un sourire lourd de sous-entendus. Ces deux-là sont bien trop complices pour être francs du collier, se dit Garat en cherchant son paquet de cigarettes dans l'une des poches de sa parka.

— Vous permettez ? demanda le policier en déposant une Gitane sur ses lèvres.

— Avec mes bronches si fragiles, je supporte difficilement la fumée ! renâcla le septuagénaire en singeant une nouvelle quinte.

Le policier rengaina aussitôt son paquet après y avoir glissé la cigarette qu'il avait promptement extraite cinq secondes plus tôt.

— Je comprends votre répugnance à l'égard de la fumée et du tabac. Elle n'a d'égale, insista Garat, que mon horreur pour la dissimulation et le mensonge !

Deschanel se racla la gorge avant d'avaler un comprimé qui se trouvait sur un guéridon au côté d'une carafe d'eau. Il reposa

son verre et regarda son procureur dans les yeux, avec cette fixité dont font preuve les grands tragédiens.

— Monsieur, tout votre raisonnement, je n'ose pas dire votre accusation, repose sur un incroyable malentendu. Ma femme et moi sommes mariés sous le régime de la séparation des biens. En outre, Victorine a toujours refusé d'envisager une donation au dernier vivant. Elle préfère engraisser l'État ou léguer son patrimoine à Dieu sait quelle organisation caritative ! L'intention que vous me prêtez, sans aucune preuve, de vouloir éliminer mon épouse, n'a donc aucun sens. Il suffisait que vous poussiez plus avant vos investigations auprès de notre notaire, et vos élucubrations se seraient effondrées comme un château de cartes.

Après cette saillie, Paulo Garat restait silencieux. Deschanel le regardait à présent comme un aigle prêt à fondre sur sa proie, puis il ajouta :

— Je remercie Victorine de m'avoir permis, des années durant, de jouir impunément d'Ibarritz. Je savais bien qu'un jour, tout ceci finirait. Je dois m'y résoudre maintenant. Que vous puissiez imaginer un scénario aussi machiavélique est la pire des offenses qui me soit faite...

Des larmes perlaient à présent sur les joues de l'homme qui venait de jeter son masque.

Détournant le regard, le policier ne put s'empêcher de griller sa Gitane. Il claqua une allumette, incendia sa tige, sans que le maître d'Ibarritz n'y trouvât à redire.

— Bien joué, monsieur Deschanel. Je vous souhaite un prompt rétablissement. Je suis convaincu que nous nous reverrons très bientôt...

Le souffreteux pleurnicheur se saisit d'un plaid pour recouvrir ses jambes avant d'agiter une clochette :

— Joachim, s'il vous plaît, accompagnez ce monsieur jusqu'à la grille et téléphonez à maître Deloye pour qu'il m'envoie son clerc afin que je signe cette foutue procuration. Voyez, Garat, je signe mon arrêt de mort en même temps que la fin d'Ibarritz. Le fantôme du baron de l'Espée ne me le pardonnera jamais. Comme Attila, je pratique la politique de la terre brûlée. Un jour, il sera dit que vous m'avez poussé à commettre l'irréparable. Maintenant, foutez le camp ! hurla le grison.

L'homme en habit militaire s'approcha de Garat et lui signifia d'un hochement de tête que l'audience était terminée.

Quand la grille se referma sur le policier, l'enquêteur se réfugia sous la capuche de sa parka tant le crachin s'était transformé en saucée. Une dernière fois, l'enquêteur jeta un œil sur ce manoir dressé par la pluie et les vents.

Ce castel en pierre de Bidache, tout caparaçonné de rouille, lui sembla lugubre à mourir. Il avait hâte de retrouver Arostegui autour d'une bonne bière ou d'un verre d'Irouleguy. Au moment de balancer sa Gitane dans une flaque d'eau, son regard fut happé par une fine silhouette qui s'abritait sous la coiffe du belvédère. Elle disparut tout aussitôt. Garat crut alors à un mirage.

C'était décidément une sale journée.

Quelles que soient leurs amplitudes, les marées d'équinoxe étaient un phénomène naturel qui fascinait Séraphin depuis sa plus tendre enfance. Comment la Lune, la Terre et le Soleil pouvaient-ils secrètement pactiser, à espaces réguliers, pour faire gonfler démesurément les océans ? Les explications de son professeur de physique d'alors, aussi argumentées soient-elles, n'avaient jamais su le convaincre du principe inéluctable de la gravitation. Plusieurs fois, du côté du Mont-Saint-Michel ou de Saint-Malo, le conservateur et sa femme avaient, des heures durant, observé la furie des vagues ou, a contrario, cette faculté inouïe qu'avait soudain la mer à se rétracter au loin, comme une huître au contact d'une goutte de citron.

En cette mi-mars, cette perspective le réjouissait. Il avait consulté les coefficients des marées et guettait le jour, l'heure, la minute où l'Atlantique ferait le gros dos et investirait dans un fracas assourdissant la Grande Plage, viendrait lécher les marches du casino municipal et saperait les rochers sur lesquels l'arrogant Hôtel du Palais tenait lieu, depuis plus d'un siècle, de paquebot à quai.

À l'heure où les ténèbres rendent l'océan insondable, Hélène ne manquerait pas d'accompagner son époux pour, elle aussi, ne rien manquer de ces déferlantes géantes qui ébranlent tout ce que les architectes les plus fous ont cru devoir construire en lisière de littoral. Soudain, comme dans les opéras de Wagner, tout se met à trembler, les flots deviennent gigantesques, et des tonnes de sable envahissent d'un coup d'un seul la corniche. Rien ne peut s'opposer à la force de cette houle furibarde prête à happer l'imprudent pour l'engloutir au plus profond des océans.

Le couple Cantarel s'était réfugié à la pâtisserie Miremont pour observer par la large baie les premiers soubresauts de l'Atlantique entre deux saint-honorés crémeux à souhait.

De son côté, c'était pour une autre raison que Théo avait approché l'océan de plus près. Une heure plus tôt, il s'était longuement entretenu au téléphone avec Elsa. Il n'y avait plus aucun doute : leur rupture était consommée. Leur idylle avait duré six mois. Ce n'était pas si mal. Dès leur première rencontre, ils s'étaient reconnus. Ils avaient en commun les mêmes passions : le cinéma de Téchiné, les romans policiers scandinaves, les photographies d'Helmut Newton, les balades en vallée de Chevreuse, la cuisine indienne... Puis Elsa s'était installée chez lui ; elle préparait le concours de l'École nationale des chartes et se révélait une étudiante très douée. Théo aimait follement ses seins, ses grains de beauté, son sourire enfantin, jusqu'au soir où elle lui avait dit qu'elle avait renoncé à prendre la pilule... Théodore n'avait pas été très fier de sa réaction. Aussitôt, elle avait éclaté de rire. Un rire idiot. Théo n'avait pas apprécié la plaisanterie. Vraiment pas du tout. Dès lors, la confiance était rompue entre eux. Leur amour, jusqu'alors frappé d'absolu, s'était peu à peu effiloché. Ainsi, Elsa avait profité de la mission de Théo au pays basque pour prendre ses cliques et ses claques et mettre un terme définitif à leur histoire.

— C'est mieux ainsi ! lui avait-elle dit au téléphone avant de raccrocher.

Cette rupture subite l'affectait au-delà de ce qu'il avait pu imaginer. L'idée d'être père lui était insupportable. Le garçon de Corrèze n'avait jamais su dire à Elsa qu'il n'avait jamais connu le sien. Par facilité ou par faiblesse, il lui avait menti éhontément :

— Mon père est mort dans un accident de la route quand j'avais dix ans. Ce n'est pas grave, car je ne l'aimais pas !

Elsa l'avait regardé d'un air triste, et n'avait pas posé d'autres questions. Elle s'était contentée d'appliquer tendrement ses lèvres sur les paupières de Théo pour qu'il ne soit pas tenté de pleurer.

Pourquoi lui avait-il caché que sa mère s'était toujours refusée à lui livrer l'identité de ce père clandestin ? Qu'avait-il commis de si odieux pour que son patronyme soit à jamais tu¹⁷ ?

Sans rien dire, Théo avait déserté sa chambre de l'Hôtel Régina. La nuit s'était déjà installée sur Biarritz. Souveraine.

17. Lire *La Pomme d'or de Rocamadour*, Éditions 10/18, n°4898.

L'Océan chahutait en contrebas. Chaque vague qui heurtait sauvagement la roche tonnait comme si l'on avait mis le feu à une poudrière. Trélassac fut tenté d'aller vers le phare, mais il y renonça aussitôt quand il ressentit cette affreuse douleur qui mordait le bas de sa nuque. D'un pas ferme, il se dirigea alors vers les plages en empruntant l'escalier pentu qui menait à l'anse du Miramar. Le vent du large s'engouffrait dans ce goulot qui dégringole vers la mer, jetant des paquets d'embruns sur son visage comme pour les confondre avec ses larmes.

Jamais Elsa ne lui était apparue aussi chère à son cœur. Pour un peu, il aurait pris le premier avion ou le premier train pour Paris. Séraphin aurait compris. Cependant, il s'en sentait incapable. Il ne saurait pas trouver les mots pour dire la vérité... Seule Hélène, s'il avait le courage de lui parler, saurait apaiser son tourment.

Ce soir-là, Théo n'avait pas d'autres choix que de s'étourdir dans les débordements de l'Océan. Il longea l'allée Winston Churchill. À plusieurs reprises, de puissantes vagues le submergèrent, le fouettant tel un supplicié, le trempant jusqu'aux os. Théo grelottait. Paradoxalement, cette

eau salée cinglant tout son être adoucissait son désarroi. Parfois même, il s'agrippait au parapet pour, de face, absorber la déferlante. Il clouait ses paupières comme si cette confrontation avec la mer avait la force d'une étreinte, pareille à celles qu'il partageait avec Elsa du temps où...

Cheminant à la façon d'un funambule, l'amoureux éconduit croisa deux ou trois personnes, aussi folles que lui, qui défiaient imprudemment l'Océan en poussant des cris hystériques. L'une d'elles se déshabilla complètement, hasarda quelques pas sur la plage avant d'être aboutée par un immense rouleau frangé d'écume. Une clameur orgasmique s'en suivit. Soudain, Théo prit peur. Il ne fut rassuré que quand la naïade réapparut quelques secondes plus tard, la poitrine couverte de bleus.

Ivre d'iode, Trélissac poursuivit sa virée nocturne pour rejoindre la Grande Plage. Des tombereaux de sable s'étaient accumulés sous les arches qui étayaient la terrasse de l'Hôtel du Palais. L'accès devenait hasardeux, pour ne pas dire dangereux. Théo fut tenté de rebrousser chemin, mais son obstination était telle qu'il était prêt à braver, une nouvelle fois, la tempête.

Des barrières de sécurité, installées par la mairie, interdisaient strictement l'accès à cette partie de la corniche particulièrement exposée aux assauts de l'Océan. Trélistac n'en avait cure. Il avait l'impression d'avancer comme dans des sables mouvants, sans cesse chahuté par des vagues dont l'intensité semblait croître d'heure en heure. L'écho des vagues se jetant à corps perdu sur la digue renforçait cette impression de fin du monde. Soudain, une déferlante encore plus forte que les précédentes déstabilisa Théo au point de le renverser. Pour un peu, elle aurait pu l'emporter. Il cria si fort que l'imminence du danger eut raison de son désespoir. D'instinct, Théo s'agrippa à la paroi et tenta de se relever quand, derrière un pilier en béton armé, sanglé dans une capote militaire, se tenait immobile l'homme à la casquette. Trélistac fit mine de l'ignorer et tenta d'avancer parmi les graviers charriés par l'océan impétueux. L'individu ne bougeait pas, presque statufié, prisonnier de cette marée dantesque.

Arrivé à sa hauteur, l'assistant de Cantarel bondit de toutes ses forces sur le mystérieux espion. Surpris, l'individu tenta de se débattre, mais Théo n'était que

rage. Il lui asséna plusieurs coups de poing qui firent hoqueter le mouchard.

— Putain ! Qu'est-ce que tu as à me suivre, toi ? Hein, dis-moi ! Parle, sinon je te fous à la flotte !

Devant son mutisme, Théo le malmena de plus belle. Pour un policier, il n'avait guère de répondant. Ce ne pouvait donc pas être un sbire d'Arostegui, sinon il aurait argué de sa carte tricolore et certainement de quelques prises de karaté.

Molesté, humilié, l'inconnu en avait perdu sa casquette, mais aussi sa moustache blonde qui mordait sa lèvre supérieure. Des bacchantes postiches ! Nul doute, Trélassac était bien en présence d'un usurpateur. Il le tenait par le colback et menaçait de le frapper à nouveau de son poing droit. Sa fureur lui faisait oublier la douleur qui incendiait son occiput.

— C'est toi le salopard qui me poursuit partout ! C'est toi, enfoiré, qui a voulu m'estourbir au phare ! Tu vas parler ? Crevure ! hurla Théo.

Un filet de sang coulait à présent de la bouche de l'étranger à la capote. Surexcité, l'assistant de Cantarel le palpa pour tenter de détecter une arme parmi ses vêtements trempés. Il n'opposait plus aucune résis-

tance et respirait fortement en émettant, de temps à autre, de petits râles. Quand la main de Théo explora les poches du pantalon de son prisonnier, il perçut au bout de ses doigts un sexe dur. Plus ferme et plus chaud encore qu'un canon de Colt 45 après s'être délesté de ses balles !

— C'est que tu bandes, mon salaud ! Ça t'excite les grandes marées !

Une déferlante, plus traîtresse que les précédentes, propulsa soudain les deux hommes à l'eau, à l'endroit même où commence la plage des Rois, au pied de la grille de l'Hôtel du Palais. Après avoir bu la tasse, l'inconnu s'agrippa à Trélissac comme si leurs sorts devaient se confondre. Une nouvelle vague les plaqua plus loin sur le sable. Enlacés, épuisés, ils demeurèrent inertes. Désormais, sous le halo des réverbères, le visage blême du poltron se dessinait clairement. Il ressemblait trait pour trait au garde-chiourme de Deschanel. Seul une balafre ancienne à la hauteur du cou et un discret tatouage à la carotide le distinguaient de ce qui ne pouvait être que son jumeau.

* * *

Ce soir-là, Séraphin et Hélène jouirent du spectacle des grandes marées sans même croiser Théo et son otage. Ils étaient nombreux les Biarrots qui se pressaient du côté du rocher de la Vierge ou sur la Grande Plage pour voir l'Océan déchaîné. Des policiers municipaux tentaient de dissuader les promeneurs d'avancer plus loin. Déjà, sur la côte des Basques, un surfeur était porté disparu...

Abrutie par le fracas de la mer, Hélène souhaite regagner sa chambre d'hôtel. Cantarel l'accompagna sans regimber. La tempête lui avait rossé les tympans.

— C'est étrange, Théo ne s'est pas manifesté ! observa Séraphin.

— Laisse ce garçon vivre sa vie ! riposta sa femme.

— N'empêche que son agression ne relève pas du hasard !

— De toute façon, Arostegui lui a collé au cul un de ses acolytes. Il ne risque rien ! Sois rassuré, mon Raph !

Quand le conservateur pénétra dans le hall du *Régina*, un pli l'attendait sur le comptoir de l'hôtel. Le directeur de cabinet du ministre de la Culture le priait de joindre Jack Lang toute affaire cessante.

Séraphin attendit d'être dans sa chambre pour appeler son ministre de tutelle. Il fal-

lait que l'affaire soit d'importance pour être sollicité à pareille heure.

Le conservateur des Monuments français se posta devant la fenêtre où l'océan affichait des creux de plus de dix mètres, et composa la ligne directe du ministre.

— Merci, cher ami, de me rappeler ! répondit Lang avec cette intonation dans la voix qui suscitait tant d'empathie. Je viens de parcourir votre rapport sur ce château d'Ilbarritz. C'est une étrange affaire ! Nicole Pery m'avait déjà alerté sur le caractère urgent de ce classement. Sachez que j'ai reçu entre-temps quelques pressions pour me désintéresser de ce dossier. Derrière ce château et sa réhabilitation, l'enjeu financier est important...

— Savez-vous, Monsieur le Ministre, coupa net Séraphin, qu'il n'est pas question de réhabilitation à des fins touristiques, mais d'un projet de destruction du château ! La signature chez le notaire est imminente. Si nous ne donnons pas un coup d'arrêt immédiat à ce projet fou, nous manquerons à notre mission de sauvegarde...

— Certes Cantarel ! Mais Ilbarritz n'est tout de même pas Vaux-le-Vicomte ? Accordez-moi un délai de réflexion supplémentaire...

— C'est impossible, Monsieur le Ministre, sinon le Président en sera fâché...

— Le Président ? demanda Jack Lang.

— Oui, le chef de l'État est très attaché à cette construction pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de développer au téléphone...

— Quelles sont vos sources, Cantarel ? s'inquiéta le ministre.

— Anne, ma sœur Anne...

— Je vois, murmura Jack Lang sur un ton énigmatique.

Un silence punctua la conversation.

Puis Séraphin se racla la gorge comme il se plaisait à le faire quand il sollicitait une faveur :

— J'aurais juste besoin d'une note signée de votre main annonçant le classement imminent du château à l'inventaire des Monuments historiques, afin de la transmettre au notaire en charge de la vente du château d'Ilbarritz. Ce document devrait être de nature à... casser la vente !

— Vous êtes, Cantarel, l'homme le plus redoutable que je connaisse ! concéda le serviteur de l'État. Vous ne me laissez donc pas le choix ? soupira-t-il.

— Il en va de la sauvegarde de notre patrimoine, Monsieur le Ministre ! martela

le conservateur en défenseur incorruptible des belles pierres.

— Vous l'aurez demain à la première heure ! Vous avez ma parole ! signifia celui qui était la fidèle oreille du locataire de l'Élysée.

— Je savais que je pouvais compter sur votre diligence, Monsieur le Ministre, conclut Séraphin sous le regard hilare d'Hélène qui, au creux du lit, l'attendait dans son beau déshabillé en soie.

Avec sa chevelure blonde platine, Betty de Roberty ne pouvait dissimuler ses années passées à Hollywood où elle courait le cachet dans les couloirs de la Warner ou de la Metro-Goldwyn-Mayer sous le pseudonyme de Betty Swanson. Son amitié avec Natalie Wood lui avait valu quelques petits rôles, mais pas de quoi briller au firmament des superproductions américaines dont «son amie de toujours» pouvait alors se targuer. Depuis la mort de Natalia¹⁸,

18. Actrice américaine, de son vrai nom Kikolaïvna Zakharento, née en 1938 à San Francisco qui s'illustra notamment dans *La Fureur de vivre* et *West Side Story*. Elle est décédée dans des circonstances non élucidées en novembre 1981, près de l'île de Santa-Catalina.

l'Amérique était devenue un cauchemar et le monde du cinéma une « fosse à crocodiles » dans laquelle elle ne voulait plus se vautrer. Betty croyait en son talent. Un jour, à son tour, elle brûlerait les planches !

C'est sur le pont du paquebot France qu'elle avait croisé ce magnat de la presse parisienne aux allures de Clark Gable. Incapable de lui faire la cour, l'homme à la moustache fine s'était laissé séduire par cette femme au rire cristallin. Le champagne coula vite à flots dans la cabine du milliardaire, et le couple devint inséparable. Les fiançailles suivirent quelques mois plus tard, au George V et le mariage fut célébré en grande pompe au casino d'Enghien, privatisé pour la circonstance. Toutes les grandes plumes de *Paris Match*, de *L'Express*, de *Jours de France* étaient de la fête.

L'éternel célibataire avait enfin trouvé chaussure à son pied. Et pas n'importe qui : une starlette d'Hollywood ! Natalie Wood avait fait le déplacement pour la circonstance, flanquée de son mari Robert Wagner. La lune miel fut de courte durée. Le « papivore au cigare », comme l'appelaient ses proches collaborateurs, fut vic-

time d'une embolie pulmonaire le jour où il assistait à la victoire d'un de ses chevaux de course dans le cadre du Grand Prix de l'Arc de Triomphe. Propriétaire de haras en Normandie et d'une vingtaine de titres de la presse magazine, Jean Castayrac laissa ainsi une veuve éplorée, mais à l'abri de toutes préoccupations domestiques.

Betty Castayrac s'essaya bien au théâtre grâce à la bienveillance de son ami Jean-Claude Brialy mais, hélas, les critiques se révélèrent désastreuses. Elle s'essaya ensuite à la mise en scène avec guère plus de succès. Finalement, elle vendit un des fleurons de la presse pour turfistes afin de s'offrir un théâtre sur les Grands Boulevards. Très vite, elle enchaîna les bides au point de devoir revendre l'affaire avant de subir l'affront d'un dépôt de bilan. Betty n'était pas plus femme d'affaires qu'elle n'était comédienne. Cependant, elle avait un charme auquel il était difficile de résister. De son alliance avec Jean Castayrac, elle avait appris le français – qu'elle maîtrisait parfaitement – et mieux encore : les mœurs *so frenchies* qui avait fait d'elle une femme raffinée, cultivée, excessivement drôle, se complaisant dans le milieu de l'art et des artistes en tous genres.

En Jean de Roberty, elle avait trouvé une particule et un homme féru d'Histoire. Certes, il ne jouissait pas d'une fortune personnelle comparable à celle de feu son précédent époux, mais il la faisait rire, aimait les mondanités, les expositions, le whisky, et surtout: il n'était pas jaloux! Car Betty multipliait à l'envi les aventures avec tout ce qui étincelait: les acteurs bien sûr, les romanciers en vue, les designers à la mode. Son mari fermait les yeux, car la seule chose qui le préoccupait, c'était d'apparaître aux côtés de «Sa Betty» dans la presse people, à la faveur de cocktails parisiens auxquels ils étaient régulièrement conviés. Actionnaire de la plupart de ces différents magazines, Betty de Roberty ne pouvait qu'y figurer en excellente place, mais son «Cher Jean» ne connaissait rien au monde des affaires, encore moins à celui de la presse.

L'historien passait le plus clair de son temps à écrire des livres qui ne rencontraient pas leurs lecteurs, mais son érudition était telle qu'il brillait en société, parlant plusieurs langues et connaissant l'Histoire de France sur le bout des doigts. Avec Betty, il partageait cet amour inconsidéré pour la côte basque. L'ancienne épouse du magnat de la presse désertait sa maison

de Deauville ainsi que sa somptueuse villa de Villefranche-sur-Mer pour ne vivre que dans son castelet de Bidache ou, à défaut à Paris, dans son appartement de deux cent cinquante mètres carrés de l'avenue de Courcelles, où elle aimait convier ses amies, et plus encore ses amants.

Au bar de l'Hôtel du Palais, Séraphin Cantarel était sous le charme de l'épouse de son ami Jean. Ce jour-là, dans le salon de la Villa Eugénie, l'historien donnait une conférence sur Antoine d'Abbadie, cet explorateur-anthropologue du ^{xix}^e siècle qui se piquait d'astronomie et s'était révélé un grand connaisseur de la langue et de la culture basque. Betty s'était contentée d'accompagner son mari. À peine l'exposé avait-il débuté qu'elle s'était réfugiée sous les lustres du bar impérial pour y rencontrer Séraphin et Hélène Cantarel. Jusqu'alors, les deux femmes ne s'étaient rencontrées que dans des soirées mondaines où l'on n'échange généralement que bagatelles et futilités. L'occasion était bien trop belle pour Séraphin et son épouse d'approcher cette « diva » qui se prétendait la muse de tant d'artistes. Ne laissait-elle pas entendre qu'elle avait posé nue pour Paul Belmondo ?

Avec ses yeux mauves et ses poses lascives, Betty de Roberty restait cette femme fatale dont on ne savait si elle tirait son charme de ses origines russes ou américaines. Le temps n'avait pas de prise sur sa grâce naturelle, qu'elle cultivait à coups de *sorry* quand elle croyait avoir commis un écart de langage. Bien sûr, dans la conversation, elle ne put s'abstenir de faire allusion à Nathalie Wood et à James Dean, qu'elle disait avoir côtoyé de si près. Séraphin Cantarel lui prêtait quelques prédispositions à la mythomanie alors qu'Hélène restait fascinée par cette créature qui, à défaut d'avoir son étoile sur Hollywood Boulevard, avait su flirter avec des hommes qui l'avaient toujours mise en lumière et à l'abri du besoin.

— Je crois savoir, m'a dit Jean, que vous êtes très amie avec M. Deschanel? demanda Séraphin. Il paraît que vous ne manquez aucune des fêtes qu'il donne à Ilbarritz?

— Albert est tellement drôle ! Il a le don de réunir chez lui des êtres exceptionnels. Et puis, dans un décor pareil, c'est tellement *too much* ! Je n'ai pas encore compris comment, dans une même soirée, il peut inviter des gens aussi *underground*.

— *Underground*? avait souligné Hélène.

— Oui, des individus aussi... comment dites-vous en Français? Aussi *loufock*.

— Loufoques!

— Oui, c'est ça, loufoques. Chez lui, j'ai rencontré ce réalisateur espagnol complètement déjanté... Comment s'appelle-t-il déjà?

En experte du cinéma ibérique, Hélène suggéra:

— Almodovar?

— *Exactly*, Pedro Almodovar... Et puis aussi toutes ces filles et ces garçons de la *Movida*¹⁹. À Ilbarritz, vous savez, ça fume, ça boit, et puis ça *fuck* aussi beaucoup!

La spontanéité de Betty avait quelque chose d'infiniment enfantin. Son rire cristallin ponctuait chacune de ses phrases dès lors qu'elle désertait les chemins de la bienséance.

— Vous voulez dire que les soirées d'Ilbarritz ressemblent étrangement à des orgies? insinua Séraphin.

— En Amérique, on appelle ça des *sex party*... On vient pour faire la fête, boire des mojitos, fumer un joint... Et puis on se

19. Mouvement culturel porté par la jeunesse qui s'est répandu dans toute l'Espagne dans les années 1980, après la mort de Franco.

retrouve dans un lit avec deux hommes qui vous font l'amour...

— J'ignorais que Jean était un adepte de l'échangisme ! s'étonna le conservateur.

Mme Roberty perdit un peu de son exubérance et se mit à parler *mezza voce* :

— Jean n'est pas convié à ces soirées. Il est bien trop prude ! Il considère qu'il n'y a là que des vicieux : de riches banquiers basques, des anciens de la garde franquiste, tout ce que l'Espagne compte de corrompus et de...

— Et de ? s'obstina Cantarel.

— Et de débauchés ! confessa l'héritière de Castayrac.

— J'ai quand même du mal à imaginer comment Deschanel peut organiser des fêtes pareilles alors qu'il est fauché comme les blés, objecta Hélène.

Aussitôt, Betty lâcha un de ces rires qui auraient pu briser les pendeloques en cristal du palace biarrot.

— Que vous êtes drôle, Hélène ! Et tellement naïve ! Il n'y a que les Français pour croire qu'Ilbarritz est la propriété d'Albert ?

— Oui, nous savons que c'est sa femme qui, en réalité, est maître du château ! répondit presque en chœur le couple Cantarel.

Le rire de Betty décupla d'intensité. Dans le bar impérial, nombre de clients dévisagèrent cette femme hystérique qui riait à gorge déployée et n'avait pour toute excuse que son infini charme et son accent californien.

— Mme Deschanel? pouffa Betty. Je crois ne l'avoir jamais rencontrée de ma vie! Ce sont quelques amis artistes qui m'ont dit tout le bien qu'il pensait d'elle. Il paraît qu'elle a tenu autrefois une très belle galerie, rue de Passy. Mon défunt mari lui avait acheté un Van Dongen, un très beau nu féminin...

Soudain, à l'évocation de Jean Castayrac, le visage de Betty s'était renfrogné. Une certaine gravité se lisait dans ses yeux. Son regard épousait maintenant la ligne d'horizon avec ses franges d'écume qui dansaient sur le vert émeraude de l'Océan.

— Donc qui est le véritable instigateur de toutes ces grandes fêtes? Deschanel ou quelques joyeux mécènes aussi généreux que libertins? s'interrogea Cantarel.

L'ancienne actrice ne riait plus. Comme pour se donner soudain une contenance, elle alluma une cigarette avant de tremper ses lèvres dans son gin tonic.

— Certainement *El Papa* !

— *El Papa*? répéta Séraphin.

— Oui, tout le monde l'appelle comme ça. Parce qu'il a ce côté débonnaire, comme le pape Jean-Paul II. Il lui ressemble aussi avec sa large bouche et ses yeux rieurs... On lui donnerait le Bon Dieu sans... Comment dites-vous en français?

— ... Sans confession! ajouta Hélène.

— Il paraît qu'il est richissime. Tout un quartier de Bilbao lui appartient. Ne me demandez pas son vrai nom. Je l'ignore! Et pour tout vous dire: je m'en fous! Quand il débarque à Ilbarritz avec sa Bentley, il vient toujours avec sa cour...

— De belles et jeunes filles, je présume! insinua le conservateur en lissant ses lèvres du bout de sa langue.

— Non. Ce n'est pas son genre! Il est gay. Il vient plutôt avec des garçons. Tous plus beaux les uns que les autres!

— Les femmes n'ont pas droit de cité à Ilbarritz? demanda Cantarel.

— La preuve que oui! Puisque j'ai répondu plusieurs fois aux invitations d'*El Papa*!

— Vous recevez ainsi votre bristol par un laquais en livrée?

Betty ne sembla pas comprendre l'humour de son interlocuteur. Séraphin reformula différemment sa question.

— Non. Non. Pas du tout ! Les invitations étaient faites par téléphone. Parfois du jour au lendemain ! Il faut souvent se déguiser. *El Papa* aime bien les soirées costumées et les bals masqués...

— Puis, à minuit, tombent les masques !

— J'imagine que dans la salle de l'orgue, tous ces libertinages, cela doit avoir sacrément de la gueule ! soupira Séraphin en regardant son épouse éberluée.

— Les soirs de tempête, c'est *fairy* ! Féérique, c'est comme ça que vous dites en France ?

Cantarel acquiesça d'un air amusé.

— J'imagine qu'à l'occasion des dernières grandes marées, il a dû y avoir une de ces fêtes ?

— Pas à ma connaissance ! dit Betty. J'ai appris qu'Albert avait des soucis de santé...

— De toute façon, si j'ai bien compris, ce n'est pas Deschanel qui invite, mais ses amis espagnols, *El Papa* et sa clique...

Une nouvelle fois, l'épouse de Jean de Roberty fit résonner son rire argentin, reconnaissable entre mille.

— Albert, le vieil Albert, n'est qu'un... Comment vous dites en français ? Il y a un mot bien précis pour désigner un homme qui en cache un autre...

— Un prête-nom ! lâcha Hélène.

— C'est ça. Il ne fait que prêter son drôle de château, profite du spectacle et des réjouissances, et va se coucher, ivre dans son coin...

— ... Comme un coing ! reprit Séraphin. C'est une expression typiquement française. On dit « bourré comme un coing », car le fruit du cognassier est plutôt rond. Et être rond, c'est être...

Le conservateur usa de sa main droite pour simuler l'ivresse à la hauteur de son nez, provoquant une nouvelle fois l'hilarité chez l'Américaine.

— Mais qui est en charge de l'intendance ? demanda Hélène intriguée par les révélations de cette femme qui s'amusait d'autant de libertinage. Je ne sais pas moi, les cotillons ? Les alcools ? Les petits fours et autres narcotiques destinés à stimuler la libido de ces vieux croûtons en quête de chair fraîche... Qui paye ? Qui organise ?

— Les jumeaux, bien sûr ! s'esclaffa Betty.

— Les jumeaux ? s'étonna Cantarel.

— Joachim, le valet de Deschanel, et son frère Gunther ! Vous ne les connaissez pas ? Quand on voit l'un, on voit l'autre ! Sauf qu'un des deux ne maîtrise pas du tout le français !

— Quand il s'agit de sexe, murmura Séraphin, la parole est souvent bien inutile.

Les deux femmes eurent ce même sourire complice.

— Que vous inspire ce Gunther, chère Betty?

— Je ne parle pas allemand et je n'ai jamais eu envie d'entamer la moindre conversation avec cet homme, protesta la femme de Roberty. Rien que son regard me glace le dos!

— Qu'a-t-il de si effrayant? insista Cantarel.

— Je ne saurais vous l'expliquer, Séraphin. Derrière son sourire mielleux, je suis sûr que se cache un pervers! Il ne parle pas français, mais en revanche, il maîtrise parfaitement l'espagnol et sait répondre aux exigences d'*El Papa* et de sa *guild*...

— Sa *guild*?

— Oui, *El Papa* n'est pas le seul fêtard. Il y a, j'en suis sûre, toute une confrérie de libertins espagnols qui se servent d'Ilbarritz comme d'un...

— Bordel! ajouta Hélène.

— Je n'osais pas dire le mot! confessa Mme de Roberty. Même si, parmi tous ces noceurs, il y a des gens pleins de talents! Des peintres, des musiciens, *and so on*...

— Je n'en doute pas ! soupira Cantarel en regardant sa montre.

Sa conversation avec Betty était édifiante. L'homme de l'art n'était pas surpris que cette femme, toute en grâce et en élégance, soit l'amie des artistes. Elle pouvait se fondre dans toutes les conversations avec une décontraction et une liberté de ton époustouflantes.

Séraphin n'avait qu'une crainte : que son ami Jean ait terminé sa conférence et vienne, malgré lui, mettre un terme aux révélations que son épouse faisait sous le sceau de la confidence.

Avec humour et cocasserie, Betty esquissa le portrait de nombre d'extravertis qui égayaient les nuits enchanteresses d'Ilbarritz. Il y avait Magdalena, une vieille marquise de Santander, véritable ogresse qui pouvait mettre jusqu'à cinq hommes dans son lit, mais aussi Obispo, un curé défroqué qui portait un anneau d'évêque à l'annulaire et n'aspirait qu'à bénir des corps pubères, sans compter tous ces hommes de Bilbao, Irun ou Pampelune, en complet veston, prêts à se faire une ligne de cocaïne dans les anciennes cuisines d'Ilbarritz ou une injection d'héroïne au plus près des étoiles, sous la coiffe du belvédère battu

par les vents marins... Et Tiqui ! Ah Tiqui, cet ancien général franquiste, visqueux comme un crapaud qui pose ses mains sur tout ce qui est seins !

— À vous entendre, Betty, on pourrait supposer que ces fêtes galantes sont constituées majoritairement d'une faune venue d'Espagne.

— Et de toute l'Espagne ! J'ai connu un Madrilène, beau comme un dieu, qui voulait faire de moi sa reine. Il avait une villa à Ibiza et des hectares d'orangeraias en Andalousie ! *My God*, qu'est-ce qu'il était sexy ! se tordait la blonde en faisant des yeux de biche. Mais il y a aussi des Français de France ! ajouta-t-elle en pouffant.

— Style capitaines d'industrie libidineux ! insinua Séraphin.

— *What* libidineux ? s'esclaffa Betty.

Cantarel se livra à un petit cours de sémantique auprès de cette extravagante dont le naturel était un ravissement.

— *Yes*, beaucoup d'hommes « comme il faut ». C'est comme ça que vous dites, non ?

Séraphin confirma d'un sourire. Et l'égérie des nuits d'Ilbarritz de poursuivre son récit avec autant de légèreté :

— Il y a aussi des étoilés...

— Des étoilés ? s'étonna Hélène.

— *Sorry*, je n'y connais rien dans les grades des *military*?

— Vous voulez dire des colonels, des généraux?

— *Exactly*! Ils sont souvent accompagnés de jeunes recrues. Ils aiment bien les femmes matures, surtout *las putas* de San Sebastian, des filles faciles recrutées dans des *puticlubs*!

— Y a-t-il, parmi tout ce petit monde, des voyous?

— Certainement! dit Betty, mais ce n'est pas écrit sur leur front. Parmi les plus jeunes, il y a beaucoup de dealers... Il faut bien que la drogue vienne de quelque part, *isn't it*?

Hélène et Séraphin écoutaient cette narration comme une distraction faite d'ironies et de cocasseries. C'était moins la liste des dépravations que les acteurs incongrus de ce cirque nocturne qui les glaçaient en secret. À la pruderie et à l'hygiénisme du baron de l'Espée succédaient, un siècle plus tard, des nuits de débauche où Wagner ne régnait plus, hélas, en maître, mais le stupre et la luxure.

Sous l'escalier en chêne de Hongrie, dans les chambres, les alcôves, peut-être même dans les caves ombreuses du château

d'Ilbarritz, on forniquait jusqu'à perdre haleine. Tout n'était que bacchanales et dope en tous genres, champagne et foutre.

Betty se gardait bien de donner des détails, c'était l'imagination des Cantarel qui courrait sous les lambris d'Ilbarritz comme pour chasser les derniers fantômes qu'entretenait avec duplicité Philibert Deschanel avec la complicité de deux mystérieux geôliers.

Quand Jean de Roberty apparut enfin, il affichait une mine réjouie. Sa conférence avait été un succès, son auditoire captif, et il avait vendu une vingtaine d'ouvrages sur les tribulations d'Antoine d'Abbadie en Éthiopie.

— Je ne vous ai pas vu dans l'assistance ! déplora l'historien.

— Nous y étions pourtant ! Mais au dernier rang ! mentit effrontément Séraphin. Comme les mauvais élèves ! Quand vous avez commencé à dissserter sur les vertus du fil à plomb, Betty a préféré nous offrir un verre au bar impérial. On ne refuse jamais à une femme aussi belle que la vôtre, mon cher Jean ?

Ni dupe ni complice, Jean de Roberty réajusta son gilet qui dissimulait assez mal sa bedaine et déclara dans sa barbe :

— De quoi parliez-vous donc de si important ?

Avec cet aplomb dont elle savait user quand elle dirigeait ses chantiers de fouilles, l'archéologue lança tout à trac :

— De cette idée, de moins en moins saugrenue, de faire d'Ilbarritz votre nouvelle résidence, mon cher Jean !

— On me dit que le château est à vendre..., renchérit Betty. Mme Deschanel veut s'en séparer... Je nous trouve un peu à l'étroit à Bidache. Qu'en penses-tu, mon chéri ?

— Ce que femme veut, Dieu le veut ! riposta Jean dans un éclat de rire un peu puéril.

Se tournant alors vers le barman qui s'affairait à préparer quatre cocktails, l'historien héla :

— Garçon ! Une bouteille de champagne, s'il vous plaît ! Et mon préféré, comme il se doit : Amour de Deutz !

Hélène ne fut pas la dernière à trinquer sous l'œil amoureux de son Raph. Quant à Betty, elle prenait sa revanche sur la comédienne Biana Duhamel, la maîtresse du baron de l'Espée, qui n'avait jamais su s'imposer dans la prison dorée que lui avait érigée son amant. Elle saurait

redonner à Ilbarritz son lustre d'antan.
La vente des haras de Normandie et de
la maison de Deauville y pourvoiraient
largement !



D'abord exalté, Trélissac livra son prisonnier au commissariat de police qui jouxtait l'hôtel de ville de Biarritz comme on jette un sac de patates à l'arrière d'une fourgonnette. Sans ménagement. Arostegui n'étant pas dans son bureau, c'est son bras droit, Paulo Garat, qui faisait office, ce soir-là, de « patron ».

L'otage était trempé comme une soupe, pantelant, claquant des dents et bien incapable de se débattre. En dépit de sa nuque raide, Théo avait retrouvé sa force de garçon de la campagne : une sacrée poigne et une capacité à étriller son captif pour peu qu'il essayât de s'enfuir.

— Depuis mon agression, ce zigoto me file jour et nuit ! expliqua l'assistant de Cantarel. J'ai longtemps cru que c'était un

de vos gars chargés d'assurer ma protection. Je sais, je suis un peu parano ! Mais avec ses airs de ne pas y toucher, à force de me renifler, j'ai voulu en avoir le cœur net !

Théo parlait à présent d'une voix calme et déterminée :

— Je ne peux pas faire un pas sans avoir ce gugusse dans mes pattes ! poursuivit-il. Toujours fringué pareil : casquette écosaise, capote de militaire et lunettes noires. Sauf que, ce soir, il s'était dispensé de lunettes, et surtout, il avait perdu sa casquette dans le petit corps à corps qu'on a eu tous les deux sur la corniche... N'est-ce pas, monsieur Gunther ?

L'Allemand se taisait comme si ses lèvres étaient cousues ; il se contentait de renâcler comme un marcassin tant il devait avoir les poumons gorgés d'eau de mer.

— Selon vous, monsieur Trélassac, pensez-vous que cet homme pourrait être celui qui a tenté de vous assommer, l'autre soir ? demanda Garat en laissant l'allumette se consumer sous sa Gitane, comme s'il différerait l'instant où il jouirait de sa dose de nicotine.

— Lui ? ricana Théo en déshabillant du regard le reclus tout pâlot. Il est bien trop flasque (le jeune homme avait insisté sur

ce terme pour ne rien dissimuler du dégoût que lui inspirait Gunther) pour commettre ces basses besognes ! Je n'ai pas réussi à lui décrocher un seul mot en français. Or, mais je l'avais dit dans ma déposition, avant de tomber dans les pommes, l'un de mes agresseurs a gueulé « Tirons-nous, les keufs ! »

— Je sais... confirma Garat.

— Puis se tournant vers la poule mouillée, il demanda :

— Vos papiers, s'il vous plaît ?

L'homme écarta vainement ses mains comme pour montrer qu'il ne disposait d'aucun document attestant de son état civil.

— Ce n'est pas grave ! ricana l'adjoint d'Arostegui. Je vais le garder bien au chaud ! Il finira bien par parler... Le patron a fait allemand en première langue ! Il prend son service aux aurores... Du *Butterkuchen*²⁰ au petit-déjeuner, je suis qu'il appréciera !

Théo esquissa son premier sourire de la soirée. Sa minerve était un supplice et ses vêtements exhalaient une odeur de varech. Il n'aspirait qu'à une chose : une douche bien chaude et des draps secs.

— Repassez demain matin, monsieur Trélassac ! L'inspecteur prendra votre

20. Gâteau allemand fait à base de beurre.

déposition jusque dans ses moindres détails...

— À propos de détails, cet énergumène qui ne me lâchait pas les baskets arborait, jusqu'à tout à l'heure, une très belle moustache que l'Océan lui a malencontreusement arrachée ! C'est ballot ! Peut-être pensait-il que ce postiche faisait de lui un homme plus viril, ironisa Théo.

Comme soudain marabouté, l'Allemand se mit à hoqueter et à gesticuler. Puis il éructa avant de dégueuler sur les chaussures vernies de Garat tout ce que son estomac contenait de bile, de salissures et... d'eau de mer.

— Ah, l'enfoiré ! vociféra le policier avant d'ordonner à un de ses collègues de le mettre immédiatement au gnouf.

Théodore Trélissac regagna à pied le Régina. Il avait besoin d'air marin et de solitude pour se remettre de ses émotions. Elsa n'occupait déjà plus ses pensées. Au loin, grondait toujours l'Océan. En lui remettant la clef de sa chambre, le veilleur de nuit afficha une drôle de mine. Théo se garda de lui conter sa mésaventure et demanda que son petit-déjeuner lui soit servi dans sa chambre. « Pas avant neuf heures », précisa-t-il.

— Bien, monsieur !

Le garçon derrière son comptoir n'était guère plus âgé que lui et lui donnait donc du « monsieur » comme à un nabab. Théo s'en amusa d'un sourire.

En empruntant l'ascenseur qui le conduisait à son étage, dans le miroir, il découvrit une silhouette dégingandée qui l'horrifia : celle d'un jeune homme dépenaillé, le cou prisonnier d'une minerve maculée de goémons, griffé au visage, mais aussi aux poignets ; ses vêtements n'étaient plus que des loques déchirées, des cernes noirs rehaussaient ses arcades sourcilières. On aurait dit un boxeur K.O. à l'issue d'un round fatal. Craignant de croiser un client de l'hôtel, Trélissac se réfugia vite dans sa chambre, ôta prestement ses vêtements avant de se glisser sous le pommeau de la douche. À l'eau glacée succéda un jet brûlant qui mit le feu à tous les pores de sa peau. Au cœur des vapeurs qui sentaient l'huile d'argan, Théo crut entrapercevoir le corps lascif d'Elsa.

Son sexe tendu était là pour lui rappeler qu'il la désirait encore. Plus que jamais.

* * *

L'office notarial de maître Deloye n'avait rien des officines balzaciennes poussiéreuses qui sentent la cire d'abeille et les maroquins lustrés. Non, le notaire biarrot avait installé son immense bureau au dernier étage d'un immeuble des années 60 dont la baie embrassait l'esplanade du Vieux Port. Bureau en noyer, lampe Pipistrello, fauteuils en cuir beige, moquette gris souris, estampes japonaises de Jean-Paul Alaux²¹ aux murs, le cabinet de maître Deloye respirait l'aisance et la modernité. Avec sa crinière argentée, ses lunettes en écailles et ses gestes amples, l'homme inspirait la confiance. Il avait le verbe haut, des manières affables, et ce don particulier qui consistait à dire qu'avec une parfaite connaissance de la loi, tout était possible en matière de ventes, d'achats ou de testaments.

Maître François Deloye était donc un beau parleur qui avait vu défiler dans son cabinet tout ce que la côte basque compte de fortunes. De vieilles comtesses décaties, mais jouissant des plus beaux hôtels particuliers qu'avait engendrés l'Empire quand

21. Architecte-peintre bordelais (1876-1955), auteur de belles estampes sur le bassin d'Arcachon inspirées du japonisme.

Napoléon III n'avait d'yeux que pour Eugénie de Montijo; des descendants de Russes blancs qui, au lendemain de la révolution de 1917, avaient préféré les somptueuses villas tournées vers l'Atlantique à leurs sombres datchas; des négociants bordelais qui avaient renoncé à leur lugubre chalet dans la ville d'hiver d'Arcachon pour les appartements cossus de l'ancien Carlton, histoire de narguer la clientèle nantie s'ébaudissant dans la piscine de l'Hôtel du Palais. Combien d'actes avait-il paraphés dans ce bureau, en donnant du « chère madame » ou du « cher monsieur » à des clients qui achetaient une « vue imprenable » identique à celle dont jouissait son bureau?

Emmitouflée dans son manteau en fourrure, Victorine Deschanel ne souhaitait pas s'en débarrasser. Elle se sentait nauséuse et n'avait surtout pas apprécié les turbulences qui avaient marqué son vol entre Orly et l'aéroport de Biarritz-Parme.

— Tout ce voyage, ces tracasseries, pour apprendre que l'offre de votre client était caduque. Vous me la copierez, cher maître ! s'indigna la propriétaire d'Ibarriz qui n'en finissait pas de croiser et décroiser ses jambes.

— M. Lapurdi offrait toutes les garanties possibles... Il avait l'accord de plusieurs banques. Je peux vous montrer les documents attestant que...

— Cela m'importe peu désormais... grommela l'ancienne galeriste.

— J'ai même la procuration de votre mari pour cette vente, ajouta le notaire, ce qui n'a pas été une mince affaire, comme vous le savez...

— Ainsi, j'ai fait tout ce déplacement pour rien... À mon âge, je m'en serais bien passé !

— Vous m'en voyez navré, chère madame ! La circulaire que m'a faxé ce matin le ministère de la Culture a fait capoté la vente. En se portant acquéreur d'Ilbarritz, M. Lapurdi entendait faire ce qu'il voulait. Il achetait avant tout un emplacement unique. Le classement du château remet désormais tout en cause. Quand je l'ai eu au téléphone ce matin, il était atterré...

— Et moi donc !

— Dans ma longue carrière de notaire, jamais je n'ai eu pareille injonction de l'État, car dorénavant, les moindres travaux que vous allez engager seront soumis à l'approbation des Bâtiments de France...

— Ce n'est pas demain la veille que je vais investir, ne serait-ce qu'un franc, dans ce foutu château ! Non, derrière tout ça, il y a une cabale...

Le notaire soupira et fit pivoter son fauteuil comme pour embrasser du regard l'horizon et cet Atlantique qui s'était enfin assagi.

— On m'a rapporté en ville que le conservateur en chef des Monuments français avait été dépêché sur place avec un de ses collaborateurs pour étudier l'hypothèse, à moyen terme, d'un classement à l'inventaire des Monuments historiques.

— Vous parlez d'un moyen terme ! s'insurgea Victorine Deschanel. La décision a été prise sur-le-champ ! Cette histoire d'attentat n'a fait que précipiter les choses !

— Toujours est-il qu'il va falloir, chère madame, trouver un nouvel acquéreur qui sera tenu de conserver Ilbarritz en l'état... Cela change passablement la donne...

— Quel est le fou qui va se mettre sur le dos une charge pareille ? s'emporta la vieille dame dont les tempes bleuisaient au fur et à mesure qu'elle enrageait. Et, à supposer qu'il en est un, ajouta-t-elle, il ne l'achètera pas aux mêmes conditions que ce Lapurdie !

— Cela me paraît évident ! confirma le notaire en glissant ses mains dans sa crinière argentée.

Il portait au doigt une chevalière armoriée qui lui conférait un air d'empereur romain.

— C'est certainement un sale coup de mon mari ! Pour gagner du temps, il est capable d'avoir fait du gringue à ce prétendu conservateur ! C'est pour cela qu'il a accepté de signer la procuration, car il savait que l'affaire ne se ferait pas !

— Voyons ! Albert Deschanel ne peut pas être aussi machiavélique...

— Philibert ! Mon mari ne s'est jamais appelé Albert ! Dans sa mythomanie, il s'est pris pour le digne héritier du baron de l'Espée, mais, je vous le dis, ce n'est qu'un gredin qui a toujours abusé de ma faiblesse...

— Les regrets sont inutiles, chère madame ! Nous sommes mis devant le fait accompli. Et, pour être très honnête avec vous, trouver un nouvel acheteur ne sera pas chose aisée...

— Je suis prête à baisser le prix s'il le faut !

— Certes, certes, répliqua le notaire, mais je ne peux m'empêcher de penser

à mon ancien confrère, maître Blaise. C'est lui qui fut mandaté par Albert de l'Espée pour acquérir toutes les parcelles nécessaires à l'édification d'Ilbarritz. Il fit preuve de zèle et permit au baron d'arriver à ses fins. En revanche, quand le très richissime constructeur voulut revendre, en 1899, sa petite folie, après une déception amoureuse dit-on, il confia à maître Blaise un mandat de vente. Hélas, il ne trouva pas d'acquéreur ! Quand on sait que le château lui avait coûté au moins cinq millions de francs-or²² et qu'il fut mis à la vente au dixième de son prix ! Vous en conviendrez, chère madame, l'acquéreur d'Ilbarritz ne se trouve certainement pas sous le sabot d'un cheval arpentant le pays basque...

Résolument insensible à ce trait d'humour, Victorine sentit une douleur lui barer tout à coup la poitrine.

— Puis-je avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

— Mais très certainement !

Deloye se chargea lui-même d'aller quêrir une bouteille d'eau minérale. Il était

22. Cela équivaldrait de nos jours à près de seize millions d'euros.

habitué à ces petits malaises qui jalonnent la vie de tout notaire dès lors qu'une disposition testamentaire n'est pas favorable à l'un ou l'autre de ses clients. Ainsi est la nature humaine : « On défaille plus souvent dans mon cabinet qu'on ne m'embrasse ! » se plaisait-il à dire dans les dîners en ville.

Peu à peu, Victorine Deschanel reprit ses esprits :

— Puis-je, Maître, prendre un peu l'air sur votre belle terrasse ?

— Je vous en prie : un grand bol d'air, il n'y a pas mieux pour envisager l'avenir avec sérénité !

Le notaire accompagna sa cliente en la tenant par le bras. Un suicide aurait fait une mauvaise publicité à son cabinet. Maître Deloye était un homme soucieux de son image.

Soudain, le téléphone résonna dans son bureau. Il invita aussitôt Mme Deschanel à regagner son fauteuil en prenant soin de bien refermer la large baie qui donnait accès à la terrasse. En contrebas, imperturbable, la Vierge blanche veillait sur son rocher en repoussant au large les grosses lames qui, hier encore, déferlaient sur la côte.

— Maître Deloye, j'écoute? s'empressa de répondre le notaire en sautant sur son fauteuil pivotant. D'une simple rotation, comme par discrétion, il fit mine de regarder l'Océan afin de se détacher des préoccupations de sa cliente.

— Jean de Roberty! Quel plaisir de vous avoir au bout du fil! Quel ouvrage êtes-vous en train de nous écrire? Je suis franchement désolé de n'avoir pu assister à votre conférence l'autre jour à l'Hôtel du Palais, on m'a rapporté que c'était passionnant! Mettez-moi de côté, je vous en prie, un exemplaire de votre livre sur Abbadie, avec une petite dédicace, bien sûr... Que puis-je pour vous, cher ami?

Le notaire se fit soudain silencieux, écoutant religieusement le préambule de l'historien quant à la possibilité d'acquérir Ilbarritz...

— Mais très certainement... Pas du tout, cher ami! Mme Deschanel n'aurait jamais accepté de vendre son château à un vulgaire promoteur qui l'aurait, à n'en pas douter, dénaturé. Non, il faut un couple comme vous et Betty, des gens amoureux des vieilles pierres. D'autant, d'autant, cher ami, que le château est en passe d'être classé Monument historique. Cela vous

permettra très certainement d'obtenir des subventions pour procéder à quelques restaurations...

Victorine s'était soudain ressaisie. D'une œillade, le notaire lui avait fait comprendre que c'était bien de son château dont il était question.

— Le prix? Je ne saurais vous répondre dans l'instant... Comme vous le savez, cher Jean, le château est la propriété de Mme Deschanel. Elle détient 99 % des parts d'une SCI, et son mari a donné également son accord pour cette vente. Je vais de ce pas consulter Mme Deschanel qui vit à Paris, et je reviens très vite vers vous pour vous faire connaître ses intentions...

Le soleil s'apprêtait à présent à fondre dans l'Océan. La galeriste reprenait des couleurs au fur et à mesure que la conversation téléphonique se prolongeait.

— Une fourchette de prix? Non, je ne m'aventurerai pas sur ce terrain-là, cher ami... Je peux seulement vous dire que je crois savoir que Mme Deschanel est dans les meilleures dispositions possible pour contractualiser une vente dans des délais relativement courts...

Toujours aussi obséquieux, maître Deloye se confondit en de nouvelles ama-

bilités à l'égard de ce client aussi fortuit qu'opportun :

— Toutes mes amitiés à Betty. Cher Jean, si vous saviez combien je vous envie... Vous avez la plus belle femme de la côte basque !

Quand le notaire raccrocha, il afficha la mine de ces conquistadors qui voient sur la ligne horizon la terre ferme.

— Je crois, chère madame, que je vous ai trouvé un acquéreur pour Ilbarritz dans des conditions assez comparables à celles pour lesquelles je vous avais convoquée aujourd'hui !

— Mais maître, c'est la providence qui vous envoie. Puis-je vous embrasser ?

Ouvrant grand ses bras, le notaire étreignit ce bout de femme dont la fourrure avait des relents de Shalimar et de whiskies éventés. Savait-il seulement, qu'en des temps anciens, elle avait serré d'aussi près Picasso, Chagall et consorts ?



La mauvaise nouvelle sortit Séraphin de sa torpeur. Le taxi roulait à vive allure sur les voies sur berges, quand la voix de FIP perdit de sa suavité légendaire pour annoncer la mort de l'acteur Charles Vanel.

Cantarel demanda au chauffeur de bien vouloir monter le son de la FM. Et la « fipette » d'évoquer quelques-uns des films où le comédien s'était brillamment illustré. « Personne n'oubliera son rôle de tête brûlée dans *Le Salaire de la peur* aux côtés d'Yves Montand ou dans *Les Diaboliques*, du même Clouzot, où il incarnait un commissaire de police à la retraite. Hitchcock usa de son talent dans *La Main au collet*, lui offrant ainsi une renommée internationale avec comme partenaire la ravissante Grace Kelly... »

Le conservateur vit alors défiler dans sa tête des images en noir et blanc où Vanel révélait son incroyable jeu d'acteur. Il était bien de la trempe des Gabin et autres Juvet. Puis ces réminiscences se colorisèrent : *Sept morts sur ordonnance*, *Cadavres exquis* et surtout *Les Trois Frères* de Francesco Rosi, où il endossait les oripeaux d'un veuf reclus dans sa ferme des Pouilles, secoué par le retour inespéré de ses trois enfants...

Pour sûr, Hélène serait chagrinée par cette disparition. Vanel ressemblait tant à son grand-père maternel. Décidément, le cinéma subissait une mauvaise passe : après Blier, Vanel. Et on disait Sergio Leone avec déjà un pied dans la tombe !

La radio enchaîna avec *Tombé du ciel* du très aérien Jacques Higelin ; le chauffeur de taxi embraya en gouaillant sur les dernières heures du tueur en série : Thierry Paulin²³.

— Il paraît qu'il va crever du sida ! Il n'y aura pas grand monde pour le plaindre ce

23. Célèbre serial-killer, baptisé « Le monstre de Montmartre » qui, en 1987, a avoué le meurtre d'une vingtaine de vieilles dames commis par étouffement ou étranglement.

petit salopard ! Ce tordu a quand même plus de vingt mémés sur la conscience ! éructa l'homme en baissant un peu sa vitre.

Paris avait, ce jour-là, des airs de printemps. La tour Eiffel aurait pu sauter la Seine à pieds joints, comme le chantait Trénet. Le ciel était bleu. Outrancièrement bleu. Séraphin regarda sa Baume & Mercier. Il serait à l'heure au rendez-vous que lui avait fixé l'inspecteur Arostegui Chez Francis, au pont de l'Alma. Le policier basque avait rendez-vous le matin même, lui avait-il dit, avec son collègue Ventoux du quai des Orfèvres.

Séraphin avait parfaitement en tête tous les termes de leur dernière conversation téléphonique :

— Depuis que vous avez levé le camp, monsieur Cantarel, l'eau de l'Adour a coulé sous le pont de Bayonne ! Votre château d'Ilbarritz, c'est peut-être un Monument historique, mais c'était surtout le repaire de tout un ramassis de dépravés ! Le marquis de Sade à côté, c'est de la roupie de sansonnet ! s'était exclamé l'enquêteur.

— Je vous connais, Arostegui ! Vous aimez attiser ma curiosité ! Racontez-moi !

Je vous en prie... s'empressa de demander celui qui avait sauvé Ilbarritz d'une démolition annoncée.

— Ce serait bien trop long, d'autant que vous auriez pu y laisser votre peau ! Vous ou votre assistant ! Remarquez, c'est lui qui, sans le savoir, nous a mis sur la piste...

— Dites-moi, inspecteur, je n'ai rien lu dans la presse qui fasse état de ce prétendu scandale ! L'affaire est encore sous embargo ? demanda Séraphin.

— Vous m'étonnez ! Vu le nombre de personnalités impliquées des deux côtés de la frontière, c'est une véritable bombe à retardement, cette histoire d'Ilbarritz !

— Plus puissante que celles que posent les terroristes de l'ETA ? surenchérit Cantarel avec cette ironie mordante dont il ne pouvait se départir.

— En tout cas, plus dévastatrice sur le plan de la morale ! objecta le policier d'une voix mystérieuse.

— Vous n'avez pas votre pareil, inspecteur, pour cultiver le suspense...

— Vous saviez des choses que vous m'aviez cachées, Cantarel ! Avec votre assistant, vous pourriez vous reconvertir ! Vous êtes de sacrés, comment dire...

— Je ne suis pas sûr que le qualificatif que vous allez utiliser soit le bon ! dauba le conservateur.

— Je serai à Paris la semaine prochaine pour rencontrer mon collègue l'inspecteur Ventoux. Une connaissance de votre femme, je crois ?

Séraphin se contenta de rester silencieux.

— Rassurez-vous, votre Hélène est hors de cause... Mais je tiens, à condition que vous sachiez garder le secret, que vous soyez informé des arcanes que dissimulait le château d'Ilbarritz jusqu'au prochain changement de propriétaire. Je crois savoir que ce n'est plus qu'une question de jours...

— C'est aussi ce que l'on m'a dit...

— Vous êtes aussi bien informé que je peux l'être, Séraphin ! Vous m'autorisez à vous appeler par votre prénom tant vous m'êtes familier, Monsieur le Conservateur ?

— Très certainement Bixente !

— Quand nous voyons-nous alors ?

— Permettez-moi de vous inviter à déjeuner Chez Francis. C'est une brasserie comme il n'y en a plus sur la côte basque ! Hélène peut-elle se joindre à nous ?

— Mais avec joie ! répondit spontanément le policier.

— Puis-je convier également, Théo ?

— Le pauvre, fit mine de s'apitoyer l'inspecteur, avec le mauvais coup qu'il a reçu, je me dois de lui révéler à présent l'identité de ses agresseurs.

— Dois-je en déduire que l'affaire est totalement bouclée ? supputa l'expert en Histoire de l'Art.

— Il reste encore quelques zones d'ombre... Et je compte bien sur vous, Séraphin, pour les élucider ! Vous savez comme moi que c'est dans les détails que le diable se niche. Or, j'ai acquis la conviction que Satan danse encore à Ilbarritz les soirs de pleine lune... À samedi, cher Séraphin !

L'inspecteur de police avait raccroché aussi sec, comme pour ne pas succomber aux questions pernicieuses que n'aurait pas manqué de poser le suppôt du ministère de la Culture.

L'idée de déjeuner avec Arostegui enchantait Séraphin. Théo se chargerait de récupérer son épouse, rue des Arts. Comme à son habitude, il serait en retard. Avec sa vespa, il ne manquerait pas de se faufiler entre les voitures, au grand dam d'Hélène qui s'agripperait à son blouson en daim pour juguler sa peur.

Quand le taxi déposa Cantarel au pont de l'Alma, les trois convives avaient déjà pris place à une table baignée par l'insolent soleil d'avril.

— Ah, Séraphin ! Comme toutes les stars, vous aimez vous faire attendre ! Je vois que Jack Lang et Mitterrand déteignent sur vous... plaisanta Bixente Arostegui. Le policier portait aux lèvres un jus d'abricot alors qu'Hélène et Théo sirotaient une coupe de champagne.

— Tu sais que Charles Vanel est mort ! lâcha Séraphin en direction de sa femme.

— Au chapitre des mauvaises nouvelles, tu peux ajouter la mort Bernard-Marie Koltes²⁴ ! répliqua Hélène.

À l'énoncé du nom du dramaturge, l'enquêteur parut indifférent. Théo se contenta d'un « Ah bon, lui aussi ? »

— J'ai choisi cette brasserie, car c'est la seule à Paris qui a vue sur mer ! blagua Séraphin.

24. Auteur dramatique (1948-1989). On lui doit de nombreuses pièces ; *La Nuit juste avant la forêt*, *Combat de nègres et de chiens*, *Dans la solitude des champs de coton*, qui seront adaptées par Patrice Chéreau.

— Merci pour cette délicate attention ! riposta Arostegui. D'ici, je vois bien le phare...

— Vous plaisantez, Bixente, mais il y a bel et bien un phare à Paris !

— Non ?

— Si, si... C'est le phare du Trocadéro, confirma Théo, sur la colline de Chaillot ! Il a été bâti au-dessus du dépôt central des Phares & Balises. C'est à partir de ce phare que l'on testait jusqu'alors les lentilles équipant tous les phares de France, à commencer par celui de Biarritz²⁵ !

— C'est bien, avec vous, on apprend toujours quelque chose ! À tous les trois, vous faites de sacrées encyclopédies !

— C'est pas faux ! observa Séraphin. Je croyais tout savoir sur Ilbarritz, et je suis sûr qu'aujourd'hui, avec vous, cher inspecteur, je vais apprendre mille et un détails que je ne soupçonnais même pas !

Bixente Arostegui afficha alors son sourire de carnassier :

— Avec vous, Séraphin, pas de préliminaires, vous passez directement au plat de résistance ! Vous savez comment, dans

25. Le phare du Trocadéro sera finalement détruit en 1994.

la police, on appelle le moment où, lors de l'interrogatoire d'un suspect, on lui extorque les aveux ? Tout simplement : passer à table ! Et d'emblée, sous le sceau du secret, vous voulez que je vous livre sans attendre le fruit de deux mois d'enquête ?

— Voyons, Bixente, nous faisons peu ou prou le même métier ! tempéra Cantarel en prenant un air patelin. Nous – Hélène, Théo et moi –, on essaie de faire parler le passé. Pour votre part, vous dénouez le présent dans ce qu'il a parfois de plus sordide...

— Dans le cas d'Ilbarritz, le mot sordide est faible !

— En réalité, c'est la vente du château qui aura permis de lever le lièvre ? entama le conservateur en même temps qu'il consultait la carte des menus.

— Ce n'est pas à vous, chère Hélène, que je vais apprendre que c'est quand une mairie veut faire un parking qu'on fait souvent les plus belles découvertes archéologiques ! Le maire de Biarritz et quelques autres élus, dont je tairai sciemment les noms, ne se doutaient pas qu'en faisant le jeu du promoteur Lapurdie, ils allaient soulever un gros caillou sous lequel il y avait une armée de scorpions, dont certains à la piqure mortelle...

— Tant que ça ? s'étonna l'archéologue.

— Vous jugerez par vous-même en fonction de votre moralité ! ajouta Arostegui.

— Si c'est pour nous dire qu'Ilbarritz abritait parfois quelques soirées ollé-ollé qui se terminaient en orgies, il nous en faut un peu plus pour nous émouvoir ! prévint Théo en jetant un œil concupiscent sur le plateau de fruits de mer servi à la table d'à côté.

— Pour vous mettre à l'aise, inspecteur, sachez que j'ai fait ma thèse sur le *Satyricon* de Pétrone, objecta Hélène. Quand on a travaillé sur ce type de littérature, rien ne peut véritablement vous choquer ! Ne comptez pas sur moi pour jouer les prudes !

Comme devenu mutique, Séraphin se contenta de sourire en même temps qu'il détaillait la carte de Chez Francis. Son choix était fait : un tartare au couteau et un moelleux au chocolat. Son épouse, quant à elle, lorgnait également sur les huîtres et autres coquillages qui reposaient sur un lit de glace à la table voisine. Un clin d'œil en direction de Théo signa sa préférence en faveur de ce plateau gorgé d'iode. Ne dissimulant pas son appétit, Bixente Arostegui se rallia sans hésiter à cette option, laissant

au conservateur parisien le soin de choisir le vin.

Plus amateur de vins rouges que de blancs, Séraphin se prononça pour un entre-deux-mers : une cuvée du Château de Fontenille, car son vigneron avait son domaine au pied de l'abbaye de la Sauve Majeure, ruines pour lesquelles il avait toujours eu une tendresse particulière.

À peine la bouteille fut-elle débouchée qu'un toast fut immédiatement porté en direction de Théo :

— On vous doit bien cela, jeune homme ! souligna Arostegui. D'accord, passez-moi l'expression, c'est vous qui avez trinqué le premier, mais c'est surtout vous qui, en déposant le chleu mouillé au commissariat, avait ouvert la brèche ! Quand je pense que vous étiez convaincu que ce Gunther était un de nos hommes ! ajouta le policier en humant son verre aux arômes d'agrumes.

— Vous avez réussi à le faire parler ? s'inquiéta Trélissac. J'ai cru un moment que j'avais affaire à un sourd-muet...

— Drôle d'énergumène ! Fermé comme une huître ! répliqua le policier basque tout en gobant une fine de claire de Marennes Oléron. Ce n'est que vers les coups de midi qu'il a commencé à lâcher quelques

bribes... En vérité, il est bègue et nourrit un complexe qui ne date pas d'hier. Il connaît trois ou quatre mots de français, c'est tout ! Il ne communique qu'avec son jumeau, ce Joachim, « l'homme à tout faire de Deschanel », comme vous dites si bien, Séraphin...

— Il vous a dit pourquoi, il passait le plus clair de son temps à me coller aux basques ?

— Vous étiez certainement sa prochaine victime ! Mais cela, il s'est bien gardé de l'avouer...

— Vous voulez dire que c'est lui qui m'avait raté la première fois ? s'indigna Théo.

— Pas du tout ! Vos agresseurs du phare n'ont presque rien à voir avec ce Gunther. Du moins, pas directement...

— J'avoue que, pour l'instant, je suis dans le brouillard le plus total ! lâcha Cantarel en attendant son tartare qui peinait à pointer son maigre.

— Je vous avais prévenu, Séraphin ! Nous sommes en présence d'une affaire hors norme.

— En quoi mon assistant était-il la cible privilégiée de ce Gunther ? Le fait que nous cherchions à protéger Ilbarritz des appétits de promoteurs véreux était, si je

vous suis bien, de nature à l'exécuter ? On n'est tout de même pas en Sicile ! J'ignorais qu'il y avait une mafia basque comme il en existe...

— Vous faites fausse route, cher ami ! Votre Théo était le prochain sur une liste d'un genre un peu particulier...

— Vous m'intéressez, inspecteur ! Car j'aimerais bien savoir à quelle sauce je devais être mangé ? ricana amèrement Théo en même temps qu'il vidait ses bulots.

— Disons que votre jeunesse, pour ne pas dire autre chose, s'inscrivait parfaitement dans le type de profil que chassait ce Gunther...

— Vous pourriez être plus clair ? protesta Hélène. Je ne comprends rien à votre histoire.

— Disons que ce ressortissant allemand est un prédateur sexuel, chargé de repérer et d'attirer à Ilbarritz de jeunes garçons à qui il faisait subir des sévices d'un raffinement que je vous détaillerai un peu plus tard...

— Vous êtes en train de nous dire que ce Gunther est un détraqué, une sorte de sadique qui avait jeté son dévolu sur notre Théo comme il l'avait fait sur Casanova, je présume...

— Exact ! répondit sèchement le policier.

À présent, Trélissac affichait un visage semblable à la nacre des huîtres qu'il engloutissait jusqu'alors avec une voracité qui faisait plaisir à voir. Comme statufié, les yeux hagards, il écoutait le récit d'Arostegui sans trop y croire.

— À quoi ai-je échappé exactement ? bredouilla-t-il.

— À être réduit à un objet sexuel que l'on humilie, que l'on insulte, que l'on torture, jusqu'à ce que...

— Non ? fit Hélène, incapable à présent de venir à bout de sa langoustine.

— Ce barjo agissait-il seul, ou était-il, passez-moi l'expression, le maître de cérémonie de ces séances d'un genre, j'en conviens, un peu particulier ? s'interrogea Cantarel au moment où le serveur présentait son tartare, accompagné d'une belle assiettée de frites.

— Je reconnais bien là votre perspicacité, Monsieur le Conservateur ! En effet, ce Gunther Gärtner, c'est son nom, était l'instrument, pour ne pas dire le jouet, d'une petite société secrète qui abrite en son sein une vingtaine de notables espagnols, mais aussi quelques personnalités

du Sud-Ouest dont les noms, cher ami, vous sont familiers.

— Putain, mais c'est une histoire de fous, votre truc ! s'exclama Théo.

— Vous savez à quoi cela me fait penser ? suggéra l'archéologue dont l'appétit s'était soudain estompé.

— C'est vrai qu'en matière de mœurs sadomasochistes, je manque un peu de références, marmonna Séraphin.

— Au dernier film tourné par Pasolini... *Salo ou les 120 journées de Sodome* !

— Désolé, ma chérie ! Mais à sa sortie, je m'en souviens, je n'avais pas cru bon de m'imposer pareil supplice ! répliqua, tout fiel, son mari.

— Pas vu non plus ! répliquèrent en chœur Bixente et Théo.

— Ilbarritz, le château où le vice était roi ! Tu parles d'un titre de roman ! s'esclaffa Hélène comme pour détendre l'ambiance qui était devenue soudain pesante.

— Comment avez-vous procédé pour tirer les fils de cet écheveau à peine croyable ? demanda Séraphin qui avait entrepris son tartare et grignotait chacune de ses frites du bout des doigts.

— Disons qu'avec Garat, on s'est partagé le boulot ! On a d'abord mis Deschanel au

frais. Vu son grand âge, la garde à vue l'a impressionné, d'autant qu'on l'a fait mariner un bout de temps...

— J'imagine qu'avec votre collègue, vous vous êtes partagé les Fritz : vous, Gunther ; et Paulo, le fameux Joachim ? suggéra Théo impatient.

— C'est exactement cela ! confirma Arostegui. Chacun dans un bureau différent, sans que le premier ne soupçonne la présence de son jumeau à quelques mètres de lui...

— Ce Joachim avait tous les traits d'un homme très serviable... avança Cantarel.

— Il l'était au-delà de ce que l'on peut imaginer ! Officiellement, il était au service de Deschanel : il faisait toutes les basses comme les nobles besognes. C'était son chauffeur, son homme de maison, son jardinier. Il avait même procuration sur le compte de Philibert qui, vous le savez, se faisait appeler Albert, par analogie, naturellement, avec le baron de l'Espée...

— C'est tout de même étrange, non ? releva Hélène.

— Les derniers temps, l'état de santé de Deschanel s'est passablement détérioré. Donc, il fallait bien un homme de

confiance à même de déposer quelques chèques auprès de la banque Inchauspé...

— Quels chèques? Puisque le faux baron est fauché comme les blés... ergota Trélissac.

— Vous comme moi étions intimement persuadés que Deschanel vivait aux crochets de sa femme qui, ce n'est un secret pour personne, est richissime, moins par ses actifs bancaires que par sa collection de tableaux...

— Je confirme! souligna d'un sourire Mme Cantarel.

— Or, Victorine ne lui file pas un kopeck. Il a la jouissance d'Ilbarritz, un point c'est tout!

— Mais qui donc entretient cet énorme château et assure les frais d'intendance? insista Hélène.

— J'aime votre esprit pratique, chère madame! Pour faire face aux dépenses d'Ilbarritz, au fil des années, Deschanel a ouvert son château à toute une série de gens bien placés de l'autre côté de la frontière, si vous voyez ce que je veux dire... Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'on trouve parmi les «invités d'Ilbarritz» des anciens de la garde rapprochée du Caudillo, deux anciens hauts

fonctionnaires du Troisième Reich qu'on pourrait prendre aujourd'hui pour des cacochymes, mais qui n'ont rien perdu, croyez-moi, de leur perversité... Il y a dans cet aéropage douteux, poursuivait Arosteguy, quelques ecclésiastiques, dont le père prieur d'une abbaye en Galice, un magistrat madrilène, une aristocrate catalane aussi désargentée que délurée. Ce n'est pas tout : un banquier de Santander et un autre Suisse adepte du latex, le directeur d'une école privée de Bilbao, un imprimeur de revues pornographiques, mais le concernant, on serait tenté de dire qu'en venant à Ilbarritz, il était un peu en mission... persifla Bixente qui se régalaît des fines de claire venues de Charente.

— Rien que du beau linge ! releva Théo.

— Oui, des gens bien sous tous rapports... à même de payer très cher les prestations aussi raffinées que tarifées proposées par les frères Gärtner !

— On peut imaginer qu'il y avait également quelques notabilités à l'accent bien français dans ces soirées ? insinua le conservateur.

— Je crois vous avoir déjà dit, Séraphin, qu'il ne faudra pas compter sur moi pour vous révéler quelques noms dont je vous

sais très friand ! prévint le policier qui s'était à présent attaqué à un oursin.

— Soit ! Si j'ai bien compris, Deschanel tirait ses revenus des orgies qu'abritait son château ? On pourrait même penser qu'il en était l'instigateur ? résuma Théo qui vida, cul sec, son verre d'Entre-deux-Mers.

— Disons que cela s'est fait avec le temps... Ce Philibert est un oisif, pour ne pas dire un raté, qui, longtemps, a vécu sur les relations, et surtout la fortune de son épouse, jusqu'au jour où elle l'a répudié en lui achetant ce château comme un lot de consolation !

— Beau jouet ! Peut-être un peu trop venté à mon goût, mais c'est quand même plus confortable qu'une cabane de pêcheur ! charria Hélène.

— En tout cas, Deschanel semble y avoir trouvé son bonheur, ou plus vraisemblablement son compte ! Pour être très franc avec vous, une chose me chiffonne encore : je ne suis pas, à ce stade de l'enquête, totalement convaincu du degré de névrose de ce type. Je ne le pense pas suffisamment intelligent pour avoir instrumentalisé ce business du vice. Non, je crois plutôt qu'il jouissait d'un lieu exceptionnel autour duquel s'est agrégée une bande de pervers

qui, selon le principe de la cooptation, ont su faire d'Ilbarritz le théâtre enchanté de leurs débauches...

Séraphin Cantarel écoutait l'inspecteur basque, sans pour autant porter à la bouche son tartare pourtant si bien préparé. Puis il se crut autorisé à prendre la parole :

— Tout devient clair : cette secte, je ne trouve pas d'autre terme, n'avait pas intérêt à voir son « terrain de jeu » vendu. C'est la raison pour laquelle elle n'a pas ménagé ses réseaux les plus maffieux pour tenter de faire casser la vente.

— Si je vous suis, patron, argua Trélissac, il y a, d'un côté, un promoteur un peu mégaloman en cheville avec quelques élus bakchichés et, de l'autre, une bande de dépravés qui veulent à tout prix assouvir leurs fantasmes dans ce foutu château.

— C'est assez bien résumé, mon garçon ! souligna Cantarel. Cher Théo, vous avez été victime, comme on dit en langage militaire, de dégâts collatéraux !

Et Bixente Arosteguy de poursuivre :

— Imaginez que votre venue au château n'a pas été très bien perçue par *Los Viciosos* d'outre Bidassoa ! En proclamant le classement d'Ilbarritz à l'inventaire des monuments historiques, Lapurdie voyait

s'évanouir son projet d'immense palace sur la colline de Handia. Donc, il a engagé quelques petites frappes destinées à vous intimider, celles-là mêmes qui ont voulu vous inviter à jouer au baseball sous les tamaris du cap Saint-Martin...

À cette évocation, Théo se caressa la nuque comme si, une nouvelle fois, se réveillait la douleur qui l'avait brutalement saisi lors de cette sombre et funeste soirée.

— Ce qui veut dire que la tentative de meurtre de Victorine est le fait d'un ou plusieurs individus commandités par ceux que vous appelez Los Viciosos? en conclut Hélène Cantarel.

— Peut-être même, Hélène, avez-vous croisé le meurtrier dans la cage d'escalier le jour où vous avez tenté une visite inopinée chez Mme Deschanel? hasarda le Basque.

Pour la première fois depuis le début du déjeuner, le visage de l'archéologue s'empourpra :

— J'étais en mission commandée! se justifia-t-elle. Raph voulait absolument connaître les intentions de Victorine quant à la vente d'Ilbarritz.

— Votre attitude, chère Hélène, n'était pas empreinte de la plus grande des ortho-

doxies, mais elle a permis à mon collègue Ventoux d'évacuer très rapidement la piste du suicide de cette pauvre Mlle Maillant...

Hélène baissa la tête et, du bout de sa fourchette, tenta d'extraire un peu de chair blanche de ses gambas roses.

— Et l'attentat contre le siège de Lapurdi ? demanda Théo. Ce n'est, en aucun cas, une signature de l'ETA ?

— Très juste, Théo ! C'était uniquement pour intimider Lapurdi. Parmi les prostitués grassement payées par les instances pensantes de cette loge de libertins, quelques-uns sont des malfrats prêts à tout ! Ce n'est pas la pose d'un bâton de plastic qui les effraie ! Nos collègues espagnols ont du reste identifié les deux gars qui ont fait péter le siège de Lapurdi !

— Je vois que l'enquête n'a pas traîné ! nota le conservateur qui commanda derechef une bouteille de blanc. « Bien frais, s'il vous plaît », ajouta-t-il en direction du sommelier. À vous entendre, la police espagnole a coopéré sans difficulté...

— Tant que l'on était sur le registre de la lutte contre le terrorisme, il n'y pas eu de souci. En revanche, quand l'enquête a glissé sur les affaires de mœurs et le terrain criminel, il en a été autrement !

— Lequel des jumeaux a fini par cracher le morceau ? s'interrogea Théo.

— Ni l'un ni l'autre ! Le plus retors, c'est quand même Gunther. C'est lui qui, depuis Munich, organisait les soirées, donnait le programme détaillé, mais aussi les tarifs... Il a fini par avouer qu'il avait tout lu des œuvres du marquis de Sade, dans une traduction « non édulcorée » a-t-il précisé. En raffinement SM, c'est un expert, croyez-moi ! J'ajoute que certaines victimes étaient consentantes et d'autres pas...

— Ce qui veut dire qu'il y avait à Ilbarritz des prisonniers ? s'enquit Hélène horrifiée.

— Parfaitement ! Un ou deux. Rarement plus...

— Des femmes, des hommes ?

— Les deux ! Le plus souvent de jeunes gens, majoritairement de sexe masculin ! précisa Arostegui.

— Parmi eux, bien sûr, Vincent Casanova ? supputa l'assistant de Cantarel.

— Exactement ! Au demeurant, je vous remercie, Théo, d'avoir convaincu le chauffeur de taxi de venir témoigner. C'est à partir de ce moment-là que le procureur a commencé à prendre les choses très au sérieux !

— Voyez, je n'avais donc pas rêvé le jour où nous avons rendu visite à Deschanel ! Quand on a visité la salle de l'orgue, juste au moment où le pseudo baron a fermé la grosse porte en bois, j'ai entendu comme quelqu'un qui hurlait. Une sorte de longue plainte comme dans les films d'épouvante... N'est-ce pas, patron ?

Depuis le début du déjeuner, Séraphin était avare en commentaires. Il se contentait d'opiner de la tête ou de pousser Arostegui dans ses derniers retranchements.

— Il y avait, ce jour-là, beaucoup de vent. L'océan était déchaîné. On aurait dit qu'Ibarritz allait s'arracher à la colline. J'ai bien entendu ce cri bizarre, mais j'ai pris ça pour une hallucination... se justifia Cantarel.

— Même que vous m'avez dit que le château, pendant la Seconde Guerre mondiale, avait été réquisitionné par les Allemands et que, dans les caves, la Gestapo torturait les résistants faits prisonniers... ajouta Trélissac sur un ton qui frisait l'insolence. Putain, c'est comme si j'avais flairé l'embrouille...

— Vous auriez ainsi peut-être sauvé la vie de ce jeune kiné ? insinua l'archéologue pour laquelle l'arrivée d'une seconde bou-

teille de Château de Fontenille était une parenthèse au milieu de ce récit si glauque.

— Allez, buvons à la santé d'Ilbarritz, clama Séraphin. Le château est sauvé ! Dans quelques heures, il aura un nouveau propriétaire qui aura à cœur de chasser toutes les turpitudes qui animaient ces nuits de pleine lune...

— Comment savez-vous, Séraphin, que ces réjouissances avaient lieu quand la lune est ronde ? s'étonna le policier.

— Cher Bixente, vous êtes assurément un fin limier, mais un piètre amateur de littérature policière ! C'est bien connu, tous les crimes, toutes les ignominies possibles, sont commis quand le Soleil, la Terre et la Lune sont parfaitement alignés !

Arostegui ne crut pas bon de relever la perfidie de son interlocuteur :

— Gunther Gärtner consignait dans un petit carnet toutes les soirées organisées sous son égide. C'est ainsi qu'on a pu recenser la liste précise des participants à ces soirées démoniaques...

— Du pain bénit ! sursauta Cantarel.

— Sauf que bien souvent, les invités s'abritaient derrière des pseudonymes. Mais on a fini par mettre un nom sur la majorité d'entre eux. Vous voulez

connaître leur nom d'emprunt ? C'est souvent pas piqué des hannetons !

Un sourire d'Hélène tint lieu d'acquiescement.

— Pour ceux qui manqueraient d'imagination ou n'auraient qu'une connaissance imparfaite de la langue de Cervantès, je peux faire une traduction littérale. *El General Sable Clari*, *El bebedor de licor*, *El Látigo*, *Monje cachondo* ; *El Sanguinario*, *La marquesa desnuda*, *La puta de Loyola*, je vous en passe et des meilleurs...

— C'est très imagé en effet... ricana Théo.

— Quel florilège ! Pardonnez-moi, je n'ai pas fait espagnol en seconde langue, s'excusa Hélène. *El látigo*, c'est quoi ?

— Un fouet ou une cravache ! Comme tu veux, ma chérie ! J'ai encore quelques scrupules à t'offrir l'un ou l'autre pour ton anniversaire...

— Il n'y a pas de mal à se faire du bien ! riposta-t-elle. Et comme dit la publicité de Synthol : ça fait du bien là où ça fait mal !

Bixente et Théo furent tentés d'applaudir, mais se contentèrent de trinquer une nouvelle fois. Décidément ce Château de Fontenille, avec ses arômes d'agrumes et de pêche, offrait un parfait équilibre en

bouche et une finale légèrement poivrée qui ne dénotait pas au regard du chapelet de sarcasmes que distillait l'inspecteur Arostegui.

— J'imagine que les séances SM se déroulaient dans les caves d'Ilbarritz ? induisit Trélassac tout en mâchant son Entre-deux-Mers à la façon des grands dégustateurs.

— Tout avait été soigneusement aménagé : banquettes confortables, sofas, et tout l'attirail que vous pouvez imaginer : baillons, crochets, harnais, colliers, menottes, cagoules et *latigos* de tous formats ! ironisa à peine le Basque.

— Taisez-vous, j'en ai des frissons dans le dos ! lâcha Hélène en se cramponnant à son mari.

— Vous disiez, inspecteur, que c'est finalement Deschanel qui s'est montré le plus loquace ?

— Oui, car Gunther s'abritait derrière la méconnaissance du français. Il bégayait comme ce n'était pas possible. J'ignore s'il avait la trouille ou si c'était sa seule parade pour se disculper, poursuivit Bixente. Son frère Joachim avait pour toute défense : « J'étais aux ordres de nos clients espagnols ! »

— Tu parles de clients ! éructa Théo.

— Pourtant, il n'avait pas tort ! corrigea le policier. Tous ces dépravés payaient cher, très cher, pour venir à Ilbarritz. Officiellement, ce n'était que des soirées libertines arrosées au champagne. En réalité, c'était à la fois un spectacle, avec une mise en scène où les invités étaient parfois bourreaux, parfois esclaves. Et pour faire bonne mesure, ces clients étaient prêts à payer des prostitués qui se prêtaient à leurs jeux à des tarifs que vous ne pouvez pas imaginer...

— À recevoir des coups, autant que ça paie ! plaisanta Théo. Moi, je peux vous dire que quand j'ai reçu mon coup derrière la tête, ça m'a fait sacrément mal, et je ne me suis pas fait payer...

— Mais, grâce à vous, Théo, s'enthousiasma l'enquêteur, nous avons pu démanteler ce réseau de...

— Il n'y a, hélas, pas de mot pour qualifier ce genre d'individus ! D'ailleurs, qui sait comment on appelait les sadiques avant la naissance du marquis de Sade ? lança Séraphin avec un sourire au coin des lèvres.

— Toutes les civilisations engendrent leur lot de pervers et de fornicateurs. Dans la police, on est bien placé pour le savoir !

La seule règle qui vaille est le consentement mutuel. Après, chacun fait ce qu'il veut de son corps ! Mais au-delà du réseau de prostitution qu'entretenaient *Los Viciosos*, se cache beaucoup plus grave : une ou plusieurs affaires criminelles.

— Vincent Casanova serait donc une victime de ces détraqués ? anticipe Trélissac.

— Il s'agirait d'un accident ! C'est ce que prétend Deschanel ! Car cet homme, peut-être parce qu'il est au crépuscule de sa vie, a fini par avouer ce qu'il savait ou croyait savoir... Car c'est en perquisitionnant au domicile à Munich de ce Gunther qu'on a pu mettre la main sur le répertoire téléphonique des « invités d'Ilbarritz ». Croyez-moi, il y avait le haut du pavé lors de ces soirées. Certaines, du reste, n'étaient que des réceptions aux chandelles destinées à recruter de nouvelles victimes, de « la chair fraîche », comme dit Deschanel. Pas de cul. Juste histoire de picoler, de se faire un joint et de danser jusqu'au bout de la nuit...

— Casanova en faisait partie ?

— C'est Joachim qui l'avait recruté, via un site d'annonces coquines sur Minitel...

— Je vois, marmonna Cantarel. Et le jeu du supplice a mal tourné.

— Le garçon a été fouetté jusqu'au sang et, aux dires du vieux, il serait mort d'une crise cardiaque...

À ce stade du récit, personne ne songeait à commander un dessert. Tous trois étaient suspendus au récit d'Arostegui :

— Oh, les salauds ! s'emporta Théo. Et comment ont-ils fait disparaître le corps du kiné ?

Un épais silence se fit jour autour de la table.

Le policier basque regardait la robe pâle de son Entre-deux-Mers et tentait, en remuant le fond du verre, d'en extraire les ultimes arômes. Il perçut l'amertume des citrons de Salerne, avala d'un trait le reste de son breuvage avant de concéder :

— Son cadavre a été retrouvé dans un puisard. Celui que le baron de l'Espée avait fait construire pour récupérer les eaux de pluie. Il n'y a plus aucun doute sur l'identité. Le rapport du médecin légiste est sans appel !

— Est-on sûr qu'il n'y a pas d'autres cadavres qui traînent dans le jardin ou à flanc de colline ? s'inquiéta Théo.

— Pas à notre connaissance. Garat et tous mes hommes ont fait un boulot remarquable et dans la plus grande discrétion.

tion, car, vous le savez, Betty de Roberty et son mari se sont portés acquéreurs d'Ilbarritz. L'acte authentique doit être signé lundi prochain. Si cette affaire s'ébruitait, la vente pourrait capoter, et c'est l'avenir du château qui pourrait en pâtir...

— Certainement... soupira Séraphin, qui s'empressa de caresser le poignet de sa femme comme pour lui signifier: tout est bien.

Théo se rebiffa:

— Je peux connaître, inspecteur, les noms de deux gars qui ont failli m'assommer?

— Deux camés d'Hendaye. Deux frangins déjà fichés pour trafic de stupéfiants. Tous deux porteurs du HIV. L'un d'eux a dû quitter la prison de Lannemezan. Il souffre d'une pancréatique. D'après les toubibs, ses jours sont comptés...

Trélassac baissa la tête. Bixente Arosteguy se rencogna sur sa chaise et lorgna sur le plateau de fruits de mer.

— Il reste une huître! Personne ne la veut?

Silencieux, les Cantarel et Théo se contentèrent d'un poli «Non, merci.»

Aussitôt, le policier s'empara du citron qui reposait au milieu du lit de glace, pressa l'agrumes jusqu'à ce que les branchies du mollusque ne se rétractent.

— Dieu qu'elles sont bonnes ces fines de claire ! J'espère que je ne vous ai pas coupé l'appétit avec mes histoires de frapadingues ? s'excusa le Basque en exigeant du sommelier une troisième bouteille de blanc.

Jamais le ciel de la côte n'avait été aussi bleu. Comme deux étudiants, Hélène et Séraphin s'étaient dirigés vers la maison Dodin – «glacier depuis 1923, pouvait-on lire sur la devanture» – pour s'empiffrer de cornets glacés aux parfums exotiques. Pistache pour monsieur. Citron vert pour madame. Le couple Cantarel n'avait pas pu résister plus longtemps à l'invitation que leur avaient lancée, deux semaines plus tôt, Betty et Jean de Roberty. Une nuit au château d'Ilbarritz, Séraphin en avait rêvé ! De son côté, depuis les événements de sinistre mémoire, Hélène avait eu quelques scrupules à dormir dans ce château où le diable s'était tant de fois invité. Au cœur de la nuit, elle redoutait la présence de

quelques fantômes sournois, ou d'être réveillée par des claquements de fouet, des bruits de chaînes ou les clameurs lascives d'odalisques ou d'éphèbes serviles dont les âmes rôdaient encore dans les caves ombreuses...

Ilbarritz avait pourtant recouvré une partie de son lustre d'antan. Certes, le grand orgue faisait toujours défaut, mais les boiseries avaient retrouvé leur patine. Une odeur d'encaustique emplissait la grande salle qui, à espaces plus ou moins réguliers, continuait à accueillir de grandes et somptueuses réceptions. Betty avait toujours eu le sens de la fête, des *party*, comme elle disait. Aussi se plaisait-elle à réunir en son château tout ce que la côte comptait d'artistes en tout genre. Au passage en l'an deux mille, elle avait même convié son amie Elizabeth Taylor pour un grand dîner dont les bénéfices avaient été reversés à la recherche contre le Sida. Deux cents convives avaient fait le déplacement à Ilbarritz : des capitaines d'industrie, de grands pontes de la médecine, des mannequins, des cinéastes, un couturier italien, des acteurs d'Hollywood, mais aussi le staff d'une célèbre

chaîne de télévision cryptée, deux ou trois ministres et une brochette de joailliers suisses.

Jean de Roberty avait été, entre-temps, promu Chevalier des Arts et Lettres, sans pour autant connaître un vrai succès de librairie. Avec bonhomie et érudition, il se plaisait tous les week-end à faire visiter son château en narrant la mégalomanie du très iconoclaste baron de l'Espée. Parfois, il n'hésitait pas à lui prêter quelques folles anecdotes, dont il ne savait pas s'il les avait empruntées à Louis de Bavière ou à son ami tourangeau Gonzague Saint-Bris.

Le couple, bien improbable, affichait en public un bonheur sans faille. On prêtait bien à Betty quelques aventures, mais qui aurait songé à le lui reprocher tant son visage et son élégante silhouette paraissaient à l'abri des outrages du temps ? De son côté, l'historien multipliait ses recherches en bibliothèques et publiait à l'envi des articles dans les gazettes locales. Jean enchaînait les conférences et s'était mis en tête d'écrire une pièce de théâtre dont il était convaincu du futur succès.

— Soyez-sûr, cher Séraphin, que mon œuvre, dès qu'elle aura trouvé une scène à sa juste dimension, connaîtra un triomphe

égal au *Cyrano de Bergerac* de Rostand !
Ce n'est pas à vous, mon cher, que je vais
apprendre qu'il a construit *L'Arnaga* à
Cambo-les-Bains, avec les droits d'auteur
de sa pièce ?

— Avec cet argent, cher Jean, vous serez
gagné par la même frénésie que celle du
baron, se gaussa le conservateur. Vous
allez pouvoir racheter le golf, privatiser la
plage, et peut-être même devenir le maire
de Biarritz ou de Bidart !

— *Oh no !* Que Dieu nous en préserve !
s'était écriée Betty. Je ne veux pas d'un
mari qui fasse de la politique !

— De toute façon, c'est impossible,
pouffa Roberty, car je ne suis pas assez
corruptible ! Non, plus sérieusement mes
amis, j'ai un projet de jardins suspendus
autour d'Ilbarritz... Qu'en pensez-vous,
Séraphin ?

— Diantre ! Comme à Babylone ? Là,
c'est l'affaire d'Hélène... Vous savez
que c'est une grande spécialiste dans ce
domaine ! Elle devait même entamer de
sérieuses fouilles du côté de Bagdad quand
les Américains ont déclaré la guerre à
Saddam Hussein, et donc à l'Irak... Je crois
que, dans ta carrière archéologue, c'est ton
plus grand regret, n'est-ce pas, chérie ?

Le visage d'Hélène s'assombrit quelque peu. Aussitôt, Betty se chargea de poser mille questions sur ces jardins jamais aussi luxuriants que dans l'imaginaire de chacun. Jean argua de son amitié avec Alain Baraton, le jardinier du château de Versailles, pour dessiner les contours de ces futurs parterres. En réalité, les châtelains divergeaient sur la manière avec laquelle il convenait de fleurir Ilbarritz ; cela donna lieu à quelques passes d'armes entre les deux époux sous le regard amusé des Cantarel. Jean et Betty n'étaient d'accord que sur un point : ils planteraient des camélias et des hortensias !

Bien évidemment, Théo avait été convié à ce week-end au «château fou», mais il avait préféré rester à Paris. Depuis Elsa, bien d'autres filles s'étaient glissées dans son lit sans qu'il succombe aux liens du mariage. La dernière en date répondait au prénom d'Agathe. Hélène le croyait «très amoureux».

Sur la Grande Plage, abrité derrière leurs Ray-Ban, le couple Cantarel baguenaudait. Leur glace avalée, ils en étaient réduits à croquer leur cône au «triste goût d'hostie», avait déploré le très caustique Séraphin.

Rares étaient les baigneurs. L'Océan était bien trop froid. Une dizaine de surfeurs seulement chevauchaient au loin les vagues. En revanche, nombreux étaient les badauds qui prenaient le soleil en déambulant devant le casino municipal.

Dans cette foule bigarrée, Séraphin crut reconnaître le loden vert de Volodia Poliakov. D'un pas alerte, le vieil homme dégingandé vint à leur rencontre.

— Comme la vie est bien faite, je m'apprêtais justement à vous téléphoner ! héla le cinéaste. J'ai mûrement réfléchi après vous avoir rencontré chez Miremont. Je vous ai écouté, cher ami. Je suis allé à la police espagnole. Ils ont refusé de prendre ma déposition, prétextant que les faits étaient prescrits. Puis, je suis allé au commissariat. J'ai demandé à voir l'inspecteur Garat. On m'a dit qu'il avait été muté en Corse il y a plus de quinze ans. Alors, j'ai demandé à rencontrer celui dont vous m'aviez indiqué le nom...

— Arostegui !

— Oui, c'est cela. Il m'a été répondu, après avoir longuement insisté, que le malheureux s'est suicidé avec son arme de service il y a trois ans ! Il paraît qu'il n'avait pas supporté la mort de sa femme,

emportée par une leucémie. Alors, je me suis dit que mon témoignage ne servirait plus à rien...

Le visage angulaire de Poliakow s'était raidi, ses yeux s'embuaient et une goutte perlait au bout de son nez. Hélène fut tentée de lui tendre un kleenex, mais elle se ravisa au moment où le Russe s'empressa de poursuivre son monologue :

— Alors, vous savez ce que j'ai décidé, monsieur Cantarel ?

— Dites !

— J'ai décidé d'en faire un film. À mon âge, c'est un peu hasardeux, mais je crois que je tiens un bon sujet... Non ?

— Ce sera, en effet, une manière de révéler votre part de vérité ! Bien sûr, il sera dédié à Vladimir et Esteban, n'est-ce pas ?

Des larmes roulèrent sur les joues de Poliakov pour aller se perdre dans l'encolure de son loden.

Après un long silence, Volodia ajouta :

— J'ai même trouvé le nom du film...

— Je vous écoute... susurra Séraphin.

— *Quand le diable dansait à Ilbarritz !*

— Excellent titre ! confirmèrent en chœur les époux Cantarel avant d'inviter le réalisateur russe à déguster un paris-brest dans les salons feutrés de chez Miremont.



REMERCIEMENTS

L'auteur tient à exprimer ses plus sincères remerciements à Alexandre de la Cerda, historien et journaliste, grand et fin connaisseur du Pays Basque, à Christophe Luraschi, auteur d'un excellent ouvrage sur Albert de l'Espée paru chez Atlantica, à Geneviève Besse-Houdent, historienne de l'art pour leurs précieuses collaborations ainsi qu'à Jean-Philippe Viaud, amoureux de Biarritz, qui signe la couverture de ce roman.

Précisons enfin que ce roman est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait que fortuite ou coïncidence.



www.gesteditons.com



Par ce logo, nous témoignons d'une volonté de réduire les impacts environnementaux liés aux activités de l'imprimerie. Nous choisissons un imprimeur impliqué dans la réduction des gaz à effet de serre. Le choix de nos papiers assure que la production a été faite à partir d'un produit à base de bois et a suivi le cahier des charges d'une gestion durable des forêts européennes. Achievé d'imprimer chez Factory en Union européenne en avril 2019.

Mise en page : Anne-Abel Jeanjean

Dépôt légal : premier semestre 2019

© LA GESTE – 2019

11, rue Norman-Borlaug

79260 La Crèche

05 49 05 37 22

contact@gesteditons.com